



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





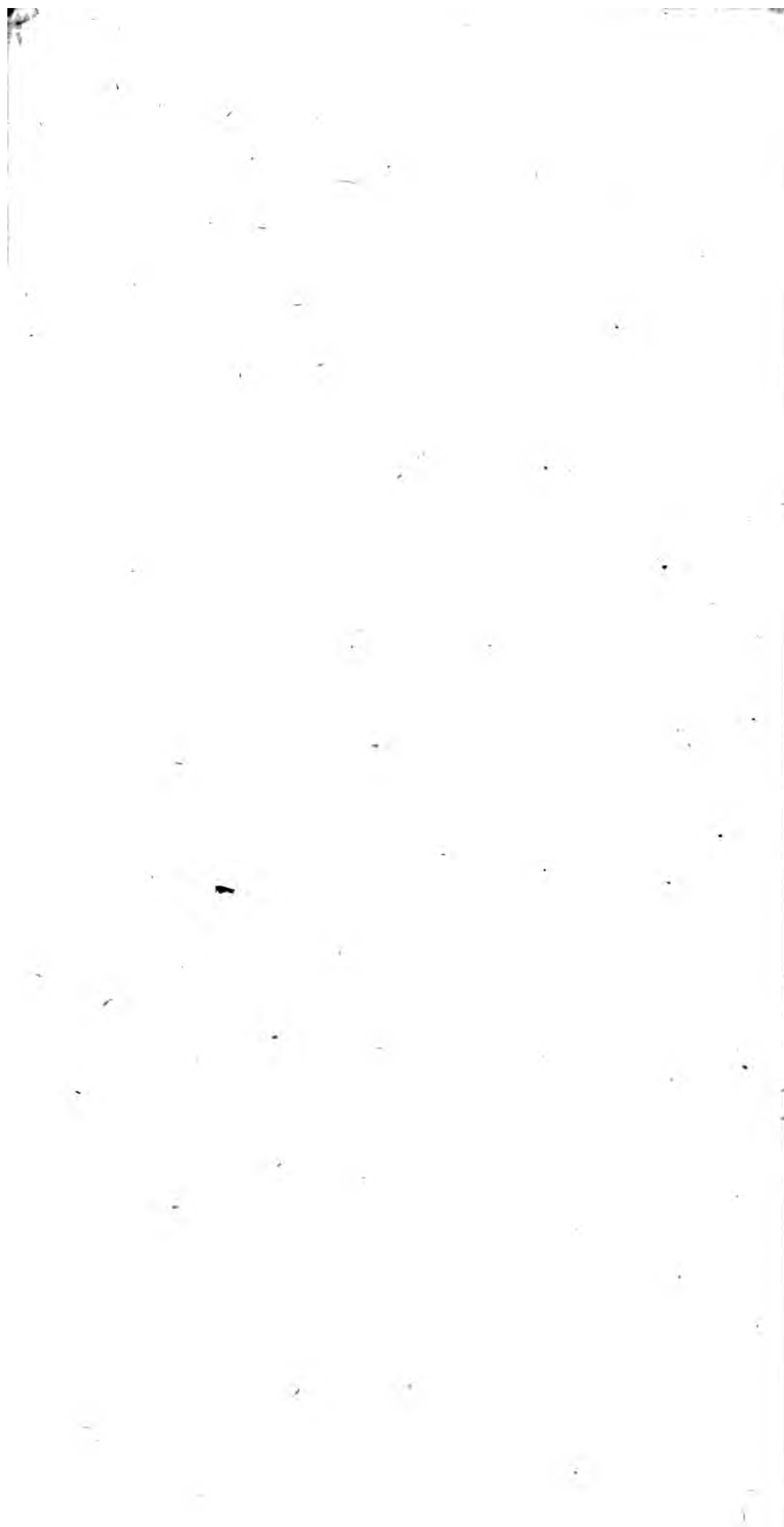
UNS. 104 E. 9







1185 / 1.500



LA

DÉVOTION

ÉCLAIRÉE.

Sauve de Paris

Se trouve A PARIS,
Chez PERISSE le jeune, Libraire, sur
le Pont Saint-Michel, au Soleil d'or.

LA
DÉVOTION
ÉCLAIRÉE,
OU
MAGASIN
DES DÉVOTES.

Par Madame LE PRINCE DE BEAUMONT.



A LYON,

Chez PIERRE BRUYSET-PONTHUS,
à l'entrée de la rue Saint-Dominique,
à côté du Cloître des RR. PP. Jacobins.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege.



Noms des Interlocuteurs.

LA BONNE.

LA MARQUISE.

LA PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT.

LA MARCHANDE.

LA VEUVE.

Mlle. DOROTHÉE.

Mlle. AGNÈS.

Mlle. SOPHIE.

LISETTE, *femme de chambre de la*
Marquise.






L E
M A G A S I N
D E S
D É V O T E S .

P R E M I E R E J O U R N É E .

L A B O N N E .

 **J**E vous assure, Mesdames, qu'après avoir réfléchi sérieusement sur ce que vous m'avez demandé, je me suis repentie de la promesse que je vous ai faite, & que je ne me suis rendue ici que pour dégager ma parole.

Mlle. D O R O T H É E .

Et vous avez supposé apparemment que nous aurions la foiblesse de vous la

6 *LA D E V O T I O N*

rendre? Non, Mademoiselle, vous avez contracté une dette dont nous ne sommes pas disposées à vous donner quittance. Nous voulons nous donner à Dieu sans réserve & de la manière que nous croirons la plus parfaite. S. Paul assure que la piété est bonne à tout; cependant, malgré cet oracle, nous voyons aujourd'hui que la piété gâte tout, & que la dévotion est tellement décriée que le nom de dévote devient une injure. Nous pensons conséquemment que la piété d'aujourd'hui n'est pas celle dont parle S. Paul. Vous nous avez dit mille fois que vous aviez vécu longtemps avec de vraies dévotes; que la piété en avoit fait les personnes les plus aimables dans la société: c'est cette dévotion que nous voudrions connoître, afin de la pratiquer; ces dames ont là-dessus les mêmes désirs que moi.

L A M A R Q U I S E.

Je vous avoue dans mon particulier

que je ne puis me passer d'un éclaircissement à cet égard. Il y a deux ans que j'ai pris le parti de la dévotion ; j'ai sacrifié à Dieu les spectacles, le rouge, les promenades au Cours, au Luxembourg, aux Tuileries, au Palais royal ; j'ai quitté les couleurs pour prendre le brun, je vais assidument aux églises. Que faut-il davantage pour être dévote ? Cependant, si j'en crois Lisette, je suis devenue insupportable depuis que je veux être pieuse ; elle me prêche qu'elle a connu des dévotes chez lesquelles la dévotion a produit un effet tout différent ; j'ai de la bonne volonté, je voudrais connoître la vraie route de la dévotion, j'y entrerois de bon cœur. On dit que vous la connoissez, Mademoiselle ; auriez-vous la cruauté de me la cacher ?

Mlle. AGNÈS.

Pour moi, voici mon dernier mot.
On m'avoit assuré que je trouverois de

8 LA DÉVOTION

grandes douceurs dans la dévotion ; c'est à cette promesse que j'ai sacrifié les plaisirs du monde : on m'a trompée, je suis prête à tout laisser-là.

Mlle. SOPHIE.

J'en dirois bien autant , mais le respect humain m'empêche de rentrer dans le monde que j'ai quitté par une faillie de jeune fille. Cependant je suis trop malheureuse pour que cela puisse durer long-temps.

LA MARCHANDE.

Si je quitte la dévotion , ce ne sera pas par amour du monde & de ses plaisirs dont je ne me soucie guere , Dieu merci ; mais pour avoir la paix avec mon mari qui se désespere de me voir dévote.

LA PRÉSIDENTE.

Puisque tout le monde se confesse ici , je veux aussi déclarer ce qui me tient au cœur. On dit qu'un directeur

E'CLAIRÉE. 9

est essentiel à une dévote ; j'en ai déjà fait trois différens, & ils ont pensé me faire devenir folle.

LA VEUVE.

Et moi, je suis fort contente de la dévotion, & j'aurois bien de la peine à y renoncer, elle me rend assez heureuse ; cependant cette même Lisette prétend que je ne suis rien moins que dévote, elle me vient chanter un catéchisme dont je n'ai jamais entendu parler ; c'est de l'abnégation, des humiliations, & je ne fais combien de choses qui me paroissent petites, puériles. Elle m'a entraînée ici, & m'a dit que Mademoiselle Bonne étoit dans la grande dévotion, je la crois sur sa parole ; car je ne vois rien ici qui me l'annonce.

LA BONNE.

Elle vous a effectivement trompée, Madame. Je connois la vraie piété, je l'estime plus que toutes les choses du

10 *LA DÉVOTION*

monde ; je donnerois je crois de bon cœur la dernière goutte de mon sang pour être une vraie dévote ; cependant, je l'avoue à ma honte , à peine ai-je fait les premiers pas dans la piété.

LA VEUVE.

S'il faut vous en dire mon sentiment, Mademoiselle , je vous crois sur votre parole , jamais on ne pourroit me persuader que vous êtes dévote.

L I S E T T E.

Oserai-je vous demander , Madame, sur quoi vous fondez votre jugement par rapport à Mademoiselle Bonne ?

LA VEUVE.

Et mais cela saute aux yeux. Mademoiselle porte des couleurs ; voyez comme sa chambre est meublée. Je fais de bonne part qu'elle ne communie que deux fois par mois ; je ne l'ai jamais vue dans les sociétés pieuses , & je fais au contraire qu'elle voit des

dames du grand monde. J'ai appris, à n'en pouvoir douter.... Mais dirai-je tout, Mademoiselle? j'ai peur de vous fâcher.

L A B O N N E.

Non assurément, Madame : vous ne dites rien d'offensant; je n'aspire point au titre de dévote, on peut me le refuser sans me blesser.

Mlle. A G N È S.

Cependant vous disiez tout à l'heure que vous donneriez la dernière goutte de votre sang pour la devenir; comment cela est-il compatible avec ce que vous dites actuellement que vous n'aspirez pas au titre de dévote?

L A B O N N E.

Très-compatible, ma chère; le titre n'a rien de commun avec la réalité. On peut aimer cette seconde chose, & se soucier fort peu de la première.

A vj

Mais, laissons, s'il vous plaît, achever ce que Madame avoit à me dire.

LA VEUVE.

Eh bien ! puisque vous me le permettez, on vous accuse d'une grande mollesse. Vous souffrez le vice sans le reprendre, vous cherchez même à l'excuser, je vous en donnerai un exemple. On parloit l'autre jour d'un scandale qu'avoit donné Madame...

LA BONNE.

Arrêtez, s'il vous plaît, Madame. S'il est certains vices que j'excuse, il en est d'autres que je ne puis supporter. La médifance, par exemple. Je l'ai en horreur, & je crois que le premier pas qu'on doit faire dans le chemin de la dévotion est de la retrancher absolument. La première règle que nous mettrons donc dans nos conversations, est de respecter infiniment le prochain. Il est des occasions où nous pouvons parler de nos fautes,

encore doivent-elles être rares, mais jamais de celles du prochain, à moins que ce ne soit aux personnes supérieures qui ont le droit & les moyens de réprimer le vice.

LA PRÉSIDENTE.

Que dites-vous, Mademoiselle, qu'il faut rarement parler de ses fautes; est-ce qu'il n'est pas bon de s'humilier?

LA BONNE.

Oui, Madame, & c'est pour cela que je dis qu'il ne faut pas parler de soi-même en mal. La vraie humilité consiste à aimer à être inconnue, oubliée. Souvent c'est par orgueil qu'on parle de ses fautes; on veut occuper les autres de soi.

LA MARQUISE.

Je tombe des nues. Quoi, la religion consiste à vouloir être oubliée!

Ah ! Lisette , vous aviez raison ; je n'étois pas vraiment dévote. Je n'ai jamais pensé que pour l'être il ne falloit pas chercher à occuper les autres de soi.

L A B O N N E .

Si vous n'êtes pas humble, Madame, au moins êtes-vous bien franche, & il y auroit bien du malheur si vous deveniez hypocrite. Ah ! ça, Mesdames, vous triomphez de mes répugnances, & je sacrifie à la charité les suites désagréables que ces entretiens pourront avoir à mon égard. S'ils transpiroient, je serois perdue de réputation, & l'on me mettroit au rang de Marie à la Coque & de son historien, honneur que je ne mériterai de ma vie ; mais aussi ce n'est pas là ce que je crains : voici le sujet d'une appréhension mieux fondée. Les profanes blasphémeroient ce qu'ils ne connoissent pas. D'ailleurs, la dévotion que je veux vous faire connoître, n'a aucun trait, aucun rapport

à ce que vous connoissez ; vous serez découragées à la peinture que je veux vous faire. Si vous changez de conduite, les faux dévots m'accuseront de votre désertion. En second lieu, on trouvera fort mauvais que je traite cette matiere ; on dira que je m'érige en directeur, que je n'ai ni caractère, ni grace pour cela. Cela m'attirera une persécution fâcheuse. On ne considérera pas que la plupart de vous, Mesdames, vivant dans une campagne la moitié de votre vie, êtes hors de la portée des bons conseils. On me répondra qu'il y a assez de livres qui traitent de la vie spirituelle : mais ces livres vous ne les avez pas, ou ils sont d'un style trop relevé, ou vous ne savez pas les appliquer à vos circonstances particulières. Il me semble pourtant que la confiance que Dieu vous inspire à mon égard est une marque de vocation ; il connoît la droiture de mon intention, & après tout, ce sera lui qui me jugera

& non pas les hommes. Que ces derniers frondent ma conduite & mes leçons, que m'importe : si une seule de vous peut faire un seul acte de vraie vertu, en conséquence de ces conversations; je serai amplement dédommée.

Une personne qui croit que Dieu l'appelle à la perfection, ne doit rien épargner pour répondre aux vues de la miséricorde divine à son égard ; & le premier pas qu'elle doit faire pour cela, est de prendre une juste idée de ce que l'on appelle perfection. On cherche à s'en instruire ordinairement en lisant une multitude d'Auteurs qui en ont traité, & l'on néglige celui de tous les livres où l'on trouve le chemin de la perfection le mieux tracé & en moins de mots. C'est de la Sainte Ecriture que je vous parle, Mesdames, & sur-tout du saint Evangile. Nous trouvons dans la vie de Jesus le vrai modele de la perfection, & c'est à ce divin modele que doivent chercher à

ressembler toutes celles qui veulent devenir de parfaites chrétiennes. Mais, Mesdames, avant de devenir dévotes, il faut être justes ; c'est-à-dire, que l'observation des Commandemens de Dieu doit précéder celle des conseils, car les conseils ne tendent qu'à éloigner & diminuer les obstacles à l'accomplissement des préceptes.

Mlle. D O R O T H É E.

Je n'entends pas bien cela, Mademoiselle, & je vous prie de nous l'expliquer par quelque exemple.

L A B O N N E.

J'entends tous les jours les gens du monde se plaindre des dévots. Leurs sujets de plaintes sont légitimes, & ils n'ont de tort réel, qu'en ce qu'ils appellent dévots des gens qui ne sont pas même dignes de porter le nom de chrétiens. Cette femme, dit-on, depuis qu'elle est dévote, fait tourner la

tête à son mari par sa mauvaise humeur. Elle critique tout, se fâche de tout, s'accorde tout à elle-même, & refuse tout aux autres. Mais cette personne n'est pas une dévote. Le quatrième commandement de Dieu ordonne d'obéir à ses supérieurs. S. Paul ordonne aux femmes d'obéir à leurs maris ; on ne peut être chrétienne & négliger ces devoirs. Cette femme est bien loin de la pratique des conseils, puisqu'elle néglige les préceptes.

LA PRÉSIDENTE.

Un mot d'explication à cet égard, s'il vous plaît ; faut-il obéir à son mari quand il commande des choses mauvaises ?

LA BONNE.

Non assurément, Madame ; il faut alors lui désobéir. Mais qu'entendez-vous, je vous prie, par ces choses mauvaises ?

LA PRÉSIDENTE.

De grands repas , par exemple , où l'on dépense un argent qui seroit beaucoup mieux employé en bonnes œuvres. Les préparatifs de ces repas me prennent tout mon temps , il faut en faire les honneurs , & pendant tout ce temps je ne vais ni à sermon ni à vêpres. En vérité cela est bien désagréable & me met de fort mauvaise humeur.

LA BONNE.

Dites-moi , je vous prie , Madame ; qu'allez-vous faire au sermon ? A quoi vous occupez-vous quand vous êtes à l'église ?

LA PRÉSIDENTE.

Je vais au sermon parce que cela fait plaisir d'entendre la parole de Dieu , sur-tout lorsqu'elle est prêchée par un habile prédicateur. Je vais à l'église pour faire la méditation , ou dire un

grand nombre de prieres dont je suis chargée.

LA BONNE.

Et quelles sont ces prieres dont vous êtes chargée ? Sont-ce des pénitences de confession , ou des tâches imposées par vos directeurs ?

LA PRÉSIDENTE.

Non , Mademoiselle ; ce sont des prieres que je me suis promis à moi-même de ne jamais omettre. D'ailleurs , je suis d'un grand nombre de confréries. De celles du rosaire , du scapulaire , de l'adoration perpétuelle & de plusieurs autres. Vous sentez qu'il faut remplir les devoirs que ces engagements imposent. Mon mari donna il y a quinze jours un grand dîné ; c'étoit précisément le jour où je devois aller passer une heure devant le Saint Sacrement. Quand mon heure fut venue , je plantai-là sa compagnie , & courus

m'acquitter de mon devoir. Falloit-il sacrifier Dieu aux hommes ? Je ne saurois vous dire quel vacarme cela fit à la maison ; j'en ai été brouillée huit jours de suite avec le Président qui m'a dit bien des duretés. Mais je me suis consolée en pensant que je souffrois persécution pour la justice.

L A B O N N E.

La confiance dont vous m'honorez, Madame, va me forcer à faire un personnage disgracieux. Il faut vous dire des vérités dures, mais nécessaires. Rien de plus louable que la fidélité à remplir ses devoirs, & vous y avez manqué très-grossièrement ; car enfin, vous êtes chrétienne avant que d'être de toutes ces confréries, & en cette qualité, l'obéissance à votre mari, & l'affiduité à remplir les devoirs de votre état, doivent marcher avant toutes les œuvres de surérogation. Dites-moi, Mademoiselle Dorothée, pourquoi doit-on aller au sermon & à l'Eglise ?

24 LA DEVOTION

justifia & blâma Marthe du temps qu'elle passoit à lui préparer à dîner, au lieu d'écouter ses paroles comme sa sœur.

LA BONNE.

Vous entendez mal cet endroit de l'Evangile, Madame. Jesus ne blâme pas Marthe de son occupation, mais du trouble avec lequel elle agissoit. *Marthe, pourquoi vous troublez-vous ?* Le trouble est toujours la marque de l'imperfection, & c'étoit la seule chose qui empêchoit l'action de Marthe d'être aussi parfaite & aussi agréable à Jesus, que la contemplation de Marie. Je suis persuadée, Madame, que vous avez fait une grande faute en quittant le dîner à moitié, & que vous répondrez à Dieu de toutes celles de votre mari en cette occasion. Je suis encore persuadée que vous pouviez mieux prier chez vous, & d'une maniere plus agréable à Dieu, qu'à l'église.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, Madame, cela eût produit le même

même effet. Quitter la table pour aller à mon oratoire ou à l'église, étoit la même chose.

LA BONNE.

Nous ne nous entendons pas, Madame; je ne vous propose pas de quitter la table, il falloit y rester & prier.

LA PRÉSIDENTE.

Vous voulez badiner, Mademoiselle; comment auriez-vous voulu que je priasse en compagnie? on parloit, on chantoit. Vous voyez bien qu'il n'étoit pas possible de conserver l'attention à la priere au milieu de dix personnes qui se divertissoient.

LA BONNE.

Non, Madame, je ne vois point cela, & vous me donnez occasion de vous dire ce que les Saints ont entendu par la priere continuelle. Je vais vous montrer que cette journée qui a été pour

vous l'occasion de bien des fautes, pouvoit vous procurer une abondante moisson d'actes de vertu. Lorsque M. votre époux vous annonça qu'il s'étoit engagé pour ce dîné, il falloit réprimer si bien le mouvement de dégoût que vous donnoit cette partie, qu'il ne s'en apperçût pas; ou si le premier mouvement vous avoit échappé, il falloit le réparer en lui disant que puisque cela lui faisoit plaisir, vous feriez tous vos efforts pour bien recevoir ses amis. Il falloit en même temps dire intérieurement : C'est à vous, ô mon Dieu, que je vais sacrifier ma répugnance : c'est à vous que je vais obéir; car vous avez ordonné à Eve d'être soumise à son mari. Ces actes, il eût fallu les renouveler toutes les fois que votre répugnance se seroit fait sentir; & c'eût été un excellent moyen d'acquérir l'heureuse habitude de vous vaincre. Dans tous les ordres que vous aviez à donner pour ce dîné, il falloit vous

occuper de saintes pensées, telles que celles-ci : Heureux temps, où débarrassée des soins de cette vie, je ne serai occupée dans le Ciel qu'à aimer mon Dieu ! Ces soins que je prends sont pour des créatures de mon Dieu, je souhaiterois la charité d'Abraham & celle de Tobie, lorsqu'ils remplissoient de pareils devoirs. Lorsque vous voyiez mettre la table : Mon Dieu, faites-moi la grace d'être admise au banquet céleste. A chaque convive qui arrivoit, il falloit saluer son Ange gardien, adorer la sainte Trinité dans son ame, penser que cette personne est peut-être destinée à occuper dans le ciel une place plus haute que la vôtre ; qu'elle a moins abusé des graces de Dieu que vous, pratiqué plus de vertus, commis moins de fautes, & vous encourager par-là, à la servir & à la bien traiter. Pendant le repas il eût fallu élever votre cœur à Dieu à l'occasion de tout ; le remercier de ses biens

temporels ; gémir en pensant que les pauvres manquent du nécessaire , pendant que vous avez le superflu ; offrir à Dieu tous les actes d'attention que vous auriez eu pour les convives ; vous mortifier , en ne goûtant pas du plat qui étoit le plus à votre goût ; écouter d'un air de complaisance des choses ennuyeuses , pour faire plaisir par charité à ceux qui les débitent ; vous mortifier , en gardant quelques momens de silence pour laisser parler les autres ; & en un mot , être fidelle à pratiquer mille autres actes de vertu , qui naissent de l'occasion , & que le Saint-Esprit indique toujours aux ames attentives & fidelles.

LA VEUVE.

Ah , Mademoiselle , que ces petites attentions sont pénibles ! il est plus aisé d'aller dans une église faire une heure d'oraison.

LA BONNE.

J'en conviens , Madame ; mais toute

oraison qui ne conduit pas-là , est illusoire. L'église d'une mere de famille est sa maison ; sa priere principale , de faire ses actions en esprit de priere. Elle peut , à force de réitérer des actes de foi , d'espérance , d'amour , parvenir à conserver la présence de Dieu , dans tous les instans & au milieu des occupations les plus propres à dissiper ; veiller sur ses enfans , sur ses domestiques ; entrer dans des détails économiques ; travailler , recevoir un ami , s'appliquer à plaire à son époux : voilà des œuvres bien communes en apparence ; cependant elles peuvent conduire à la plus éminente sainteté celle qui fait les sanctifier. Il est vrai que cette assiduité ne lui attirera pas le titre de dévote ; on la regardera comme une femme très-ordinaire, dans le temps où elle sera parvenue à la perfection de son état ; mais son état n'en sera que plus sûr : elle aura tous les avantages de la vraie piété , & sera à l'abri

30 *LA DÉVOTION*
des dangers de l'illusion, de la vanité
que produit toujours la singularité, si
elle n'en est pas le principe. Enfin en
se sanctifiant, elle procurera le salut
de son époux & de toute sa famille,
qui apprendra, par son exemple, le
vrai moyen de servir Dieu en esprit &
en vérité; & elle ôtera aux libertins &
aux gens du monde le prétexte de crier
contre la dévotion, qu'ils accusent de
tous les travers des fausses dévotes.

LA PRÉSIDENTE.

Vous m'ouvrez les yeux, Made-
moiselle; mon époux a pris la dévo-
tion en horreur, & je sens parfaite-
ment que je lui ai inspiré l'aversion qu'il
a pour tout ce qui s'appelle piété: mais
comment parvenir à ce que vous venez
de nous proposer? il faudroit être une
sainte.

LA BONNE.

Et quand vous vous êtes résolue

à devenir dévote, n'avez-vous pas conçu que c'étoit vous engager à devenir une sainte ?

LA VEUVE.

Oh ! je vous assure que je n'ai jamais compris que dévote & sainte fussent deux mots synonymes. La dévotion est un état qui convient quand on n'est plus d'un certain âge ; on se fait dévote par décence, par ennui, par société, pour être de quelque chose. Cet état a ses devoirs tout comme un autre, mais qui ne sont pas fort pénibles, & qui assurent le salut sans mener à cette haute perfection qui fait la sainteté, & où si peu de personnes peuvent atteindre.

LA BONNE.

Hélas ! Madame, il n'est que trop vrai que la dévotion qui est si fort en vogue aujourd'hui ne ressemble que trop à ce que vous venez de nous dire ;

mais cette dévotion, loin d'assurer le salut, en éloigne, & est un des moyens dont le diable se sert le plus efficacement pour perdre les âmes. Si on me demandoit lequel est le plus aisé ou la conversion d'un grand libertin, ou celle d'une dévote de cette espèce, je n'hésiterois pas à décider pour la première.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà à-peu-près ce que m'insinuoient les directeurs que j'ai quittés, & ce qui m'a engagée à les abandonner.

Mlle. AGNÈS.

Ils avoient tort, je pense, & Mademoiselle Bonne aussi; car enfin la dévotion telle que celle que vous frondez, engage à des choses louables. J'aimois les habits magnifiques, & je leur en ai substitué de simples; je courois les spectacles & les bals, je n'y vais plus. La visite des églises, les conférences spi-

rituelles ont été substituées à ces plaisirs dangereux. Je ne communiois que tous les trois mois, je le fais actuellement deux fois chaque semaine; je lis des livres de piété au lieu des romans; je ne manque à aucun office; ma vie n'est-elle pas plus édifiante aujourd'hui qu'elle n'étoit alors? Combien de jeunes filles de mon âge donnent-elles dans des intrigues dont je suis exempte? Nous en gémissons souvent dans notre société; mais en vérité, c'est qu'il n'y a plus de religion, de modestie, de piété, & je pourrois nommer cinquante de mes anciennes compagnes qui ont mille travers dont la dévotion m'éloigne. En bonne vérité, Mademoiselle, aimeriez-vous mieux que je vécusse comme elles, que de continuer ce que j'ai commencé?

LA BONNE.

Je vous le dirai hardiment, Mademoiselle; oui, je l'aimerois mieux. Le

superbe Pharisien étoit infiniment éloigné du royaume de Dieu dont l'humble Publicain étoit proche. Vous vous plaignez qu'on vous a trompée en vous promettant dans la piété des douceurs que vous n'avez jamais éprouvées : je dois vous le dire en conscience, c'est que vous n'avez jamais été pieuse. Vous rougissez, Mademoiselle ; la colere & l'indignation se peignent dans vos yeux : j'en ai peut-être trop dit, mais vous m'avez prié de parler, & le silence me rendroit criminelle. Tremblez pour votre salut, Mademoiselle ; ces communions multipliées & dont vous tirez si peu de fruit, me jettent dans une faveur légitime à votre égard.

Mlle. A G N È S, séchement.

Je vous en remercie, Mademoiselle ; vous êtes charitable & très-charitable, mais vous pouvez vous dispenser de l'être tant à mon égard, &

pour vous en ôter les occasions, j'ai l'honneur de vous faire ma révérence.

Mlle. DOROTHÉE.

Ah! ma chere amie, qu'allez-vous faire? Ne voyez-vous pas que vous êtes aussi éloignée de la vraie piété que le ciel l'est de la terre? N'avez-vous pas conjuré Mademoiselle de vous parler à cœur ouvert? Ne lui avez-vous pas promis une docilité sans bornes? N'a-t-elle pas résisté longtemps à vos importunités avant que de se résoudre à vous donner ses conseils? Etoit-ce pour être louée, applaudie, ou éclairée, que vous les lui avez demandés? Pensez-y bien; peut-être votre salut dépend-il de la victoire que vous allez remporter sur votre orgueil; peut-être.

Mlle. AGNÈS.

J'avoue que j'ai pris ceci trop vivement; mais il me semble aussi que Mademoiselle Bonne est fort imprudente

B vj

dans ce discours qu'elle vient de me tenir ; elle a des idées singulieres , faut-il qu'on les adopte ? Croit-elle qu'il ne peut y avoir d'idées justes que celles qui sortent de sa tête ? Pratique-t-elle ce qu'elle veut nous insinuer ?

LA BONNE.

Oh ! pour cela , Mademoiselle , je vous passe condamnation de tout mon cœur ; je suis bien éloignée de pratiquer ce que j'enseigne aux autres ; j'en gémiss , & je demande tous les jours à Dieu la grace de conformer ma vie à mes lumieres. Devenez une vraie dévote , & vos prieres m'aideront à obtenir cette faveur. Au reste , j'avoue que je suis souvent fort imprudente , & que peut-être je l'ai été dans cette occasion ; mon amitié pour vous m'a emportée au-delà des bornes , & je vous en demande excuse. Vous devez me pardonner cette faute en faveur

du zèle qui l'a produite ; j'espère , avec la grâce de Dieu , être plus circonspecte à l'avenir.

Mlle. A G N È S.

Je demeure confondue : au lieu de sentir mon impertinence , vous avez la bonté de vous accuser vous-même. Ah , que je suis éloignée de ces dispositions ! mais comment faire pour les acquérir ? je vous ai rebutée trop vivement pour que vous daigniez prendre à l'avenir la peine de me reprendre. Vous me laisserez telle que je suis , & vous aurez raison ; j'avoue que vous devez vous épargner une incartade telle que je viens de vous la faire , & vous ne pourrez plus vous fier aux promesses que je vous ferai de me corriger. Si pourtant.....

L A B O N N E.

Et quand vous me manqueriez de parole , ma chère amie , aurois-je droit de m'en fâcher ? Hélas ! depuis bien

des années je fais des promesses à Dieu auxquelles je manque tous les jours ; il a la bonté & la patience de me supporter malgré mes infidélités & mes rechûtes, pourquoi m'impatienterois-je avec les autres ?

Mlle. AGNÈS.

Vous me consolez un peu ; mais, pour me rendre toute ma tranquillité, promettez - moi d'oublier si parfaitement ce qui vient de se passer, que vous agirez avec moi aussi librement que vous le faisiez auparavant.

LA BONNE.

Oui, ma chere, je vous le promets. Je vous connoissois assez pour penser que votre colere seroit de peu de durée : j'avoue cependant que je ne m'attendois pas à la voir finir si-tôt : la promptitude de votre repentir me donne de grandes espérances.

Mlle. SOPHIE.

Je suis moins vive que Mademoiselle

Agnès, mais je suis fort opiniâtre, & je doute que je fusse revenue si vite. Que cela ne vous décourage pas, Mademoiselle, j'ai bonne volonté, & si en me rendant vraiment dévote vous pouviez me guérir de mes ennuis & de mes dégoûts, je vous pardonnerois ce que vous pourriez me dire de plus dur. Ma passion est d'être heureuse; je n'ai voulu me donner à Dieu que parce que je ne trouvois pas le bonheur dans le monde; j'avoue que ce motif n'est pas bien noble, c'est pourtant le mien.

LA BONNE.

Dieu se sert de tout, ma chere: vous purifiez votre motif, & il vous aidera à souhaiter principalement sa gloire. Après tout il ne vous défend pas de chercher à être heureuse en lui, mais il ne veut pas que ce soit-là votre seul motif. Il faut que ce ne soit que le second.

LA MARCHANDE.

Que diriez-vous si vous connoissiez celui qui m'a jetée dans ce que l'on appelle dévotion ? il s'en faut de beaucoup qu'il ne soit aussi bon. Vous voyez que je suis bien éloignée d'être jolie ; j'ai une sœur qui l'est beaucoup & à qui son visage attire de grandes distinctions ; c'est pour me donner quelque considération que je me suis fait dévotte , & cela m'a réussi ; en sorte qu'aujourd'hui j'ai une société plus nombreuse , & on a plus d'égards pour moi que pour ma sœur.

LA BONNE.

Avouer ses fautes & ses travers , est une preuve certaine du désir qu'on a de se corriger. D'ailleurs , Mesdames , je crois remarquer en vous un fond de bonne volonté qui me donne de grandes espérances : vous avez manqué d'instruction , & vous avez cru que la dévotion pouvoit s'acquérir par mille

choses qui n'y ont de rapport que quand on les fait avec un esprit intérieur dont vous n'avez pas même l'idée. Il faut nous éclairer, & prier Dieu avec ardeur de faire passer dans nos cœurs les vérités qui passeront par nos oreilles. Demandez sur-tout pour moi le Saint-Esprit, pour qu'il dirige mes paroles.

LA MARQUISE.

Permettez-moi une question, Mademoiselle : Je connois des personnes qui ont vécu avec vous depuis long-temps & qui m'assurent que vous n'avez jamais été dévote. Dites-moi, je vous prie, d'où vous tirez vos lumières sur cet article.

LA BONNE.

J'ai passé ma première jeunesse avec de véritables Saints, Madame; & c'est d'après leurs discours & leurs exemples que je me suis fait des idées justes de la dévotion. Il eût été, ce semble,

42 *LA DÉVOTION*

naturel de conformer ma vie à mes lumieres ; & si la dévotion n'eût été que ce qu'on appelle de ce nom , je vous assure que j'eusse été dévote : mais j'ai toujours eu trop de lumieres pour prendre le change. La dévotion factice eût été chez moi une hypocrisie réelle , & j'ai la fausseté en horreur , sur-tout en matiere de religion. Voilà ce qui m'a empêché jusqu'à ce temps de prendre le parti de la dévotion. Il m'en faut une de la bonne espece ou rien du tout. Je le répète , je ne puis en souffrir le masque.

LA MARQUISE.

Expliquez - nous donc bien clairement en quoi elle consiste ; il me semble qu'aussi-tôt que je connoîtrai la vraie dévotion , je m'y livrerai sans réserve , & je ne conçois pas comment vous n'avez pas suivi vos lumieres à cet égard.

LA BONNE.

Cela est pourtant facile à concevoir.

Les commencemens de la vraie piété sont bien durs : je m'explique mal , ce ne sont pas les commencemens de la piété qui sont pénibles , car Dieu fait tout adoucir aux ames de bonne volonté ; mais ce sont les démarches qu'il faut faire pour se mettre en état d'entrer dans la voie de la dévotion. Je vous l'ai dit , Mesdames , la justice en fait l'entrée ; il faut , pour y être introduite , chasser de son cœur toute iniquité , & cela est bien difficile.

LA PRÉSIDENTE.

Oui , pour les grands pécheurs. Je conçois que les personnes qui vivent dans le crime , ont des efforts bien pénibles à faire ; mais par la grace de Dieu , il n'y a aucune de nous qui ait des attaches criminelles , ou des habitudes scandaleuses.

LA BONNE.

Croyez-moi , Mesdames , c'est faute d'être instruites que nous jugeons si

favorablement de nous-mêmes. Une femme dérégée, un libertin de profession, sont aisés à toucher : tout est neuf pour eux dans la religion, tout les frappe. D'ailleurs ils ne peuvent s'étourdir sur leur situation, elle est si manifestement mauvaise, qu'ils ne peuvent la justifier à leurs propres yeux. Parvenez à les rendre attentifs, vous les ferez gémir d'un état qui conduit à l'enfer, & il est rare qu'ils ne fassent quelques efforts pour s'en tirer. Il n'en est pas de même des personnes qui ont des vices, qui, pour être moins grossiers, n'en sont pas moins criminels. L'orgueil, l'amour-propre, la jalousie qui produit la calomnie, ou du moins la médisance, menent en enfer aussi-bien que le dérèglement. Ils y mènent même plus sûrement, parce que ces vices ne sont point incompatibles avec la pratique extérieure des devoirs de la religion. Une femme entretenue, qui a été tant soit peu instruite, n'ose

faire les Pâques. Son ennemie à laquelle on n'a rien à reprocher sur la conduite, mais qui se fait un plaisir malin de la décrier, & de relever ses fautes; cette ennemie, dis-je, communie non-seulement à Pâques, mais elle reçoit souvent le Dieu de la charité dans un cœur d'où distillent le fiel & l'amertume: elle entasse donc sacrilege sur sacrilege, & court à grands pas à l'endurcissement total. Une autre, exempte de ce vice, fait de son corps une idole dont elle est toute occupée; elle veut être aimée, cherche à plaire, & faute de s'examiner soigneusement, elle ignore que ses bonnes œuvres apparentes n'ont pour but que le désir d'être estimée. Cependant la réception des sacrements est multipliée. Les sacrileges sont donc fréquens, & elle est dans un état d'autant plus déplorable, que ses défauts étant moins sensibles, il est plus difficile qu'elle s'en apperçoive. Cette autre qui fait le bien par métier, qui

demeure long-temps à genoux sans prier, qui visite les églises & les hôpitaux par habitude, dont tout le soin est d'accorder la religion à ses goûts, vit dans une parfaite sécurité, parce qu'elle ne fait point de fautes grossières : elle est la même après cent confessions & communions, qu'elle étoit auparavant. Ah ! qu'elle frémissé ; qu'elle tremble ; son état conduit à la mort, si elle n'est déjà morte. En supposant que ses communions ne sont que tièdes, elles vont devenir sacrilèges.

LA MARQUISE.

Savez-vous bien, Mademoiselle, que vous me jetteriez dans le désespoir. Qui pourra se flatter d'être sauvé après ce que vous venez de dire ?

LA BONNE.

Aussi l'Apôtre nous avertit-il d'opérer notre salut avec crainte & tremblement. Aujourd'hui, Mesdames, que la fausse dévotion est si fort en vogue, il est de devoir de réveiller les

consciencés sur le danger de salut dans cet état. Mettons-nous bien dans l'esprit, que la parole de Dieu ne s'entend pas & que les Sacremens ne se reçoivent pas en vain. Ils endurecissent ceux qui ne changent pas. Si après bien des années, on se trouve toujours les mêmes sans aucune correction, sans avancement dans la piété, ah! c'est à bon droit qu'on doit trembler sur ses confessions passées. Le sang de Jesus est efficace pour guérir nos maux, quand il est reçu avec fruit par l'absolution. Une personne qui, après un sérieux examen, se trouve telle qu'elle étoit après avoir reçu si souvent la médecine salutaire que Dieu a préparée pour la guérison de nos ames, doit penser qu'il y a en elle une maladie mortelle qu'elle ignore. Elle doit se hâter de déclarer son état à un directeur éclairé, mais à le déclarer comme il faut, & se déterminer à suivre aveuglément ses conseils.

LA PRÉSIDENTE.

Votre doctrine m'est suspecte , Mademoiselle ; on m'a toujours dit d'éviter les docteurs de la morale sévère , qui tendent à éloigner des Sacremens , sous prétexte du manque d'une perfection imaginaire , & à laquelle il n'est pas possible d'arriver dans cette vie. Oh , assurément vous n'êtes pas moliniste , mais augustinienne.

LA BONNE.

Je respecte S. Augustin , Madame , & je méconnois Molina. Je vous avouerai pourtant , que si vous entendez par Moliniste une personne éloignée des nouveautés , je me fais gloire de l'être. J'ai été élevée par les personnes auxquelles on attribue la morale relâchée , & voilà quelles sont les leçons que j'en ai recues. Elles souhaiteroient que les Chrétiens de nos jours , fussent en état d'imiter ceux de la primitive église qui communioient tous les jours. Elles ne demandent

demandent point ; pour accorder la communion fréquente, cette perfection qu'on admire dans les Saints, mais une ferme résolution d'y tendre : l'horreur du péché, même de ceux que l'on appelle mal-à-propos légers, & pour lesquels il ne faut pas conserver la moindre affection ; un grand désir, & des efforts pour avancer dans l'amour de Dieu, & la pratique des devoirs de son état ; désir qui, quand il est réel, est toujours efficace, & produit tôt ou tard l'avancement dans la vertu.

LA PRÉSIDENTE.

Par tout ce que j'entends, il m'est aisé de comprendre que jusqu'à présent ma dévotion a été fautive, & très-fautive. Je vous l'avouerai en frémissant, je me suis confessée, j'ai communié par routine, & je suis bien déterminée à réparer ces maux par une bonne confession générale ; mais quand elle sera faite, le scrupule prendra à coup sûr la place de la fautive sécurité dans

laquelle j'ai vécu jusqu'à ce jour. Je ne pourrai jamais me rassurer sur l'approche des Sacremens. Je craindrai toujours d'être la dupe de mon amour-propre sur mes progrès dans la vertu; je tomberai dans l'extrémité opposée à celle que vous nous reprochez aujourd'hui, & je ne fais si je pourrai me résoudre à faire mes Pâques.

L A B O N N E.

J'en dirois bien autant que vous, Madame, s'il falloit me déterminer par moi-même; mais, Dieu merci, je n'ai aucune inquiétude à cet égard. Ce n'est pas à moi à juger de mes progrès, c'est l'affaire de mon directeur, je ne dois que lui obéir.

L A P R É S I D E N T E.

Mais il est bien dur de remettre sa volonté entre les mains d'un autre. Je me confesse sans répugnance, & je ne crains point de déclarer mes péchés; mais ce n'est pas assez pour être dirigée.

je le sens bien , il faut découvrir ses faiblesses , ses défauts , ses penchans , ses habitudes. Il faut qu'un directeur voie à nu le fond de l'ame. Oh , cela est bien rude !

LA BONNE.

Oui & non , Madame. Cela est bien rude si vous regardez votre directeur comme un homme. Cela est aisé si vous ne voyez que Dieu en lui , & que vous soyez humble. Point de sûreté dans la dévotion sans ce préliminaire. Voyez-vous , Mesdames , je vous ai dit que j'avois vécu avec des saintes , & que leurs discours & leurs exemples m'avoient donné quelques lumieres sur les voies qui conduisent à la perfection ; hé bien , tout cela m'est bon & utile pour les autres , & ne sert absolument de rien pour moi. Quand il s'agit de décider sur ce qui me regarde , je me trouve d'une stupidité , d'une anxiété qui ne me permet pas de m'ar-

rêter à rien. Quand j'ai voulu m'élever au-dessus de ma timidité à cet égard, il m'est toujours, ou presque toujours arrivé de me tromper. En un mot, je ne trouve de sûreté que dans l'obéissance.

Mlle. A G N È S.

Et vous ne trouvez pas que cette confiance & cette obéissance soit la chose du monde la plus pénible à la nature?

L A B O N N E.

Bien loin de là, ma chère. C'est selon moi la chose la plus douce & la plus consolante. Trouveriez-vous qu'il fût dur & pénible de vous confier à un Ange, & de lui obéir si Dieu vous l'envoyoit du Ciel pour vous conduire?

Mlle. A G N È S.

Il y a bien de la différence, un Ange me connoîtroit parfaitement, & ne pourroit me tromper. Il n'en est pas de même d'un homme.

LA BONNE.

Et pourtant vous seriez moins en sûreté avec cet Ange, qu'avec un homme, parce que le premier pourroit fort bien être un Ange de ténèbres. Sainte Thérèse, si favorisée de Dieu, si accoutumée aux révélations, recut un ordre de Jesus-Christ, d'aller faire une fondation dans une certaine ville. Elle communiqua cet ordre à son supérieur, qui lui défendit de l'exécuter, & elle obéit sans murmure. Le même ordre lui fut réitéré jusqu'à trois fois, & toujours elle le déclara à son supérieur avec une simplicité d'enfant, sans écouter les répugnances de l'orgueil qui n'aime pas à être refusé. La troisième fois, ce supérieur lui permit de faire cette fondation, & lui demanda en même temps, si elle avoit toujours été bien assurée que ce fût Jesus-Christ qui lui eût donné cet ordre; & sur ce que la Sainte l'eut assuré qu'elle n'en avoit pas douté un moment, il

ajouta qu'il s'étonnoit qu'elle eût préféré d'obéir à ses ordres, plutôt qu'à ceux qu'elle avoit reçus immédiatement de Dieu. Cette grande sainte lui répondit ces admirables paroles, *La foi ne m'a pas donné les révélations pour me conduire, mais l'obéissance.* Imitez-la, Mesdames. L'obéissance est la pierre de touche de la véritable dévotion, & peut seule nous garantir des écueils qui l'environnent. Aussi vous répéterai-je souvent que le choix d'un bon directeur, est le premier pas qu'il faut faire dans la vie spirituelle.

L A M A R Q U I S E.

Je connois un saint homme qui m'a proposé plusieurs fois de me diriger; je vais profiter de ses offres.

L A B O N N E.

Je ne vous le conseille pas, Madame: la direction est une œuvre bien pénible; & je dis que celui qui la recherche, en connoît peu les devoirs. Un

directeur tel qu'il convient de l'avoir, craint cette charge, & ne s'ingere pas à se charger d'une ame, à moins qu'il ne soit bien persuadé que Dieu l'exige de lui. Voyez quelles précautions prit le grand saint François de Sales, avant que de se charger de Madame de Chantal. Il fut six mois entiers à prier & à faire prier, pour connoître si c'étoit la volonté de Dieu qu'il prît cette charge.

LA PRÉSIDENTE.

Sur ce pied-là, je devrois regretter mon directeur : il étoit si peu affamé de direction qu'il m'a plantée-là, à la premiere difficulté que j'ai fait de lui obéir aveuglément.

LA BONNE.

Mais, Madame, vous ne l'aviez donc pas pris pour qu'il vous déclarât la volonté de Dieu? Vouliez-vous qu'il fît la vôtre?

LA PRÉSIDENTE.

Non, Mademoiselle : il me semble

que je ne suis pas naturellement indocile. Mais cette obéissance aveugle me chicanoit; il me sembloit qu'on exigeoit des choses contre ma conscience; c'étoit peut-être préjugé d'éducation, mais ce préjugé m'est cher.

LA BONNE.

Vous me faites souvenir, Madame, de vous donner un avertissement de la dernière conséquence. Parmi les gens dévots comme parmi les personnes religieuses, on se sert souvent de ce mot obéissance aveugle, & je m'en servirai moi-même souvent. Mais il faut bien remarquer qu'il est sous-entendu qu'un confesseur ne doit rien commander de contraire à la loi de Dieu, au service & au bien de l'Etat & du Roi, ou de contraire aux bonnes mœurs. S'il sortoit des bornes qui lui sont prescrites à cet égard, on seroit dispensé de lui obéir, & vous avez fait très-sagement de quitter le vôtre, s'il a eu la témérité d'oublier ses obligations à cet égard.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous l'ai dit, c'étoit peut-être par préjugé que je l'ai trouvé tel. J'ai été élevé par une mere pieuse & qui étoit extrêmement ennemie des nouveautés; elle m'a donné une grande horreur des livres défendus par l'Eglise; or, il étoit question de lire ces livres pour lesquels j'avois une répugnance invincible. Etoit-ce un scrupule?

LA BONNE.

Non, Madame, & vous devez bien remercier Dieu de vous avoir débarassée d'un tel homme. Souvenez-vous de ces paroles de saint Paul : Si un ange vous annonçoit un autre évangile, il faudroit lui dire anathême. C'est de la main des successeurs des Apôtres que nous devons recevoir la nourriture de nos ames; tout ce qu'ils condamnent est un poison mortel qu'il faut rejeter avec horreur. Avant que de choisir un directeur, il faut demander ardemment

58 LA DÉVOTION

les lumieres du Saint-Esprit, & bien examiner s'il a les conditions requises pour devenir notre Ananie. La premiere est une doctrine pure, & exempte de tout soupçon. Fût-il un saint en apparence, eût-il le don des miracles, s'il est rebelle aux décisions de l'Eglise, regardez-le comme un Payen & un Publicain; Jesus vous en a imposé la loi. La seconde condition est une grande pureté de mœurs; la troisieme une piété solide, & la quatrieme les lumieres: un ignorant, un imbécille doit être rejeté. Enfin il faut tâcher de trouver un homme qui ait de l'expérience. Un jeune homme se tient trop exactement aux regles générales, & il lui faut du temps pour apprendre qu'elles peuvent avoir des exceptions en des cas particuliers.

Mlle. A G N È S.

Pourquoi avez-vous dit un homme qui a de bonnes mœurs, & ensuite un homme pieux. L'un ne renferme-t-il pas l'autre ?

LA BONNE.

Cela devrait être, ma chère; les bonnes mœurs d'un Ecclésiastique sont d'avoir de la piété; mais il est pourtant vrai, grâce au peu de foi qui se trouve à présent sur la terre, qu'on est fort content d'un Ecclésiastique qui a les vertus d'un honnête homme du monde. Cela ne me suffiroit pas dans mon directeur; je le souhaiterois un Saint, si cela étoit aisé à trouver; & s'il ne l'est pas encore, je veux au moins qu'il aspire à la sainteté, & qu'il ne se repose pas tranquillement dans un état de médiocrité que je ne crois pas suffisant pour le salut d'une personne consacrée à Dieu.

LA VEUVE.

C'est-à-dire, Mademoiselle, que vous vous croyez permis de juger votre directeur; je vous avoue que cela me scandalise.

LA BONNE.

C'est que vous prenez mal ma pensée,

Madame. Quand mon choix est fait , je ferme les yeux , & je ne vois plus que J. C. en lui ; mais avant que de me déterminer , je crois qu'il est très-permis de prendre les plus grandes précautions pour faire un bon choix & assurer ma confiance. Nous en resterons-là aujourd'hui , s'il vous plaît , Mesdames ; & si cette première conversation ne vous a pas dégoûtées , nous nous reverrons après-demain à la même heure.

SECONDE JOURNÉE.

LA MARQUISE.

J'AI attendu ce moment avec impatience ; il me semble que j'ai un grand désir de m'instruire pour me donner à Dieu parfaitement , & ma pauvre Lisette fait de son mieux pour me soutenir dans cette bonne résolution.

LISETTE.

Si vous me permettez de parler ,

Madame, je vous dirai que c'est un effet de ma reconnoissance. Vous m'avez fait tant de bien que je ne puis m'empêcher de vous en souhaiter beaucoup; or, je suis convaincue que le plus grand avantage qu'on puisse avoir en cette vie, est d'aimer & de servir Dieu de toutes ses forces. D'ailleurs Madame, vous avez une ame si belle, que je la crois faite pour Dieu, & le monde n'en est pas digne.

LA MARQUISE.

Tu as trop bonne opinion de moi, ma chere enfant, & il faut que tu sois bien charitable; car enfin, Mesdames, je suis bizarre, capricieuse, & cette bonne fille est souvent mon souffre-douleur. Sa patience m'édifie & m'a donné le désir d'être pieuse, puisque la dévotion supplée si bien à tout; Lisette ne fait pas lire, & est pourtant docteur en cette matiere.

LISETTE.

Je ne fais où Madame a trouvé que

je suis dévote. Je suis, comme elle l'avoue elle-même, très-ignorante, je ne fais rien que mon métier de femme de chambre; souvent je n'ai pas le moment d'entendre la messe les jours ouvriers, & il faut bien ménager mon temps pour la priere du matin & du soir; & puis, qu'est-ce que cette priere? Vous sentez, quand on ne fait pas lire, qu'on ne peut guere prier comme il faut. Vous êtes heureuses, Mesdames, de pouvoir lire de belles choses qui vous menent à Dieu.

LA BONNE.

Croyez-moi, ma chere Lisette, la science nous éloigne très-souvent de Dieu, parce qu'elle n'est pas accompagnée d'humilité, & que Dieu qui résiste aux superbes se plaît avec les ames qui connoissent leur ignorance & leur bassesse.

LISETTE.

Oh! Cette science me paroît bien

facile pour une personne comme moi. Tenez, Mademoiselle, je ne puis penser à Dieu sans me voir à ses yeux moins qu'un grain de poussiere que les hommes peuvent fouler aux pieds impunément & avec justice. Car enfin, ce grain de poussiere s'est soulevé contre son Créateur, lui a désobéi, & mérite par conséquent d'être mal-traité de toutes les créatures. Je vois cela si clairement que je suis toute étonnée quand on a quelque bonté pour moi, & j'en remercie le bon Dieu de tout mon cœur; c'est lui qui, sans égard à mon indignité, met au cœur de ceux avec lesquels je vis, la pensée de me supporter, de me faire du bien; quand je pense à cela, j'ai peine à retenir les larmes de ma reconnoissance.

L A B O N N E.

Je pense, ma pauvre Lisette, que vous seriez bien contente si Madame la Marquise vous donnoit un peu plus de

temps pour prier Dieu, & j'ai grande envie de l'en prier. Dites-moi bonnement la vérité. N'avez-vous jamais murmuré d'être si fort occupée? N'avez-vous point eu de sentimens de peine contre Madame? N'avez-vous point envié son privilege de pouvoir à son gré aller à l'Eglise, entendre de bons sermons & faire quantité de bonnes œuvres, que vous ne pouvez imiter?

L I S E T T E . .

Murmurer contre ma maîtresse ! il faudroit que je fusse folle. - Ne fais-je pas bien qu'elle me tient la place de Dieu, & que c'est à lui que j'obéis quand elle me commande quelque chose? Quant à mes prieres, j'avoue qu'il y a eu un temps où j'aurois souhaité d'aller souvent à l'église; à présent je ne pense plus à cela. J'ai pensé que je ne pouvois être mieux qu'à la place où je fais la volonté de Dieu. Or, toutes mes actions, depuis le matin jusqu'au

soir, ce n'est pas moi qui les choisis, c'est Madame qui me les commande; Dieu ne me demandera pas compte de ce que je ne pourrois faire qu'en défobéissant. En faisant mon ouvrage, je m'unis à toutes les messes qui se disent dans toutes les églises, je les offre à Dieu, & le soir il me semble que je les ai toutes entendues.

LA BONNE.

Et dites-moi, ma chere Lisette, quelles sont vos occupations? détaillez-nous ce que vous faites toute la journée.

LISETTE.

Bien des fautes, bien des sottises. Je vous obéirai de bon cœur, parce que j'espère que vous aurez la bonté de me redresser dans ce que je fais mal; car, je vous le répète, je suis très-ignorante. Je me leve à cinq heures du matin, & dans le commencement j'avois de la répugnance à sortir du lit, car je suis

bien paresseuse. J'ai demandé à Dieu de me donner quelque bonne pensée pour m'aider à vaincre la paresse, & depuis ce temps il me vient dans l'esprit en m'éveillant : Ton maître a la bonté de te donner ce jour pour l'aimer, pour travailler pour lui ; ne perds pas un instant de cette journée : hélas ! il y a tant de gens qui sont morts cette nuit ; que ne donneroient-ils pas , pour avoir encore un jour où ils pussent travailler à leur salut ! On diroit que cette pensée est comme un coup de fouet qui me réveille & me fait sauter au bas de mon lit. Quand je m'habille, il me vient dans l'esprit que ma pauvre ame est toute nue, toute pauvre ; je demande au bon Dieu de la revêtir de sa grace ; en un mot, Mademoiselle, je dis tout ce qui me vient dans l'esprit, & souvent je m'apperçois que cela n'a pas le sens commun. Je suis bien honteuse de ne dire au bon Dieu que des platitudes, je souhaite d'avoir de l'esprit pour faire

de belles prieres, & comme cela n'est pas possible, je prie Jesus de prier pour moi. J'offre à Dieu les prieres de la Sainte Vierge & des Saints; je tourmente mon bon Ange pour qu'il prie à ma place. Ensuite je fais ma priere avec bien de la distraction, car on m'interrompt quelquefois à chaque instant. La cuisiniere vient se plaindre de ce qu'elle n'a rien trouvé au marché; le laquais vient me dire qu'elle est de mauvaise humeur & qu'il ne peut plus vivre avec elle; ou bien Madame sonne, & je suis souvent obligée de quitter cette priere dix fois.

L A B O N N E.

Mais avant que d'aller voir ce que veut Madame, ou de répondre à ceux qui vous interrompent si mal-à-propos, ne pourriez-vous pas achever votre priere & les laisser gronder & murmurer tant qu'ils voudroient?

L I S E T T E.

J'ai voulu faire cela deux ou trois

fois, mais il ne m'a pas été possible de continuer; c'est peut-être une faute, mais j'ai des pensées à cet égard qui me tourmentent. Je n'entends jamais sonner Madame, sans qu'il ne me vienne dans l'esprit: Voilà Dieu qui t'appelle. Jugez après cela si je puis rester un seul instant sans y aller. Si je fais attendre ceux qui ont besoin de moi, je crois que le bon Dieu me demande compte de leurs impatiences & de leurs murmures; si ce sont des fermiers, des ouvriers, des gens de campagne, je me crois responsable du temps que je leur fais perdre, & j'aime mieux reprendre ma prière que de les mécontenter. C'est peut-être une faute, j'en demande pardon à Dieu, & je lui offre l'acte de charité que je fais en le quittant, ou l'acte de patience, car souvent on m'interrompt mal-à-propos, & j'aurois bien souvent envie de gronder; & je le ferois sans de certaines pensées qui me viennent dans l'esprit. Dites-

moi, s'il vous plaît, Mademoiselle, si j'offense Dieu en quittant ainsi ma prière.

L A B O N N E.

Je ne le crois pas, ma chère; c'est, ce me semble, quitter Dieu pour Dieu. Mais dites-nous, je vous prie, quelles sont ces pensées qui vous viennent dans l'esprit?

L I S E T T E.

Que je suis la dernière des créatures, & que par conséquent il est juste que je sois leur servante; que Jésus-Christ recevoit patiemment les grands, les petits, les justes & les pécheurs; qu'il souffroit d'être interrompu dans sa retraite; qu'il ne se rebutoit point des sottises questions de ses Apôtres; que sainte Françoise, Dame Romaine, quitta quatre fois le même verset en disant l'office, pour répondre à son mari.

L A B O N N E.

Mais, puisque vous ne savez pas lire,

comment avez-vous pu favoir tous les faits que vous venez de citer ?

L I S E T T E.

Madame la Marquise a une douzaine de filles qu'elle élève par charité, & dont je suis chargée; c'est ce qui prend tout mon temps. Ces filles ont à remplir une certaine tâche de travail; nous nous sommes accoutumées à travailler vite, en sorte qu'il nous reste assez de temps, pour que ces filles lisent tour à tour de bons livres; & comme Dieu m'a donné une bonne mémoire, je retiens tout.

L A B O N N E.

Mais vous ne pouvez pas lire toute la journée, cela seroit trop pénible; à quoi occupez-vous le reste du temps ?

L I S E T T E.

Comme ces filles sont fort pieuses, elles m'engagent à dire l'office en travaillant; nous disons aussi le chapelet,

nous chantons des cantiques, nous élevons notre cœur à Dieu, nous parlons de nos lectures.

LA BONNE.

Mais, parmi ces filles, n'y en a-t-il point qui ayent des défauts capables de vous faire impatienter quelquefois?

LISETTE.

J'en ai souvent envie, mais alors je pense qu'elles en ont moins que moi; qu'il faut bien qu'elles me supportent, & qu'il est juste que je les supporte à mon tour. D'ailleurs elles sont d'un très-bon caractère; & Dieu qui connoît ma foiblesse, a la bonté de les rendre fort dociles. Comme je connois la brutalité de mon caractère, je dis presque continuellement : O Jesus, qui êtes doux & humble de cœur, faites que mon cœur soit semblable au vôtre. Dans la crainte où je suis de leur nuire par mon ignorance & mes défauts, je ne leur parle qu'après avoir demandé

les lumieres du Saint-Esprit , & Dieu qui est la bonté même , m'accorde ce que je lui demande pour l'amour de ces filles , qui sont si bonnes & si dociles.

LA BONNE.

Il faut en remercier Dieu , Mademoiselle ; j'aurois aussi une occasion de vous faire pratiquer la charité. Madame la Marquise m'a promis un livre dont j'ai besoin actuellement ; elle l'a oublié , faites-moi le plaisir de l'aller prendre. C'est l'Introduction à la vie dévote.

LISETTE.

De tout mon cœur ; cependant je regrette un peu les bonnes choses que vous allez dire & dont j'ai grand besoin.

LA BONNE.

Vous demandez ce que c'est que la vraie dévotion , cette fille vous en présente un excellent modele. Dans
une

une vie commune , elle trouve le moyen de remplir tous les instans par la pratique des vertus les plus parfaites. Vous êtes heureuse , Madame , d'avoir un tel sujet.

LA MARQUISE.

Que ne diriez-vous pas , Mademoiselle , si vous aviez occasion de la voir de près comme moi ? Son amour pour les pauvres est tel , qu'elle iroit nue si je n'y veillois ; elle leur donne ses jupes quand il ne lui reste rien à donner. Elle a tellement mortifié son goût , qu'elle ne pourroit vous dire au sortir de table ce qu'elle a mangé , tant elle y a peu d'attention.

Mlle. AGNÈS.

Une telle personne est sans doute une sainte ; mais il y a une chose qui m'embarrasse. Elle dit qu'elle n'a pas toujours le temps d'entendre la sainte Messe ; comment fait-elle donc pour communier ? car apparemment elle

approche de la sainte table plusieurs fois la semaine.

LA MARQUISE.

Dans les premiers temps de sa demeure chez moi, elle communioit de deux jours l'un; mais le confesseur qui le lui permettoit, étant mort, celui qu'elle a depuis six mois ne lui permet plus la communion que tous les quinze jours.

Mlle. A G N È S.

Et elle se soumet à ce retranchement? Assurément cet homme est Janseniste; je le laisserois, je vous assure. Et savez-vous, Madame, par quelle raison il a changé la conduite de son autre confesseur? A-t-il daigné l'en instruire?

LA MARQUISE.

Elle eût refusé de l'entendre, & se croit obligée de se soumettre sans examen à celui qui lui parle au nom de

Jésus-Christ. Au reste je suis bien sûre qu'il n'est pas Janséniste ; il approuve beaucoup la communion fréquente , & s'il l'a ôtée à Lisette , c'est pour s'assurer , par sa soumission , de la vérité de sa vertu. Elle est bien loin d'en murmurer ; elle avoue qu'elle en étoit indigne , & quel que soit son désir de recevoir le pain des forts , elle est persuadée que la communion spirituelle fait les plus grands biens , quand c'est par obéissance qu'on la substitue à la sacramentelle.

L A B O N N E .

Vous voilà dépaylée , ma pauvre Agnès. Obéissance , retranchement , contradiction ; voilà des mots qui sont absolument nouveaux pour vous. Cependant ce sont ces choses qui caractérisent la dévotion réelle. Vous la mettez dans l'habit , l'affiduité à l'église , de bonnes œuvres de métier , des communions fréquentes ; & rien de tout cela ne me prouve la solidité

de la piété. Il me faut des vertus intérieures, sur-tout l'obéissance qui est fille de l'humilité. Mais changeons de discours; voilà notre sainte fille qui revient, & elle ne doit pas entendre ses louanges.

L A P R É S I D E N T E.

Il faut que je vous encourage un peu, Mademoiselle; depuis notre dernière conversation, j'ai essayé de mettre en pratique les choses que vous nous aviez recommandées. Nous avons eu un grand souper; j'en ai fait les honneurs de fort bonne grace; Monsieur le Président en a été enchanté, & fut hier de la meilleure humeur du monde. Mais ce qui m'a surpris, c'est que j'ai eu la plus grande facilité du monde à faire mes prières le soir; en vérité, au lieu de mes distractions, j'avois de la dévotion sensible.

L A M A R C H A N D E.

Et moi j'ai un vrai scrupule. On prêcha hier aux Capucines; c'étoit un

excellent prédicateur, & je me préparois à l'aller entendre ; j'avois déjà pris ma coiffe, & mon mari levoit les épaules. Tout d'un coup je me suis souvenue que c'étoit un jour de marché, qu'il viendroit beaucoup de monde à la boutique, & que Dieu auroit plus agréable que j'y restasse que d'aller entendre sa parole. J'ai donc ôté ma coiffe & me suis remise au comptoir. Est-ce que vous ne sortez pas, Madame, m'a dit la fille de boutique ? Non, ma chere, lui ai-je répondu. Vous aurez beaucoup de monde ce matin, je veux vous aider. Mon mari a fait un grand signe de croix en criant miracle ; au moins une fois en sa vie, ma femme aura été raisonnable ! J'avois grande envie de me fâcher d'une telle exclamation, j'ai réprimé ce mouvement, & lui présentant la main, je lui ai dit : J'espère, avec la grace de Dieu, que ce ne sera pas la dernière fois que je ferai mon devoir. Ilouvroit de grands yeux, & ne pouvoit

en croire mes paroles. Déjà je me félicitois d'avoir remporté cette victoire; mais ma fille de boutique, qui a de la piété, m'a fait entendre qu'elle étoit scandalisée de ma conduite. Effectivement, j'ai préféré un vil intérêt aux avantages que je pouvois espérer pour mon ame; cela m'inquiete beaucoup.

LA BONNE.

Etoit-ce par un motif d'intérêt, ou seulement pour remplir les devoirs de votre état que vous avez préféré votre boutique au sermon?

LA MARCHANDE.

J'ai d'abord cru que c'étoit par un bon motif que j'étois restée chez moi; mais peut-être me trompé-je.

LA BONNE.

Soyez tranquille sur ma parole, Madame. Votre motif réel est le second. D'ailleurs, c'est une des vertus de votre

état de vous servir des moyens honnêtes de vous enrichir ; vous avez une famille qu'il faut établir, c'est un devoir, & cela ne vous empêchera pas de vous élever à la perfection, pourvu qu'en prenant tous les moyens légitimes de gagner du bien, vous abandonniez absolument le succès à la Providence, & que vous soyez disposée à recevoir également de la main de Dieu le gain ou la perte.

Mlle. S O P H I E.

Voilà une singulière manière de devenir dévote. C'est donc dans une boutique, au milieu d'un grand repas, qu'on peut parvenir à la perfection. Ne seroit-elle pas par hasard dans les assemblées, les spectacles, les bals ?

L A B O N N E.

Si vous étiez née Impératrice, & que votre époux l'exigeât absolument ; que votre cœur fût absolument détaché de ces plaisirs ; que vous soupirassiez après

le moment d'en être affranchie ; que vous employassiez toute votre autorité pour en diminuer le nombre , pour en bannir l'excès ; qu'au milieu de ces amusemens frivoles , vous eussiez la force de vous occuper de Dieu , de vous distraire du plaisir ; je ne balancerois pas à vous dire que cela ne nuiroit point à votre perfection. Mais grace au Ciel vous n'êtes pas dans ce cas , & avec les conditions que j'y mets , ou plutôt que les Saints y ont mis , il n'y a pas d'agrément à se trouver à ces sortes de fêtes. Continuons à bien démêler la fausse & la vraie piété.

Je vous ai dit que le fondement de la dévotion est l'amour de la justice , c'est-à-dire , l'accomplissement des devoirs de son état. Ajoutez-y un cœur purgé du péché , & de l'affection au péché. Je ne parle pas seulement de ceux qui sont considérables , mais encore qu'on appelle mal-à-propos légers. La dévotion est le produit d'un amour plus

vif & plus sincere pour Dieu que celui qu'on doit trouver dans le commun des Chrétiens; vous sentez bien que cet amour est incompatible avec l'attachement à ce qui déplaît à Dieu dans les petites comme dans les grandes choses.

Mlle. D O R O T H É E.

Mais, ma Bonne, si on étoit dans cette heureuse disposition, on ne pécheroit plus; qu'auroit-on à dire à confesse?

L A B O N N E.

Quand j'étois jeune, ma chere, j'avois à cet égard la même inquiétude que vous. Quand je sortois de la sainte table, encore toute remplie de Jesus-Christ, pour ainsi dire, & fortement déterminée à ne le plus offenser, je me disois à moi-même: Mais de quoi me confesserai-je la premiere fois? Hélas! ma chere, j'aurois pu dès le lendemain recourir au sacrement de

pénitence. Ce fond immense d'orgueil, d'amour de nous-mêmes, produira toujours des fruits empoisonnés. D'ailleurs, à mesure qu'on s'approche du soleil de justice, la conscience s'éclaire; on y découvre une fourmillière de fautes dont on ne s'appercevoit pas auparavant, & que le désir de plaire à Dieu, rend odieuses & insupportables.

LA VEUVE.

Pour moi, je vous l'avoue bonnement, j'ai besoin de recourir aux fautes de ma vie passée pour m'exciter à la contrition; je ne pourrois pas en avoir une bien vive pour mes fautes journalières; ce sont de vraies vétilles.

LA BONNE.

Ah! Madame, que ne m'est-il permis de m'expliquer librement: je vous l'avoue, vous me glacez le sang dans les veines.

LA VEUVE.

Ou vous ou moi nous avons des

idées bien fausses. Il faut nous expliquer une bonne fois. Croyez-vous que Dieu soit bien offensé par une médisance faite par habitude ou par étourderie, par des impatiences qui échappent, par quelques sentimens de vanité mal réprimés. Voilà pourtant le cercle de mes fautes journalières; m'en connoissez-vous de plus grandes?

LA BONNE.

Je le répète, Madame, il ne me convient pas de parler. Permettez-moi de garder le silence.

LA VEUVE.

Vous dites cela d'un ton vraiment tragique, Mademoiselle; mais vous me permettrez de vous faire remarquer que ce ton est tout propre à faire croire à ces Dames que je suis coupable des plus grands excès. Expliquez-vous, je vous en conjure. D'abord, je vous donne ma parole d'honneur de ne me pas fâcher, quoi que vous puissiez

dire : j'ose vous assurer que je veux me sauver ; je crois être dans le bon chemin , & j'y suis avec sécurité. Dites-moi en conscience & au nom de Dieu si je suis dans l'erreur à cet égard ? Je veux vous mettre dans l'impossibilité de garder le silence à cet égard. Vous répondrez de mon ame si je la perds faute d'être instruite.

LA BONNE.

Après une déclaration aussi formelle, j'avoue, Madame, que mon silence seroit criminel. Vous m'interpellez au nom de Dieu de vous dire ce que je pense. Hé bien ! Madame, je vous crois dans un état très-dangereux pour le salut ; votre dévotion est illusoire , & je craindrois beaucoup pour votre ame si vous mouriez en cet état.

LA VEUVE.

Parlez-vous sérieusement, Mademoiselle ? ou voulez-vous seulement m'effrayer, pour m'engager à une plus

grande perfection? Si vous pensez comme vous venez de me le dire, hâtez-vous de m'ouvrir les yeux; déchirez le funeste bandeau qui les couvre. Découvrez-moi, prouvez-moi le danger de mon état, je me livrerai ensuite absolument à vos conseils.

LA BONNE.

Permettez-moi auparavant, Madame, de vous montrer toute ma confusion du rôle dont vous me chargez. Hélas! mille fois plus coupable que vous, parce que je suis plus instruite, de quel front oserai-je tirer la paille qui est dans votre œil, pendant que je souffre la poutre qui est dans le mien? Votre docilité, dont je suis très-édifiée, vous approche du royaume de Dieu, dont je suis encore fort éloignée. J'espère que vos prières, par la suite, m'obtiendront le courage nécessaire pour entrer dans la voie où je vais essayer de vous guider. Permettez-moi de vous faire quelques interrogations.

Quel est le motif qui vous a fait prendre le parti de la dévotion ?

LA VEUVE.

Je vais vous répondre avec franchise. Des défagrémens éprouvés dans le monde, m'en ont d'abord inspiré un dégoût. La raison ensuite m'a montré que j'approchois de l'âge où une grande parure & des plaisirs bruyans rendent ridicule, & qu'ainsi il falloit devenir dévote assez tôt pour qu'on ne pût m'accuser de l'être par nécessité. A ces motifs s'est joint un peu de désir de faire mon salut, & d'éprouver ce bonheur si vanté par les saintes ames ?

LA BONNE.

Qu'avez-vous fait pour remplir les vues que vous vous étiez proposées ? Par où avez-vous commencé ?

LA VEUVE.

J'ai quitté les couleurs & les habits de soie, les dentelles, le rouge, les

spectacles. J'ai aussi réformé mon amusement. Je me suis imposé des méditations, des prières vocales; je suis entrée dans toutes les bonnes œuvres qu'on m'a proposées, j'y dépense une partie de mon bien. Je fréquente les hôpitaux, les prisons: je communie souvent. Voilà d'un bout à l'autre ce qui constitue ma réforme: du reste, je n'ai jamais vécu dans le désordre; j'aimois le monde & les plaisirs, je pensois plus à m'amuser qu'à me sauver; mais j'ai toujours eu des mœurs.

L A B O N N E.

Auriez-vous voulu mourir avant cette réforme? Croyez-vous que vous viviez dans la grace de Dieu? Approchiez-vous souvent des sacremens, faîtes-vous de bonnes œuvres?

L A V E U V E.

Si l'intention fait les bonnes actions, j'en faisois peu. Je communiois

88 *LA D E V O T I O N*

& me confessois trois fois par an, parce que c'étoit l'usage. J'allois à l'église par décence, j'y lisois sans attention des prieres où mon cœur n'avoit aucune part. Je donnois l'aumône, parce que je suis née pitoyable, & que je souffre quand je vois des malheureux.

LA B O N N E.

C'est-à-dire, Madame, que vous étiez une honnête païenne : & avez-vous conçu une grande horreur de l'inutilité de votre vie ? Avez-vous cherché à vous bien réconcilier avec Dieu par une bonne confession générale ?

LA V E U V E.

Je l'ai faite par partie ; c'est-à-dire, que de temps en temps j'ai rappelé quelques-unes de mes fautes, mais jamais je n'en ai fait une entière ; je ne me croyois pas assez coupable pour en avoir besoin. Je vous parle bien sincèrement, comme vous voyez.

LA BONNE.

Et cette sincérité est absolument nécessaire pour me guider dans les conseils que j'ai l'honneur de vous offrir. Je crois très-certainement, Madame, que vous avez manqué à l'essentiel. La première chose par laquelle vous deviez commencer, étoit de vous bien convaincre du mauvais état dans lequel vous étiez, & des crimes de votre vie.

LA VEUVE.

Mais, Mademoiselle, n'employez-vous pas un terme trop fort? Je vous l'ai dit, ma vie étoit inutile, mais elle n'étoit pas criminelle.

LA BONNE.

O funeste effet du péché! tu nous aveugles, tu nous ôtes le sentiment. Si on pouvoit vous convaincre d'avoir été ingrate envers la dernière des créatures

de qui vous auriez reçu quelque service, vous en rougiriez, & vous vous croiriez bien coupable; mais si vous aviez cherché à rendre le mal pour le bien, vous ne pourriez vous diffimuler à vous-même que vous seriez digne de tous les mépris. Si on pouvoit vous prouver que sans égard pour la justice, vous avez refusé le salaire des ouvriers, le gage des domestiques; que vous avez tâché de vous approprier le bien d'autrui par toutes sortes de voies, votre conscience vous forceroit à prendre rang parmi les victimes de la vindicte publique. Si votre cœur vous reprochoit de n'avoir eu aucun amour pour ceux qui vous ont donné la vie, d'avoir regardé les soins qu'ils ont pris de votre éducation, avec une brutale indifférence, de ne leur avoir rendu aucun des devoirs que la nature exige. Ah! vous auriez horreur de vous-même, vous ne pourriez vous empêcher d'être en proie aux repentirs les plus cuisans.

Cependant , dans tout ce que je viens de vous dire , vous n'auriez offensé que de foibles créatures , auxquelles vous ne devez rien ou presque rien , en comparaison de ce que vous devez à votre auteur ; & cependant vous avez peine à vous trouver criminelle à ses yeux. N'y aura-t-il que le plus grand de tous les Etres, l'Etre infini, qu'on puisse négliger impunément ? N'y aura-t-il que le plus tendre de tous les peres , le plus aimable des bienfaiteurs , qu'on puisse oublier sans honte, négliger sans remords ? Viles créatures , tirées du néant pour connoître , aimer & servir notre Dieu , nous regarderons-nous comme innocentes , après avoir agi toute notre vie d'une maniere absolument opposée aux fins de notre création ! Ah ! Mesdames , une conversion qui ne nous pénètre pas d'horreur pour notre vie passée , qui ne nous montre pas à nos propres yeux comme criminelles , & très-criminelles, est une con-

version fausse , & qui ne fait qu'ajouter de nouveaux crimes aux crimes précédens. Une ame vraiment convertie , quand elle n'auroit qu'un seul péché véniel à se reprocher , a des motifs suffisans pour passer le reste de sa vie dans la pénitence & dans les larmes.

LA PRÉSIDENTE.

Que vous m'effrayez , Mademoiselle ! Ah ! je n'en puis douter , ma conversion n'a pas été réelle ; je n'ai jamais senti cette douleur de ma vie passée , dont je me sens pénétrée à ce moment. Je n'ai point eu cette horreur de moi-même , qui eût détruit l'orgueil , l'amour-propre , & qui m'eût rendu insensible aux mauvais procédés , par la pensée que j'en mérite davantage.

Mlle. SOPHIE.

Vous nous ouvrez une carrière inconnue. J'ai fait une confession géné-

rale, à la vérité ; mais ç'a été seulement par usage, & je croyois n'avoir que des complimens à me faire sur la légèreté des fautes dont je me suis accusée.

Mlle. A G N È S.

J'avois bien eu quelques-unes des pensées de Mademoiselle Bonne à cet égard ; mais je les traitois de scrupules & de chimeres.

Mlle. D O R O T H É E.

A l'aide d'une excellente éducation, j'ai eu des lumières plus justes, & de grandes peines sur ma confession générale ; je voulois en refaire une autre, mais ma Bonne, qui jusqu'à présent a été mon unique directeur, ne me l'a pas permis.

L A B O N N E.

Je conçois bien, ma chère, que votre confession générale n'a pas eu toute sa perfection ; mais je fais qu'elle

a été exacte, & que vous avez fait tout ce qui dépendoit de vous pour vous exciter à la contrition ; conséquemment il faut vous en tenir-là pour le présent. Je ne vous dis pas qu'il n'arrive des circonstances, par la suite, dans lesquelles vous pourrez la recommencer. Si vous preniez un état fixe, par exemple ; si Dieu vous faisoit la grace de vous éclairer d'une manière plus particulière sur l'horreur du péché, je vous conseillerois de repasser au moins sur les principales fautes de votre vie ; jusqu'à ce temps, je crois que vous devez rester tranquille, parce que vous n'avez aucun motif raisonnable de douter de la bonté de cette confession. Mais celles qui l'ont faite légèrement, sans les préparations suffisantes, sans s'être bien convaincues de l'horreur du péché, doivent sans contredit en faire une nouvelle. Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour ; il faut, dans une bonne retraite, prendre un temps

suffisant pour sonder les replis du cœur qu'on veut purifier : il faut sur-tout méditer long-temps sur les motifs capables d'exciter en nous une grande douleur. Convaincues de notre impuissance à connoître la laideur & la difformité du péché, il faut par des prières ferventes, attirer le Saint-Esprit; lui seul peut former en nous ce cœur contrit & humilié que Dieu ne rebute jamais; il faut donc l'attirer par toutes sortes de moyens; la prière, comme je vous l'ai déjà dit, des aumônes, des mortifications. On ne peut en trop faire pour obtenir cette grace, la plus grande de toutes; car enfin, Mesdames, notre salut éternel en dépend. J'ai lu, il y a bien des années, une excellente comparaison à ce sujet. L'auteur remarquoit qu'il y avoit un grand nombre de fausses conversions, dans lesquelles on tâchoit de s'étourdir sur une confession mal faite, par toutes sortes de bonnes œuvres auxquelles le diable ne s'oppose

pas ; & il ajoutoit : Un geolier qui est sûr des portes de la prison dont il garde les clefs, n'a point d'inquiétude de voir ses prisonniers se promener en long & en large dans une cour environnée de hautes murailles. Il en est de même du diable ; le péché est une prison dont on ne peut sortir que par la confession. Tant qu'il a cette clef, il s'embarasse peu que le pécheur cherche à se rassurer par de bonnes œuvres ; au contraire, il emploie tous ses efforts pour l'endormir dans ce dangereux état, de peur qu'il ne pense à se servir de cette clef, unique ressource à sa misère. Ne comptez jamais, je ne dis pas sur une dévotion solide, mais sur le salut avant que d'avoir ôté de votre cœur le poison qui le suffoque. Vous êtes dans une maladie mortelle ; il faut ôter cette cause de mort, sans quoi il ne faut point vous attendre à une convalescence parfaite.

LISETTE.

L I S E T T E.

Heureusement, Mademoiselle, vous n'avez point ici de scrupuleuses, sans quoi vous risqueriez de les rendre folles.

L A B O N N E.

Vous avez raison, ma chère Lisette; mais les vraies scrupuleuses ne sont pas aussi communes qu'on se l'imagine: si jamais quelques-unes de vous le deviennent, il y a un bon remède. Il faut une bonne fois découvrir son âme toute entière à un bon directeur, & ensuite s'abandonner aveuglément à sa conduite, sans se permettre le moindre retour; mais nous n'en sommes pas-là, & si ces Dames prennent les moyens que j'ose leur proposer, nous n'aurons pas ce défaut à combattre; car il vient ordinairement de foiblesse d'esprit, ou d'une dévotion prise de travers.

L A M A R Q U I S E.

Je suis bien déterminée, Mademoi-

E

98 LA DEVOTION

felle, à suivre vos conseils, & je commencerai, s'il plaît à Dieu, par une bonne retraite de huit jours.

LA MARCHANDE.

Vous êtes bienheureuse, Madame, de pouvoir disposer de votre temps. Pour moi, clouée dans ma maison, je ne puis espérer d'obtenir de mon époux un temps si considérable; cela feroit des querelles qui ne finiroient point.

LA PRÉSIDENTE.

J'en dis autant. Le Président regarderoit cette retraite comme un nouveau prétexte de me soustraire à ce qu'il appelle mes devoirs. Comment faudra-t-il que je fasse, Mademoiselle? je fais qu'en essuyant bien des querelles, je puis l'emporter à la fin.

LA BONNE.

C'est de quoi il faut bien vous garder, Mesdames. A quelle heure vous levez-vous ordinairement?

LA PRÉSIDENTE.

A dix heures du matin. Je me retire à onze heures chez moi ; mais j'ai une antipathie à me coucher que je ne puis vaincre , & il est toujours plus d'une heure avant que j'entre dans mon lit ; vous sentez bien qu'il faut se lever tard.

LA BONNE.

Non , Madame , je ne sens point cela ; voici , au contraire , ce que je pense. C'est que le premier sacrifice que vous devez offrir à Dieu pour en obtenir la contrition , est cette mauvaise habitude. En vous couchant à onze heures , vous pouvez vous lever à six..

LA PRÉSIDENTE.

Miséricorde ! me lever à six heures ! pensez-vous bien que je n'aurois que quatre heures à dormir ? car il m'est absolument impossible de m'endormir avant que d'avoir entendu sonner deux heures du matin.

LA BONNE.

Oh ! je connois ces impossibilités, & à cet égard je suis impitoyable. Levez-vous huit jours de suite à six heures, au risque de combattre le sommeil toute la journée, & je vous assure que vous vous endormirez en mettant la tête sur le chevet.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous assure que je serois toute la journée malade comme un chien, & par conséquent d'une humeur insupportable. Mes femmes tremblent quand quelque événement extraordinaire m'oblige à me lever une heure plus matin ; elles en portent la peine, & il n'est pas possible de rien faire ces jours-là qui soit à ma fantaisie.

LA BONNE.

Oui, mais si vous devenez vraiment pieuse, vous n'aurez plus de fantaisies ; vous ne connoîtrez plus l'humeur ; on

vous verra toujours égale , & votre douceur deviendra indépendante de toutes ces miseres.

LA MARCHANDE.

Je ne me leve pas plus matin que Madame , quoique je me couche de meilleure heure ; mais depuis quelques années , j'ai une santé si délicate , que je suis obligée à bien des ménagemens ; c'est un de mes sujets de peine contre mon époux ; il est à cet égard d'une dureté insupportable , & dit qu'il suffit d'être dévote pour devenir malade & délicate.

LA BONNE.

Je vous l'avouerai , Madame , il y a malheureusement un grand nombre de fausses dévotes qui ne justifient que trop ce reproche. Une femme du plus grand monde , rougiroit d'avoir pour son corps la moitié des attentions qu'ont ces sortes de femmes. Mais quelle est donc votre maladie ? Vous

avez un embonpoint, une fraîcheur qui semblent indiquer une santé parfaite.

LA MARCHANDE.

C'est ce qui me désespère, je souffre & l'on ne me plaint pas : les Médecins disent que j'ai des vapeurs.

LA BONNE.

Oh ! j'ai des remèdes spécifiques contre cette maladie ; & si vous voulez vous abandonner à ma conduite, je vous promets de vous guérir radicalement. La prière, le travail, sont deux moyens infailibles de recouvrer votre santé ; mais il faut du courage. Commencez par rester moins au lit ; à notre âge, Mesdames, sept heures de sommeil suffisent, & c'est déjà beaucoup ; je ne donne qu'une heure de plus à cette jeunesse qui dissipe beaucoup plus que nous. Ce temps dérobé au sommeil, ou pour parler françois, à la mollesse, vous fournit déjà quatre heures que vous pouvez employer

à vous disposer à la confession par la retraite.

LA MARCHANDE.

J'aurai un si grand mal de tête , que je serai incapable de la moindre application ; jugez si je pourrai faire les efforts suffisans pour me rappeler mes fautes , & pour m'exciter à cette vive douleur que vous exigez.

LA BONNE.

En vérité, Madame , ce n'est pas moi qui l'exige, c'est J. C. Vous ne pourrez prier, dites-vous: hé bien, vous souffrirez, & c'est une excellente priere. La contrition est un don du Ciel; Dieu demande, pour nous l'accorder, que nous fassions tout ce qui dépend de nous; mais c'est lui seul qui la donne; & un moyen infallible pour l'obtenir, est la mortification. Commencez par celle-ci; j'ose vous promettre de sa part que vous serez amplement récompensée de cette ba-

104 *LA DEVOTION*
gabelle , qui ne sera plus pénible dans
quinze jours.

Mlle. AGNÈS.

Savez- vous bien , ma Bonne , que
vous êtes extrêmement dure ? Il ne se-
roit pas bon de vous avoir pour di-
recteur. Comme vous y allez !

LA PRÉSIDENTE.

Je ne fais pourquoi , mais cela ne
m'effraye pas , & j'ai un mouvement
bien vif , qui me porte à m'abandonner
absolument à sa conduite.

LA BONNE.

Vous me faites trop d'honneur,
Madame ; mais cet emploi ne con-
vient ni à mon état ni à mon goût :
je n'ai point de vocation pour cela.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ! Mademoiselle , vous
n'avez point de vocation pour faire
des actes de charité , pour répondre à

la confiance d'une amie qui veut n'avoir rien de réservé pour vous ? Est-ce par hasard que Dieu m'inspire cette confiance ? Est-ce pour vous seule qu'il vous a mise dans les occasions de connoître en quoi consistoit la vraie vertu ? Voulez-vous enfouir le talent du pere de famille ?

LA MARCHANDE.

Ajoutez une nouvelle preuve de la vocation de Mademoiselle à cet égard. C'est que moi, la moins docile de toutes les créatures, me sens comme entraînée & forcée à lui promettre une obéissance sans bornes. C'est que je ne l'ai pas dévisagée il n'y a qu'un moment. Elle m'a fait entendre très-poliment que je suis une malade imaginaire : or, c'est-là le point délicat ; c'est m'outrager que de douter de mes maux, & il n'y a qu'elle au monde qui puisse m'avoir dit impunément une telle chose.

Mlle. AGNÈS.

Vous me tentez , Mesdames ; mais je résiste courageusement à la tentation ; ma Bonne est trop sévère. Si pourtant je pouvois me persuader qu'en suivant son conseil, je trouverois cette paix , ce bonheur après lequel je cours.

LA BONNE.

Vous le trouverez difficilement , tant qu'il sera l'unique but de votre recherche. Pourquoi voudriez-vous que Dieu payât vos dettes ? Si à ce motif d'amour-propre , vous joigniez au moins un peu du désir de plaire à Dieu , on pourroit espérer.

LA VEUVE.

Eh ! Mesdames , imitez mon silence ; ne voyez-vous pas bien que Mademoiselle n'est effrayée que du nom , & non pas de la chose ? Elle a bien fait auprès de moi aujourd'hui l'office d'un

directeur. Y en auroit-il un qui fût entré dans de plus grands détails? Elle s'est trop avancée pour oser reculer; & après avoir jeté le trouble dans nos consciences, il y auroit, à nous abandonner, une barbarie dont je ne la crois pas capable. Continuez, Mademoiselle, à nous dire comment il faut faire cette confession générale que vous nous avez démontré être absolument nécessaire à notre salut. Vous nous laisserez ensuite si vous l'osez.

LA BONNE.

Je vois bien, Mesdames, que je me suis trop avancée; mon amitié pour vous m'a fait commettre une imprudence sur laquelle je n'ai pas réfléchi. Cela peut me donner un grand ridicule; mais si vous profitez d'une seule des choses que j'aurai l'honneur de vous dire, cela me dédommagera de tout. Dans la vérité, je ne fais pas pourquoi j'hésite; ne diroit-on pas que ce que je dis vient de moi? Ma doctrine

n'est pas ma doctrine ; je ne suis que le canal par où passent des vérités que j'ai entendues & que je ne fais que répéter ; ma répugnance est une ruse de l'amour - propre , qui prévient ce que l'on pourroit me dire ; je ne l'écouterai plus. Il est donc question, Mesdames, de consulter d'habiles gens sur vos confessions passées , & s'ils vous déterminent à les réparer par une confession générale , de vous y préparer par une bonne retraite , que celles qui ne sont pas maîtresses d'elles-mêmes, feront au milieu de leurs occupations journalières, en se faisant une solitude au fond de leur cœur, d'où elles crieront sans relâche au Pere des miséricordes pour en obtenir le Saint-Esprit.

LA MARCHANDE.

Avant que de nous quitter, Mademoiselle, dites-moi, je vous prie, si je dois céder ou non à mon époux dans

une chose qu'il exige. Cette robe brune, ce linge uni le choque; il me tourmente pour m'habiller comme les autres. Dois-je lui obéir ou non?

L A B O N N E.

J'ai lu dans la sainte Ecriture, que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice; je décide, d'après le Saint-Esprit, que vous devez vous habiller de la manière qui sera la plus agréable à votre époux, & je crois que la vanité n'y gagnera rien. Parlons de bonne foi. Mettez-vous moins de temps à votre toilette que vous n'en perdiez autrefois? Je soupçonne qu'il en a fallu beaucoup pour arranger cette coiffure où un pli ne passe pas l'autre; & sans faire un jugement téméraire, la parure la plus brillante n'est pas équivalente à cette excessive propreté qui brille sur vous. Je gagerois qu'il y a plus de cinquante épingles à cette robe pour effacer le moindre petit pli.

LA MARCHANDE.

Et vous gagneriez : quand les habits sont simples, il faut qu'ils soient arrangés d'une certaine façon... Vous riez !

LA BONNE.

Oui, de l'artifice de l'amour-propre qui trouve le secret, chez la plus grande partie des dévotes, d'accommoder la gloire du renoncement aux parures, avec tous les raffinemens de la vanité des toilettes.

LA MARQUISE.

Mais il faut donc renoncer à la mortification de la vanité dans les habits, du faste, de la magnificence.

LA BONNE.

Oh que non, Madame. C'est le premier sacrifice que Dieu demande à une femme, parce que c'est sa passion dominante ; mais il faut bien se garder de substituer au luxe une simplicité fastueuse où la vanité ne

perdrien. Il faut, Mesdames, des vertus cachées, ne rien afficher, se tenir dans la décence de son état & dans les regles de la plus austere modestie. Au lieu d'une robe brune, prenez-en une dont la couleur vous déplaît. Ne chicanez pas la couturiere quand elle n'est pas faite dans l'exacte perfection : abandonnez à vos femmes de chambre le soin de l'arrangement.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! que les miennes vous seroient obligées si elles pouvoient vous entendre ; je suis obligée d'en changer fort souvent, parce que je suis inexorable sur les fautes de la toilette : mon époux en badine souvent, & dit qu'il faut être dévote pour connoître toutes les délicatesses du goût ; distinguer entre le bien, le mieux, & le parfait.

LA BONNE.

Ah ! pauvre dévotion, combien de forfaits on t'impute, que tu ne commis

jamais ! Ah ça , Mesdames , il faut la venger , & montrer que loin d'autoriser ces petites , elle fait en corriger absolument , aussi-bien que des autres défauts.

Mlle. A G N È S.

La vraie dévotion , dites-vous , Mademoiselle , corrige de l'humeur , de l'impatience , du luxe ; elle déteste la singularité , renvoie chacun à l'observation des devoirs de son état. J'en conclus que la terre deviendrait un ciel si elle étoit peuplée de vraies dévotes.

L A B O N N E.

Et vous concluez juste , Mademoiselle : il est bien doux de vivre avec des Saints , & toutes les fois que l'on rencontre une personne dont la dévotion a rendu le commerce pénible , on en peut conclure hardiment que sa piété n'est pas de la bonne espèce.

L A P R É S I D E N T E.

J'en conclus contre la mienne ; car

il est vrai que j'étois plus supportable étant mondaine que je ne le suis aujourd'hui.

LA BONNE.

La vraie dévotion portant sans cesse à modérer ses passions, à s'oublier soi-même, il est clair qu'elle doit être très-commode pour ceux avec lesquels on vit. C'est à cet oubli de soi-même, à la charité pour les autres, qu'on peut connoître les progrès qu'on fait dans le bien, & non à des sentimens oisifs qui ne sont propres qu'à nourrir l'orgueil. Adieu, Mesdames; nous serons huit jours sans nous voir; je veux vous laisser tout ce temps pour vous préparer à votre confession générale.

TROISIÈME JOURNÉE.

LA BONNE.

JE ne sais si c'est un effet de mon imagination prévenue; mais il me semble, Mesdames, que je vois sur vos visages

un air de tranquillité & de paix qui m'annonce une conscience calme & prête à rentrer en grace avec Dieu : j'en excepte pourtant notre chere veuve , qui me paroît horriblement changée. Avez-vous été incommodée , Madame ?

LA VEUVE.

Ah ! Mademoiselle , j'ai cru ne vous revoir jamais , & depuis le moment de notre séparation , j'ai éprouvé des situations si tristes , si désolantes , si désespérantes même , que j'ai craint plus d'une fois d'y succomber. Quel rideau avez-vous tiré , & que ne vous dois-je pas pour m'avoir réveillée du sommeil funeste dans lequel j'étois ensevelie ! hélas ! il me conduisoit à la mort.

LA BONNE.

Levez les yeux vers les montagnes célestes , Madame ; c'est de là qu'est venu votre secours. Mais qu'avez-vous

donc découvert de nouveau qui puisse vous avoir occasionné ce redoublement de peine ?

LA VEUVE.

Que ma vie passée n'a été qu'une continuation d'hypocrisie, de sacrilèges, d'abus des graces. Ah ! je ne pourrai jamais m'estimer.

LA BONNE.

Il n'y a pas grand mal à cette impossibilité-là, Madame. S'estimer est le comble de l'aveuglement ; Dieu vous en guérit, je ne vois pas pourquoi vous vous en affligeriez ; il se plaît à enrichir les petits, & renvoie les riches à leurs propres yeux les mains vides. Conservez précieusement ce sentiment de votre indignité, il est préférable aux révélations & aux extases.

LA VEUVE.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'au même instant où je suis pénétrée

de ma misère, & où dans l'exacte vérité je me trouve la plus coupable des créatures, je suis accablée de pensées d'orgueil. Par exemple, je ne puis m'ôter de l'esprit que vous & toutes ces Dames êtes fort édifiées de ces aveux, & que vous me trouvez bien humble.

Mlle. SOPHIE.

Très-assurément, Madame; je me croirois une Sainte & un prodige d'humilité, si je connoissois mes défauts comme vous faites les vôtres.

LA BONNE.

Cela signifieroit simplement, ma très-chère, que vous ne seriez pas une sottise. Il ne faut que du bon sens & de l'examen, pour nous convaincre que nous ne valons rien. Pour être humble, il faut, en gémissant sur nos misères, être bien-aîsé de n'avoir rien du tout de bon, pour tenir tout de Dieu; nous complaire sur notre fumier, pour faire hommage à sa sainteté qui peut seule

nous en tirer ; voir nos fautes avec douleur , mais sans trouble & sans désespoir. Enfin il faut être bien-aîsé que les autres nous connoissent telles que nous sommes.

LA VEUVE.

Ah ! que je suis éloignée de cette disposition ! Dès le cinquième jour de ma retraite , Dieu m'a fait voir tout d'un coup mon propre cœur. Hélas ! pénétrée jusqu'alors d'estime pour moi-même , de vénération pour ce que je croyois ma vertu , il m'a semblé qu'on m'arrachoit la vie en m'ôtant ce sentiment si flatteur. J'ai fui autant qu'il me l'a été possible le flambeau qui dissipoit mes ténèbres ; je me suis révoltée contre la main miséricordieuse qui me l'offroit. Vains efforts , j'en étois poursuivie & anéantie malgré moi. Cette journée fut si pénible que je craignis d'y succomber. Je songeois en frémissant , que cette vue que j'avois de moi-

même, il faudroit la donner à mon confesseur; jusqu'à ce jour je n'avois été occupée que du désir de m'en faire estimer; comme il ne me connoissoit que sur les faux rapports que je lui avois fait de mes dispositions factices, il me croyoit une Sainte, il m'honoroit comme telle, & me donnoit sur ce ton dans les sociétés où il m'avoit introduite : comment renoncer à ce sentiment si flatteur ? Comment s'arracher à ces hommages qu'on me prodiguoit ? car je ne chercherai point à le dissimuler, c'étoit la considération que j'avois parmi les personnes dévouées aux bonnes œuvres, qui m'a soutenue dans le sacrifice du monde & de ses plaisirs. J'étois véritablement l'idole à laquelle s'offroit ce sacrifice. Comment faire de tels aveux à un homme dont je chérissois l'estime ? Comment me dégrader à ses yeux, en lui faisant voir qu'il avoit été la dupe de mon hypocrisie, ou plutôt de mon orgueil; car je

m'estimois de bonne foi. Ma bouche n'a pas eu le courage de prononcer des aveux si déshonorans ; tout ce que j'ai pu gagner sur moi , a été de les écrire , & ma main se refusoit à cet aveu pénible.

LA MARQUISE.

Je m'étonne après cela, Madame, que vous ayez eu le courage de nous en faire si publiquement l'aveu.

LA VEUVE.

On me l'a conseillé, sans pourtant me le commander. J'avois été fort pressée de le faire par un mouvement intérieur qui me tourmentoit beaucoup ; pour m'en débarrasser je l'ai communiqué à mon confesseur, qui m'a dit qu'il croyoit que ce mouvement venoit de la grace. Comme j'ai pris la forte résolution de ne rien refuser à Dieu, je suis venue dans l'intention de déclarer ma misère, pour exciter votre compassion, & vous engager à m'aider.

de vos prieres : jugez de mon dépit de me trouver en proie aux pensées de mon orgueil, au moment que je cherche à le détruire.

LA BONNE.

Vous en verrez bien d'autres, Madame, & il faut vous attendre aux plus cruels combats d'un ennemi, qui dans votre cœur disputera le terrain pied à pied. Heureuse si la mort vous surprend en lui donnant les derniers coups. Vous en avez pour toute votre vie ; il ne faut pas vous flatter, vous seriez désagréablement trompée.

LA VEUVE.

Mais cela me met en fureur. Comment voir distinctement & sans nuage que je ne suis rien, que je ne puis rien, que je ne vauds rien, & avec cela être continuellement occupée d'une excellence, & de vertus imaginaires que je voudrois persuader aux autres ; vous sentez bien que cela est inoui, & capable de me désespérer.

LA BONNE.

LA BONNE.

Vous auriez tort, Madame; tant que ces pensées vous déplairont, elles ne vous feront point un mal réel. Détestez-les, méprisez-les, & qu'elles servent à vous faire connoître la profonde plaie que l'orgueil a faite à votre ame. Si vous étiez seule à travailler à la guérir, je vous dirois qu'elle est incurable; mais avec le secours de la grace, tout est possible.

Mlle. A G N È S.

Voilà donc les douceurs qu'on m'avoit vantées dans la piété. Madame avoue qu'elle a souffert au-delà de toute expression, & quand elle ne le diroit pas, elle ne pourroit le cacher; la voilà changée comme si elle eût été six mois malade. Ne vaudroit-il pas mieux vivre tout uniment, sans s'alambiquer l'esprit de cette humilité qui n'est pas de précepte. Il me semble au contraire, que Dieu nous permet

conduite, il me prend des transports de reconnoissance envers Dieu, de joie, d'espérance; car il est trop bon pour ne pas achever ce qu'il a commencé. Vous dites que l'humilité n'est pas de précepte, & tout l'Evangile, toute la sainte Ecriture est pleine d'exhortations à devenir humble. Vous dites que nous ne sommes pas les maîtres de notre réputation; oui, si on méritoit d'en avoir une: mais peut-on en conscience tromper le public & usurper les louanges dues à la vertu, quand on fait dans sa conscience qu'on n'est point du tout vertueuse? cela me paroît un vol sacrilege.

Mlle. A G N È S.

Vous me donneriez presque envie de devenir humble, tant vous êtes éloquente sur cet article; mais je sens que cela est la chose la plus difficile, la plus opposée à mon caractère. Il y a certaines gens dont on pourroit sacrifier l'estime; par exemple, celle de

ceux que je n'estime pas moi-même ; mais pour les personnes pour lesquelles j'ai de la considération ; mon confesseur , par exemple ; oh ! je ne m'y résoudrai jamais.

LA BONNE.

Il est pourtant certain que la première disposition pour faire une bonne confession , c'est de chercher à être méprisée. Faites - y bien attention , Mesdames ; voilà un des grands écueils de la piété , même pour celles qui veulent s'y livrer le plus sincèrement ; c'est l'attache aux personnes à qui elles remettent le soin de leur conscience. On veut en être considérée , préférée ; on ne regarde point Dieu en elles : cette disposition conduit insensiblement à leur déguiser le fond corrompu de notre cœur , à se montrer du beau côté , d'où s'ensuivent un grand nombre de fautes , dont la moindre est l'inutilité de la direction. Je ne saurois

allez vous le répéter , Mesdames, toutes les fois qu'il est question de traiter des affaires de votre conscience, la créature doit disparaître, il faut qu'il n'y reste que Dieu.

L A M A R Q U I S E.

Jen'aurois jamais imaginé qu'on pût être trop attachée aux personnes qui nous conduisent à Dieu. Mon directeur n'est-il pas cet ami fidelle qu'il faut choisir entre dix mille ? L'amitié n'est-elle pas une suite nécessaire de l'estime ?

L A B O N N E.

Il faut soigneusement peser les circonstances , Madame : si vous êtes jeune & que votre directeur le soit aussi , ne le voyez jamais que dans l'exercice de son ministère , à l'autel , en chaire, au confessionnal. Que si vous êtes forcée par des raisons importantes de le voir ailleurs , que ce soit toujours en présence de témoins irréprochables. N'ayez jamais de familiarité

avec lui, c'est-à-dire, dans la société même : si c'est un Prêtre séculier, ne perdez jamais de vue le respect que vous devez à son caractère, & en particulier au sacré ministère qu'il exerce à votre égard. Si vous êtes aussi-bien que lui dans un âge non suspect, & que vous ayez des occasions de le voir souvent, ou par voisinage, ou par parenté, ou pour de bonnes œuvres, ou par quelque autre raison de le voir souvent, faites un acte de foi toutes les fois que vous l'aborderez, en disant : Voilà celui que Dieu a établi mon juge sur la terre; c'est un Ange gardien visible. Si vous avez cette pensée fortement établie dans votre esprit, vous ne serez jamais tentée de sortir du profond respect que vous lui devez, & votre amitié pour lui ne peut être dangereuse; mais elle ne doit vous causer ni distraction ni trouble.

LA VEUVE.

Comment peut-on distinguer si on

n'est point attachée trop humainement à son directeur, ou si c'est en vue de Dieu?

LA BONNE.

J'ai connu des dévotes qui trouvoient toujours le moyen d'amener la conversation sur celui qui avoit soin de leur conscience, qui en parloient avec chaleur, qui ne pouvoient souffrir qu'on lui en égalât un autre, & qui auroient été jusqu'à quereler si on fût allé jusqu'à lui préférer quelqu'un. C'étoient des femmes irrépréhensibles dans leurs mœurs aussi-bien que leur guide; cependant il étoit clair qu'elles avoient pour lui une attache trop forte & toute humaine: elles l'auroient fait Pape si cela eût dépendu d'elles; elles lui souhaitoient des dignités, des richesses, du crédit, avec une passion qu'elles n'avoient pas pour leurs propres intérêts: elles eussent volontiers souhaité qu'il ne fût occupé que d'elles, & avoient une vraie jalousie s'il paroif-

soit leur préférer quelqu'autre dévote. Elles seroient tombées en convulsion, s'il leur eût dit une parole qui eût marqué quelque diminution de l'estime qu'elles croyoient lui avoir inspirée. Oh, tout cela montre que cet attachement est tout naturel & n'a pas Dieu pour principe.

LA PRÉSIDENTE.

Je crois, Dieu me pardonne, que vous seriez personne à souhaiter à votre directeur de la pauvreté, des mépris, des mortifications extraordinaires, & que vous craindriez pour lui toutes sortes d'avantages temporels.

LA BONNE.

Toujours est-il bien sûr que je lui souhaiterois l'esprit qui fait aimer la pauvreté, les mépris & la mortification. Suis-je obligée d'aimer mes parens, mes amis plus que moi-même & d'une autre maniere que moi-même?

Or il est certain, qu'intimement persuadée que la croix est le chemin du ciel, je souhaiterois être assez vertueuse pour devenir digne de la porter. Si je suis véritablement amie de mon directeur, je le souhaite un saint du premier ordre, je ne mets point de bornes à mes désirs ni pour moi ni pour lui à ce sujet. Si Dieu m'envoie une perte, une maladie, une humiliation, je dois m'en réjouir comme Jésus-Christ me l'ordonne : pourquoi m'affligerois-je s'il fait de ces présens, que je regarde comme les plus précieux, à celui qui doit être en lui le meilleur de mes amis ?

LA MARCHANDE.

Mais si vous pensez comme cela, Mademoiselle, vous êtes une sainte ; il faut vous canoniser dès aujourd'hui.

LA BONNE.

Nous ne serons pas sauvées par nos

pensées, mais par nos œuvres : or il s'en faut de beaucoup que chez moi les dernières soient conséquentes aux premières, & je pourrois dire souvent avec un auteur dont j'ai oublié le nom : Je vois le mieux , & je choisis le pire.

Mais malgré ce défaut , je suis sûre que mon attachement pour mon guide est légitime , puisque je ne lui souhaite que ces sortes de biens , & que j'aimerois mieux le voir mort que criminel & hors de la grace de Dieu. Au reste, Mesdames, quand je dis moi, c'est pour répondre personnellement à l'attaque qu'on m'a faite; car, pour mon malheur, il y a quelque temps que j'ai perdu mon guide, & je demande tous les jours à Dieu de m'envoyer l'Ananie qu'il me destine; car c'est une grande charge d'avoir à se conduire soi-même.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai pas eu le bonheur de tirer

autant de fruit de ma retraite que notre chere veuve. Cependant il me semble que Dieu m'y a fait une grande grace, puisque j'y ai pris une ferme résolution de faire consister ma dévotion à bien remplir les devoirs de mon état, & qu'il m'a fait la grace de commencer à l'exécuter. Cela a produit deux effets bien singuliers. Mon époux qui m'a vue presque tout le jour chez moi attentive à mes affaires, a dit qu'il se trouveroit le plus heureux de tous les hommes si cela n'étoit point une faillie passagere : il est enchanté de ce que je fais à ses amis : il est vrai qu'il me les amene plus souvent, mais il m'a fait hier une petite confidence qui me prouve que je gagne à les recevoir chez moi. Il les menoit chez le traiteur quand il étoit excédé de ma mauvaise humeur. Outre cette réforme, je m'apperçois fort bien que ma présence en fait une considérable chez moi ; j'ai déjà découvert qu'il se faisoit

de grandes dissipations dans ma maison en mon absence. Je commence donc à me réhabiliter dans l'esprit de mon mari, mais je perds la considération que j'avois dans notre société dévote; on y est fort scandalisé de m'avoir vu manquer à deux conférences & à quelques lectures; j'en ai reçu des reproches, & lorsque j'ai allégué que je croyois que Dieu me vouloit chez moi pour veiller à mes affaires, on a levé les yeux au Ciel, & on a poussé un soupir qui marquoit qu'on me croyoit dans un relâchement pernicieux à mon ame. Dimanche étoit une fête du tiers-Ordre à laquelle je ne manquois jamais; je m'en suis absentée pour aller à la messe de paroisse avec mes gens. Autre clameur qui s'est élevée contre moi; on me croit perdue; cependant j'avois été dès le grand matin à cette église particulière, afin de me ménager le temps de remplir mes devoirs de paroissienne.

LA BONNE.

Voilà encore un des abus de la dévotion, ou plutôt un des effets de la dévotion fausse. Elle se passionne pour les œuvres de surérogation, & néglige celles qui sont de devoir. Or la Messe de paroisse en est un, & une maîtresse de maison doit, autant qu'elle le peut, y assister à la tête de sa famille, ne fût-ce que pour le bon exemple. Mais à propos, Madame, vous avez donc pris l'habitude de vous lever matin; cela vous est-il encore aussi pénible que les premiers jours?

LA PRÉSIDENTE.

Il ne m'en coûte plus rien, ou presque rien. Il est vrai que je m'endors de meilleure heure; mais les trois premiers jours je dormois tout debout. Ce qu'il y a eu de comique, c'est que mes femmes trembloient comme la feuille, dans la crainte d'une migraine

ou d'une vapeur dont elles sont ordinairement les victimes : leurs craintes, je vous l'avoue, m'ont bien humiliée ; ces pauvres femmes sembloient par cette appréhension me reprocher la dureté avec laquelle je les ai toujours traitées ; aussi ont-elles une haine si complète de la dévotion, qu'une d'elles, trop jeune pour avoir acquis l'art d'envelopper ses pensées, disoit l'autre jour, qu'elle aimeroit mieux se jeter dans la rivière, une pierre au cou, que de devenir dévote. Je l'entendis par hasard, & l'ayant forcée de me dire le sujet de son aversion pour la piété ; c'est, me répondit-elle, que la dévotion rend de mauvaise humeur ; elle endurecit le cœur & fait qu'on n'a plus de pitié des peines des autres. A chaque phrase, elle ajoutoit : Ce n'est pas pour Madame que je parle. Ses compagnes lui faisoient signe des yeux de se taire ; elle n'entendoit rien, & cela faisoit une scène risible.

Mlle. AGNÈS.

Dont vous ne riez pas apparemment, Madame; ces sortes de choses ne sont pas agréables à entendre.

LA PRÉSIDENTE.

Agréables ou non, elles sont profitables, & je suis très-déterminée à en tirer tout l'avantage possible. J'avoue que cela m'auroit extrêmement piquée il y a un mois; mais comme cela est arrivé pendant cette retraite, où je prenois résolution chaque jour de me corriger, je répondis à cette fille: Vous vous trompez, ma chère; la vraie piété attendrit le cœur, le rend bon & compatissant; elle fait la guerre à l'humeur, au caprice; en un mot, elle est fort aimable. J'ajoutai en me tournant vers mes femmes: Vous avez peine à croire cela, & c'est ma faute; vous m'avez cru dévote jusqu'à ce jour, & vous avez pu reconnoître en

moi les défauts opposés aux vertus dont je viens de parler ; c'est que je n'étois pas véritablement pieuse. Demandez à Dieu ma conversion , & alors je serai telle qu'il le faudra pour réconcilier Nanette avec la piété ; je veux , avec la grace de Dieu , vous donner à toutes une juste idée de la dévotion , & vous rendre pieuses ; & en attendant , je suis sincèrement fâchée de vous avoir mal édifiées jusqu'à ce jour ; je vous prie de l'oublier.

Mlle. S O P H I E .

Je vous demande bien pardon de ma sincérité , Madame ; mais voilà un acte d'humilité qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une imprudence ; vos femmes sont autorisées par-là à vous manquer de respect.

L A P R É S I D E N T E .

Je l'aurois dit comme vous , Mademoiselle ; mais la réflexion & l'expérience m'ont convaincue du con-

traire. Nos fautes n'échappent point à nos inférieurs; ce sont des observateurs exacts & sévères qui ne nous pardonnent rien. La connoissance de ces fautes nous avilit, sans doute, à leurs yeux; car il est autant impossible de ne pas mépriser le vice que de ne pas estimer la vertu. Ce sont deux sentimens qui nous entraînent invinciblement & sans notre aveu. Il est donc certain que j'étois méprisée de ces femmes, sans que je pusse leur en faire un crime, puisqu'il ne dépendoit pas d'elles de faire autrement. C'étoit à mes défauts qu'il falloit s'en prendre, à mon orgueil sur-tout. A chaque coup que je donnerai à mes défauts & à cet orgueil, je diminuerai un degré du mépris involontaire que je leur ai inspiré, & si je puis aller jusqu'à devenir vertueuse, elles seront forcées de rentrer dans les sentimens de respect qu'elles ont actuellement pour mon rang, & qui passera à ma

personne. D'ailleurs, si j'avois volé un louis à quelqu'un, je ne me croirois pas en état de salut, jusqu'à ce que je l'eusse restitué. Mademoiselle Bonne nous a fait remarquer qu'il ne peut y avoir de liaison & d'accord entre la dévotion & l'injustice. Or je me suis rendu coupable d'une horrible injustice envers Dieu, en décrivant son service par ma mauvaise conduite. Je suis donc obligée, en conscience, à réhabiliter la piété que j'ai décriée. Au reste, Mademoiselle, je n'ai jamais été mieux servie que pendant ces huit jours; car actuellement mes femmes commencent à m'aimer, & s'efforcent machinalement à me remercier du changement de mes manières à leur égard, par leurs attentions & leurs soins.

Mlle. A G N È S.

On a grand tort de dire que la dévotion rapetisse l'esprit; je crois qu'elle l'étend au contraire. Y a-t-il

rien de plus sensé & de plus juste que les réflexions qu'elle a inspirées à Madame la Présidente; c'est de la belle & bonne philosophie.

LA BONNE.

Rappelez-vous, Mesdames, les paroles de saint Paul, & votre surprise cessera. La piété est bonne à tout, dit ce grand Apôtre. Je vous jure que j'ai connu des personnes extrêmement bornées, à qui la vraie dévotion avoit donné quelque chose qui ressembloit si fort à de l'esprit, que les plus habiles y étoient trompés. Elles parloient peu, écoutoient beaucoup, faisoient chaque chose en son temps, prenoient toujours le meilleur parti dans les choses délicates à décider, parce que, libres des passions, elles voyoient tout, tel qu'il étoit. La fausse dévotion au contraire, a le secret de diminuer les lumières, d'appetisser l'ame, & de donner mille défauts qu'on n'avoit pas auparavant. Le

grand malheur, c'est que les mondains les confondent, & faute d'examen ont l'injustice d'attribuer à l'une ce qui n'appartient qu'à l'autre. Et comment Madame a-t-elle passé sa retraite ?

LA MARCHANDE.

Avec beaucoup de difficulté les premiers jours ; avec une grande paix & une grande espérance les derniers. Je vous l'ai avoué, Mademoiselle ; c'est par de très-mauvais motifs que j'avois pris le masque de la piété : de sérieuses réflexions m'ont fait voir l'horreur de ma conduite ; j'ai beaucoup demandé à Dieu le courage de réparer le passé, & j'ai été convaincue, qu'il ne méprise point le pécheur qui crie vers lui, puisqu'il m'a donné un grand désir de réparer mes fautes passées par une vie nouvelle.

LA BONNE.

Et comment va cette santé si délicate, la paix du ménage, le soin de la

boutique & du domestique? tout cela est du district de la dévotion.

LA MARCHANDE.

Vous avez bien raison, Mademoiselle. J'ai découvert bien nettement, mais le plus tard que j'ai pu, que j'étois en bon françois, une malade imaginaire, & que mes vapeurs venoient de paresse & d'inoccupation. Dans mon premier transport de dépit, j'ai été tentée de briser toute mon apothicairerie; car il faut vous l'avouer, Mademoiselle, j'ai dans mon cabinet, ou plutôt j'avois une vraie pharmacie; des sirops de toutes les couleurs, des juleps, des confortatifs, des liqueurs de toutes especes, les confitures les plus recherchées. Une seconde réflexion m'a déterminée à tirer quelque utilité de ce superflu. Heureusement je connois tous les malades du quartier; j'ai fait passer chez eux les confitures & tout ce qui étoit à leur usage, sur-tout

chez les femmes en couche ; mon mari a été l'héritier de toutes mes liqueurs, & je l'ai prié très-sérieusement de ne m'en pas donner une seule goutte, quelque infirmité qui me survînt. Le sucre a passé dans l'office pour les besoins de la famille. Quand cette belle expédition a été faite, & que j'ai vu ce cabinet dépouillé de tous ses ornemens, il m'a pris un mouvement de dépit d'avoir été si vîte, & j'ai connu à n'en pouvoir douter, que j'étois extraordinairement gourmande; j'en ai pleuré de rage. Ma fille de boutique se désespéroit; elle étoit ma confidente, & partageoit des douceurs dont elle étoit bien fâchée d'être privée; elle vous maudissoit de très-bon cœur; au moins, Mademoiselle, elle vous attribue ces changemens, & vous souhaitoit au fond de la rivière.

L A B O N N E.

Ses souhaits ne me feront aucun mal;

mais, dites-nous Madame, que disoit Monsieur votre Epoux de toute cette expédition ?

LA MARCHANDE.

Il étoit stupéfait, les bras croisés, & comme un homme qui sembloit se demander à lui-même : Où cela aboutira-t-il. Le premier jour où je me suis levée matin, il me crut vraiment malade, & m'en témoigna de l'inquiétude; car il m'aime véritablement, & si j'eusse su le ménager, j'aurois été la plus heureuse de toutes les femmes, au lieu que ma maison est devenue un enfer. Mais, pour en revenir à ce que je disois, je lui répondis qu'après avoir usé de toutes sortes de délicatesses pour me guérir, j'étois résolue de prendre un régime dur, qui seroit peut-être plus efficace. Il s'attendoit à me voir rester à l'église toute la matinée, selon ma coutume, & fut fort surpris de me trouver au comptoir à huit heures. J'a-

vois

vois coutume de prendre tous les matins mon chocolat à la crème ; j'ai commencé par le prendre au lait , puis je m'en suis privée de deux jours l'un , & enfin je suis parvenue à déjeuner avec un morceau de pain & un verre de vin comme le reste de la famille. Quand cela a eu duré huit jours , mon mari a commencé à espérer que ce changement alloit devenir stable ; & transporté de joie , il est venu me trouver dans ma chambre & m'a dit , les larmes de joie aux yeux : Seroit-il bien possible , ma chere , que vous eussiez abjuré la dévotion & tous les ridicules dont elle vous avoit couvert ? vous me rendriez le plus heureux de tous les hommes. Je me suis hâtée de l'interrompre , pour lui dire que loin d'avoir abjuré la piété , je ne faisois que commencer à la suivre , & que c'étoit à la dévotion qu'il devoit le changement auquel il paroissoit si sensible. Et quel diable étiez-vous donc auparavant ?

tous les dévots se tuoient de me dire que vous étiez une sainte ; d'où je conclus que c'étoit le plus grand malheur du monde d'avoir une femme si parfaite. Voyez-vous , si la dévotion vous engage à prendre soin de vos affaires , & à être telle que vous êtes aujourd'hui , oh , je suis le très-humble serviteur de celle-là , & je la trouve bien respectable ; il est certain que vous me donneriez envie de vous imiter. J'ai fort assuré mon Epoux , que je ne voulois plus mettre la piété qu'à bien remplir mes devoirs ; & il a été si enchanté de mes promesses , qu'il est sorti sur le champ & est allé chez un orfèvre chercher quelques diamans qu'il s'étoit obstiné à me refuser , seulement pour me punir. Ah ! Mademoiselle , j'ai eu une violente tentation à ce moment , je suis aussi vaine que gourmande ; je me parois en esprit de ces bijoux , l'orgueil pensoit avec complaisance au dépit qu'auroient mes

voisines, de me voir ces bijoux ; Dieu m'a donné une force toute particuliere, & que je n'aurois jamais trouvée dans mon propre fonds. J'ai refusé les diamans ; mais j'en ai pleuré lorsque j'ai été seule. Cependant j'étois enchantée de ne les avoir pas pris : accommodez tout cela si vous pouvez.

L A B O N N E.

Très-aisément, Madame ; voilà ce grand mystere que nos trois jeunes filles ont tant de peine à comprendre. Voilà les deux hommes dont parle S. Paul, le vieux & le nouveau. Le premier jette des cris épouvantables quand on le veut soumettre à l'esprit ; & ces Demoiselles, n'étant attentives qu'à ses cris, trouvent que le renoncement à soi-même est la médecine la plus amere : si elles pouvoient sentir les consolations & la joie que goûte le nouvel homme, à mesure que l'autre se détruit, elles conviendroient que le plaisir

l'emporte sur la peine. Voilà déjà quelques pas de faits, Madame ; mais il vous en reste de plus importants.

LA MARCHANDE.

Vous allez toucher le point délicat, Mademoiselle ; je suis sûre qu'il est question de mes filles ; me trompé-je ?

LA BONNE.

Non, Madame, & je vois avec une grande satisfaction que la grace m'a prévenue & a parlé plus haut que je ne pourrois le faire.

LA MARCHANDE.

Oui, Madame ; mais elle n'y a encore rien gagné. Je crois qu'il faut un miracle pour me faire surmonter ma répugnance à cet égard.

LA MARQUISE.

Est-ce que vous avez plus d'une fille, Madame ? j'aurois juré que vous n'aviez que celle que je vous connoissois,

LA MARCHANDE.

C'est faire innocemment, Madame, la critique la plus juste d'une mere dénaturée, telle que je l'ai été jusqu'aujourd'hui. Pour obtenir de Dieu la grace de me vaincre à cet égard, je vais vous avouer le principe de ma barbarie. Vous le savez, je suis née d'une famille très-obscur & peu à son aise; mon époux qui possède de grands biens m'a fait ma fortune. C'est un homme extrêmement modéré & attaché à son commerce; l'ambition m'en dégoûta bientôt. Cette boutique me paroissoit si ignoble, que je fis les plus grands efforts pour l'engager à la quitter: il ne put s'y résoudre, & cette contradiction fut le premier principe de ma mauvaise humeur. J'ai eu trois filles les premières années de mon mariage, & Dieu, pour me punir sans doute, a permis qu'elles fussent laides; il n'en a pas fallu davantage pour me les faire

prendre à dégoût : elles ont passé des mains de leurs nourrices dans des couvens de campagne , où je ne les vois qu'une fois l'année , & où j'ai promis de grosses dots si on pouvoit les engager à être Religieuses. Après quatre ans de repos , j'ai eu ma quatrième fille. Vous savez , Madame , qu'elle est fort jolie ; j'en ai fait mon idole. Je me suis flattée pour elle d'un grand mariage , qui forceroit mon mari à quitter cette odieuse boutique ; en conséquence je lui ai donné tous les airs d'une fille de qualité , pendant que ses sœurs sont abandonnées. Ma conscience me reproche vivement cette injustice , ainsi que la vocation de mon aînée , qui par désespoir se prépare à prendre le voile blanc dans le couvent où elle a été élevée.

L I S E T T E.

Ah ! Madame , donnez-la-nous plutôt ; je connois le bon cœur de Madame la Marquise ; assurément elle la

regarderoit comme sa fille. Quel malheur d'être Religieuse sans vocation !

LA MARCHANDE.

Je vous remercie, ma chere Lisette ; mais j'espere que ma fille sera exempte de ce malheur, aussi-bien que ses sœurs ; & si Dieu me soutient, comme je l'espere, dans le désir de me donner toute à lui, vous sentez bien que la premiere chose que je ferai sera de rappeler mes filles ; je n'oserois pas sans cela penser à achever ma confession ; je craindrois de la faire mauvaise.

LA BONNE.

Et cette crainte n'est pas un scrupule, Madame. Que d'exemples de vertu vous allez donner dans votre famille ! Oh, j'envie votre sort ; je vous l'avoue, vous revenez de bien loin, & Dieu, qui vous fait une si grande grace, ne vous laissera pas-là.

LA MARCHANDE.

La nature frémit, je vous l'avoue,

mais je m'apperçois qu'à chaque instant la grace devient la plus forte , & je ne vous quitterai que pour aller annoncer à mon époux que je veux faire revenir mes filles , & m'appliquer toute entiere à leur éducation.

LA VEUVE.

J'en ai deux au couvent , mais je ne les y retiens point par haine , c'est seulement pour être plus libre ; il ne me convenoit pas de les traîner avec moi d'église en église , & j'ai pensé qu'elles étoient mieux au couvent qu'avec une femme de chambre.

LA BONNE.

Affurément , Madame ; mais elles feront mieux avec vous que dans un couvent. Rappelez-vous cette terrible menace de saint Paul : Si quelqu'un n'a pas soin des siens , il est pire qu'un infidelle. Rassemblez toutes les bonnes œuvres imaginables sur la tête d'une mere de famille , elles ne l'empêche-

ront pas d'aller en enfer, si elle néglige ses enfans & ses devoirs domestiques. Ainsi, Madame, si vous m'en croyez, vous retirerez les vôtres du couvent, & vous mettrez toute votre dévotion à les instruire vous-même; à leur faire aimer la piété par votre douceur, votre modération, votre tendresse & votre bon exemple. Voilà pour vous un moyen infailible de sainteté.

LA MARQUISE.

Je crois bien qu'en faisant ce que vous nous dites, on peut espérer d'opérer son salut; mais je ne conçois pas trop bien comment cela peut mener à la sainteté, à la perfection. Une vie commune ne me paroît guere propre à me conduire à ce but; je suis autorisée à penser ainsi par l'exemple des Saints dont la vie est pleine de choses extraordinaires.

LA BONNE.

Ce ne sont pas ces choses extraor-

dinaires qui les ont élevés à la perfection , mais l'esprit intérieur avec lequel ils les ont faites. Il y a plusieurs vocations dans l'Eglise , dit S. Paul ; les uns ont le don de prophétie , les autres le don des miracles , les autres le don des langues : chacun doit se contenter du don que Dieu lui a départi , sans envier celui des autres. Il y a de même plusieurs vocations. Celle-ci est appelée de Dieu dans un couvent très-austere , cette autre dans un institut plus doux ; celle-là doit se sauver dans le mariage , pendant qu'une autre est destinée à se sanctifier dans le célibat.

Tous ces états sont également susceptibles de sainteté ; tout dépend de la manière dont on en remplit les devoirs. Il est quelques personnes que Dieu tire de la vie commune , j'en conviens ; mais elles ne s'en tirent pas elles-mêmes : ce qui est extraordinaire est dangereux & suspect.

LA MARQUISE.

Je ne vous parle pas de ces Saints qui ont été martyrs ou prédicateurs. Quand je dis des choses extraordinaires, j'entends des pénitences, des mortifications, un renoncement continuel à leur volonté; cela me paroît pire que le martyre.

LA BONNE.

Ne confondez pas, s'il vous plait, Madame; un renoncement continuel est absolument nécessaire à la sainteté, parce qu'il n'y a pas veine chez nous, pour ainsi dire, qui ne nous porte au mal & au dérèglement: il faut donc arracher continuellement ces herbes empoisonnées à mesure qu'elles croissent, & c'est l'ouvrage de toute la vie; mais les haïres, les disciplines, les veilles, les jeûnes ne sont pas essentiels à la sainteté: j'avoue qu'ils en sont les suites naturelles, & qu'il seroit bien difficile que les Saints se privassent

de ces soulagemens ; toutefois, on peut en bien des occasions devenir Saints fans cela.

Mlle. A G N È S.

Qu'appellez-vous, ma Bonne, des soulagemens dont les Saints ne peuvent se passer. Croyez-vous parvenir à nous persuader que les pratiques de pénitence que vous avez énoncées, puissent dans aucun sens être appelées des soulagemens ?

L A B O N N E.

Non, ma chere, je n'espere pas parvenir à vous le faire croire ; mais si jamais vous tenez la parole que vous m'avez donnée, de vous consacrer à Dieu toute entiere, le Saint-Esprit, vous le fera comprendre. Je vous l'ai dit, Mesdames, le premier point essentiel à la conversion, à la sainteté, c'est l'amour de la justice. Le péché est le contraire de la justice, & ils ne peuvent subsister ensemble, il faut néces-

fairement que l'un détruisse l'autre ; voilà pourquoi je vous ai exhortée à purifier votre cœur par une confession générale, afin d'en chasser l'injustice. Si vous le faites comme il faut, vous haïrez le péché comme le comble du mal, de la dépravation ; vous ferez plus, si cette haine du péché est bien vive, vous détesterez toutes les choses qui vous y ont portée. Une personne qui a été en grand danger de se noyer en se baignant, prend le bain en aversion. J'en ai connu qui, pour toute chose au monde, n'auroient pas voulu monter à cheval, parce qu'elles s'étoient cassé un bras en tombant de dessus un cheval. Si une chose que vous aimez beaucoup vous a donné une indigestion mortelle, il est très-ordinaire que vous preniez en horreur cet aliment. Cette haine pour les choses qui nous mettent en danger de perdre la vie, est un mouvement involontaire, mais que l'homme, dans son état naturel, ne peut

éviter ni anéantir, comme vous en pouvez juger par vous-même.

Mlle. SOPHIE.

Je connois cela parfaitement. Nous haïssons, nous craignons, nous fuyons tout ce qui peut causer notre destruction, & c'est pour cela que les pénitences qui détruisent le corps, ne peuvent jamais être regardées comme un soulagement.

L A B O N N E.

Un moment de patience, s'il vous plaît. Nous n'existons pas seulement par le corps, c'est la moindre partie de nous-mêmes, ou plutôt, notre corps n'est que l'étui, l'enveloppe, l'habit du véritable nous-mêmes. Il est naturel d'aimer son corps plus que son habit, & il est aussi naturel d'aimer son ame plus que son corps. Je fais que cet ordre est malheureusement perverti, & que très-sensibles pour notre enveloppe, nous pensons à peine à notre

ame ; c'est un renversement de tout ordre, une injustice criante que nous nous faisons à nous-mêmes. Une bonne confession, en purgeant notre cœur du péché, nous ramène à des sentimens plus justes : elle remet tout dans l'ordre naturel, & nous rend l'estime & l'amour légitime que nous devons avoir pour notre ame. Or une suite naturelle de cet amour de nous-mêmes, est la haine & la détestation de tout ce qui peut nuire à ce *nous* réel. Si vous l'examinez bien, Mesdames, vous trouverez que presque tous nos péchés ont leur source dans l'amour déordonné de notre corps ; faut-il s'étonner qu'une conversion sincère donne une si grande horreur pour lui ? *Oh, qui me délivrera de ce corps de mort,* s'écrioit l'Apôtre saint Paul ! Cette exclamation si vive, nous marque bien clairement la haine qu'il avoit pour son corps : faut-il s'étonner s'il dit dans un autre endroit : *Je châtie mon corps*

de peur de devenir un réprouvé. Conversion, haine de l'instrument du péché, sont deux choses inséparables; nous haïrons d'autant plus notre corps, que nous aurons d'amour pour notre ame & de désir de la sauver. Dans cette disposition, une personne qui connoît à quels périls son corps l'expose, à quels crimes il l'a entraînée, n'a de soulagement qu'à se venger sur lui des maux qu'il lui a faits. C'est un soulagement bien grand pour elle de diminuer les forces de cet ennemi qui ne cherche qu'à la perdre. Les Saints sont si pénétrés de ce sentiment, qu'ils ont besoin de toute l'autorité de l'obéissance, pour se contenir dans de justes bornes à cet égard, & il s'en trouve beaucoup, qui, dans les premiers mouvemens de la conversion, ont détruit leur santé par une ardeur qui les a emportés au-delà des bornes, & qui ne leur a pas permis de réfléchir sur l'excès dans lequel ils tomboient.

Aussi ai-je oui dire à des directeurs , qu'il y avoit des personnes , qui , dociles avec plaisir sur tout ce qu'on pouvoit leur ordonner de plus pénible , gémissoient d'être retenues sur le point des pénitences. C'étoit , disoient-ils , des chevaux fougueux à qui il falloit tellement tenir la bride sur ce seul article , que c'étoit le travail le plus pénible. J'en ai connu une qui disoit à son directeur : M. , vous rendrez compte au jugement de Dieu du défaut de ma pénitence. Priez le Seigneur qu'il fasse un miracle , lui répondoit-on : cessez d'avoir une fièvre lente qui vous consume , & on vous permettra des austérités.

LA MARQUISE.

Ce directeur-là ressembloit au mien , non pas qu'il ait jamais eu la peine de me retenir sur ce sujet ; car il ne m'est jamais venu dans l'idée de faire des pénitences ; mais il dit qu'il faut ménager sa santé pour servir Dieu ; qu'on

n'est plus en état de rien faire quand on est malade ; & en conséquence , je vous avoue que , depuis ma réforme , j'ai eu des délicatesses que j'ignorois auparavant. Loin de me les être reprochées , j'ai cru en cela faire une chose agréable à Dieu.

L A B O N N E .

Savez-vous , Madame , ce que cette sainte Dame appeloit une vie impénitente ? Elle ne mangeoit jamais que du bœuf bien sec qu'elle n'aimoit pas ; elle avoit renoncé à tout ce qui flattoit son goût , soit pour le manger , soit pour la vue , soit pour les habits. Elle se levoit à quatre heures & demie du matin , en hiver comme en été , & dans les commencemens de sa conversion , elle se levoit à deux heures , & regardoit comme un grand relâchement les deux heures & demie qu'on lui commanda de rester au lit plus qu'à l'ordinaire. Elle portoit des chemises si rudes , qu'elles pouvoient passer pour

des cilices, & qui écorchoient la peau la plus délicate. Elle avoit quitté le thé, le café, le chocolat, & toutes les douceurs qui font dire aux gens du monde que les dévotes ont des estomacs sucrés. Elle s'étoit imposée la loi de ne jamais se plaindre des choses mal-aprêtées, & Dieu permettoit qu'elle fût servie à faire horreur. J'ai oui dire à ce même directeur, qu'il voulut un jour goûter un bouillon de fort mauvaise mine qu'on lui présentoit étant malade, & il avoua qu'il faisoit soulever le cœur.

LA MARQUISE.

Mais, mon Dieu, qu'est-ce que cette Dame vouloit faire de plus, à moins d'être homicide d'elle-même? n'est-ce pas un péché d'être cause de sa mort? & n'a-t-elle pas avancé la sienne, en se martyrisant ainsi?

LA BONNE.

On ne fait guere ces attentions dans le monde où l'on jette sa santé par les fenêtres, si je puis m'exprimer ainsi.

On mange avec excès, quelquefois on boit de même; on veille la nuit, on dort le jour; on s'échauffe au jeu, on s'excede à la danse, & personne ne dit: Cette femme est homicide d'elle-même. Au contraire, si elle se convertit, les mondains deviennent scrupuleux sur le soin raisonnable qu'on doit avoir de sa santé; ils crient qu'elle se tue, & mettent sur le compte de la dévotion le détachement d'une santé qui a été ruinée au service du monde.

LA PRÉSIDENTE.

Je dirai comme la Marquise: le soin de mon corps a été un des premiers fruits de mon renoncement aux plaisirs bruyans; & il ne m'est pas possible de vous exprimer jusqu'où je porte l'attention à cet égard. Le plus excellent duvet compose mon lit; mes chemises & mes draps sont d'une finesse extraordinaire: je désespere mon cuisinier. Un grain de sel de plus ou de

moins, la plus légère omission lui attire une vespérie qui ne finit point. Il est vrai pourtant que j'ai renoncé aux liqueurs.

L A B O N N E.

J'espère que quelque jour vous renoncerez aussi aux odeurs. Si j'étois bien pénitente, je ne vous y exhorterois pas ; j'y perdrai une migraine régulière toutes les fois que j'aurai l'honneur de vous voir, & une Sainte aurois ménagé cette occasion de souffrir.

L A P R É S I D E N T E.

Ah ! Mademoiselle, je suis au désespoir de vous avoir causé cette incommodité, & cette raison suffira pour n'en jamais porter quand j'aurai l'honneur de venir ici ; mais j'avoue que j'aurai bien de la peine à m'en priver tout-à-fait ; je les aime passionnément.

L A B O N N E.

Et voilà de ces goûts sur lesquels l'esprit de pénitence fait main basse, sans pitié & sans restriction. Mais ve-

nous à répondre directement à Madame la Marquise. Elle dit qu'elle n'a jamais prétendu être sainte, en devenant dévote, parce qu'elle a remarqué que les Saints faisoient des austérités extraordinaires, qu'elle n'a point envie d'imiter; elle ne prétendoit qu'être juste. Je viens de lui prouver, qu'à mesure qu'on le devient on ne peut s'empêcher de souhaiter de mettre son corps hors d'état de nuire à l'ame, & de le punir de lui avoir fait tant de mal. Cet amour de la pénitence est donc une suite presque inévitable de la conversion réelle, & ne la précède pas ordinairement. La disposition du cœur où se trouvoient les Saints quand ils ont embrassé ces austérités, les leur a fait paroître douces; j'ajouterai, qu'au moment où Dieu vouloit qu'ils pratiquassent ces austérités, il leur a donné une grace pour le faire, qui a de beaucoup diminué ce qu'elles avoient de pénible; ~~ou~~ cette grace, ces disposi-

tions, vous ne les avez pas encore: elles doivent vous effrayer; mais tranquillisez-vous à cet égard: & avant de penser qu'il faudra peut-être un jour maltraiter votre corps, pensez seulement aujourd'hui à lui retrancher ce qui est notoirement superflu, autrement point de dévotion réelle; je dirois volontiers, point de christianisme réel; des membres couronnés de fleurs ne vont guere à un chef couronné d'épines. Cela vous contriste, ma pauvre Agnès, ma chere Julie; essayez-en: ce sont ces retranchemens que Dieu prend plaisir à récompenser par des douceurs intérieures, sur-tout dans celles qui, comme vous, commencent seulement à le servir. Adieu, Mesdames, nous nous reverrons à la quinzaine.

LA MARCHANDE.

Permettez-moi, Mademoiselle, de vous demander une demi-heure d'entretien particulier.



De tout mon cœur, Madame : je ferai charmée de pouvoir vous être utile, de quelque manière que ce soit.

I.^{re} CONVERSATION*Particulière.*

LA MARCHANDE.

APRÈS vous avoir fait l'aveu, Mademoiselle, des mauvais motifs qui m'ont fait arborer l'étendard de la fausse dévotion, vous ne serez pas surprise lorsque je vous dirai que j'ignore même les principaux devoirs du christianisme, & que je n'ai jamais fait le plus petit effort pour m'en instruire. Pendant le temps que j'ai donné aux réflexions, & que j'ai pris une forte résolution de me donner à Dieu, il m'est venu deux choses dans l'esprit sur lesquelles je ne pouvois m'expliquer devant ces Dames. Vous le savez, j'aime passionnément la plus jeune de
mes

mes filles, & j'ai fondé sur son établissement l'espoir de sortir d'un état qui me déplaît. Pour lui procurer un mariage brillant, je travaille depuis sa naissance à lui amasser une grosse dot; j'ai arraché à mon époux des sommes considérables, que j'ai fait profiter à cette intention; je ne me suis pas fait un scrupule de le tromper sur la dépense, sur la vente des marchandises, en un mot sur tout : aujourd'hui cela m'inquiète.

LA BONNE.

Et ce n'est pas un scrupule, Madame; c'est un vol réel que vous avez fait, & vous devez vous hâter de le restituer.

LA MARCHANDE.

A la bonne heure pour ce que j'ai enlevé furtivement; mais non pas ce que mon mari m'a donné; ce n'est point un vol.

LA BONNE.

J'avoue que ce n'est point un vol

H

fait à votre mari , mais à vos filles qui ont un droit égal au bien de leur pere. D'ailleurs , vous êtes encore jeune , Madame , & vous pourriez fort bien voir augmenter votre famille , à qui vous feriez un tort réel.

LA MARCHANDE.

Oh ! je n'ai point de scrupule à cet égard , je vis de maniere à ne pas craindre d'avoir des enfans.

LA BONNE.

Je suppose que Monsieur votre époux est d'accord avec vous sur ce point ; car vous feriez très-mal.

LA MARCHANDE.

Point du tout , Mademoiselle ; au contraire , nous avons eu à cet égard de très-grandes altercations , & il m'a menacé de prendre une maîtresse ; mais un peu de fermeté m'a délivrée de cette persécution. Mon directeur me prêche sans cesse l'avantage de la continence ; est-ce ma faute , si mon mari n'a pas

à cet égard les mêmes idées de perfection que moi ?

LA BONNE.

Je ne crains point de vous le dire, Madame, quittez au plutôt ce directeur ; c'est un aveugle qui vous conduit dans une fosse. Vous seriez coupable d'un grand nombre de péchés si vous ne l'êtes déjà, & vous n'êtes pas en état d'absolution, jusqu'à ce que vous ayez satisfait à ces deux points de la justice : vous avez bien des graces à rendre à Dieu, Madame ; vous étiez une brebis bien égarée ; & le bon pasteur a fait bien du chemin pour vous ramener au bercaïl.

LA MARCHANDE.

Mais comment avouer à mon époux que je l'ai trompé, que j'avois tort ? Il abusera peut-être de cet aveu ; du moins, suis-je bien sûre qu'il m'en estimera moins. Depuis quelque temps il est terriblement aliéné contre moi.

Et le moyen que cela soit autrement, Madame? votre époux, comme vous l'avouez vous-même, est un homme droit; votre conduite a dû le révolter, & le seul moyen de regagner son estime, est de lui faire voir que vous abjurez vos travers: je ne parle que de ceux qu'il connoît; il n'est pas nécessaire de lui faire connoître que vous l'avez trompé, nous chercherons le moyen de lui faire cette restitution sans qu'il sache d'où elle vient. Mais par rapport aux sommes que vous lui avez arrachées, pour me servir de votre expression, vous ne devez pas balancer un instant à les lui remettre, en lui disant que vous n'en avez pas besoin, & que par conséquent vous le priez de les remettre à la masse.

LA MARCHANDE.

Voilà donc cette pauvre enfant que j'ai bercée de l'espérance d'un grand mariage, réduite au même rang que

ses sœurs ; car je m'attends qu'en les retirant du couvent , elles vont perdre l'espece de vocation qu'on leur avoit inspirée. Ces laides stupides ont la rage de vouloir vivre dans le monde , & ne se doutent point qu'elles n'y sont pas propres.

LA BONNE.

Ah ! Madame , qu'il y a encore à faire avant que votre conversion soit sincere. Votre haine pour ces pauvres enfans , & votre aveugle tendresse pour leur sœur , subsistent encore avec une force qui m'effraye. Priez avec ferveur , priez sans cesse pour obtenir de Dieu le secours nécessaire pour vaincre des sentimens si injustes : il y va de votre salut.

LA MARCHANDE.

Permettez-moi , Mademoiselle , de vous voir de temps en temps pendant ces quinze jours. Promettez-moi aussi de venir passer une heure chez moi pour examiner mes filles que je vais

fortir du couvent. Autre embarras. Elles ont été mises très - simplement jusqu'à ce jour , & ma cadette est magnifique. Il en coûteroit trop pour les tenir sur le même pied ; faudra-t-il ôter les habits de cette pauvre enfant ? cela seroit capable de la faire mourir de chagrin ; car elle a beaucoup de vanité , & est beaucoup plus raisonnable & plus sensible qu'on ne l'est ordinairement à dix ans.

L A B O N N E .

Tant mieux , Madame ; vous en aurez moins de peine à lui faire comprendre , qu'il ne seroit pas raisonnable ni juste qu'elle fût mieux habillée que ses sœurs. Si elle est vraiment sensible , elle le seroit à l'humiliation de ses sœurs.

L A M A R C H A N D E .

Oh ! sa raison & sa sensibilité ne ressemblent point à ce que vous supposez. Elle est sensible sur ses intérêts , & n'aime qu'elle & moi dans le monde ;

mais aussi, l'attachement qu'elle me porte est sans exemple, & au-dessus de l'expression. D'ailleurs, ces habits, qu'en ferai-je? ce seroit une perte considérable; ils sont neufs, & elle en a beaucoup. Vous riez, Mademoiselle.

L A B O N N E.

Oui, & j'admire la fécondité de l'amour-propre, lorsqu'il est question de défendre une passion chérie. Vous voulez qu'elle use ses habits; eh bien, j'y consens; mais qu'elle les use dans un couvent: il seroit trop cruel pour les autres d'être habillées comme si elles étoient les femmes de chambre de cette petite duchesse. Voyez-vous, Madame, j'ai l'assurance de badiner sur votre foible sans crainte de vous rebuter; il me semble vous voir entre les mains de la grace; vous avez beau vous débattre, il faudra céder, & j'ai une ferme confiance que vous ne lui échapperez pas.

LA MARCHANDE.

Oh, qu'il m'en coûtera ! mais n'importe ; je veux me sauver. Vous le dirai-je, il me vient en ce moment une pensée qui me subjugue, malgré les efforts que je fais pour l'éloigner. C'est que cette idole de mon cœur me donnera peut-être de grands chagrins ; ce sera la suite de la mauvaise éducation que je lui ai donnée, Dieu me punira par où j'ai péché.

LA BONNE.

Cette pensée, Madame, je l'ai eue en même temps que vous ; mais elle a été accompagnée d'une autre dont vous aurez besoin. C'est que ces filles rejetées, haïes, feront peut-être un jour votre solide satisfaction. Allons, Madame, ne marchandez pas avec Dieu ; voilà de ces occasions où il faut couper dans le vif ; mais aussi ce sont elles qui attirent dessus l'ame une abondance

de graces , & qui font avancer à grands pas dans le chemin de la vertu. D'ailleurs, l'amitié que vous avez pour cette cadette , doit vous déterminer à vous en priver pour quelque temps ; vous l'avez furieusement gâtée ; six mois de couvent la déshabitueront de mille fantaisies , & quand vous la reprendrez chez vous , il vous sera plus facile de la mettre à l'unisson avec ses sœurs.

LA MARCHANDE.

Je suivrai votre conseil , mais j'ai besoin d'une grande grace ; demandez-la pour moi , je vous en conjure.

LA BONNE.

Je vous attends demain au soir , Madame , & j'espère vous revoir victorieuse avec le secours du Ciel , qui assurément ne vous manquera pas.

II.^{me} CONVERSATION
Particuliere.

LA MARCHANDE, LA BONNE.

LA MARCHANDE.

IL faut que je vous embrasse, Mademoiselle. Que ne vous dois-je pas ! Vous m'avez ouvert les yeux ; vous m'avez soutenue, encouragée ; & sans doute, vous m'avez obtenu du Ciel les puissans secours que j'en ai reçus. J'ai bien souffert depuis que je vous ai quittée ; mais aussi j'ai reçu plus de satisfaction que je n'en ai éprouvé pendant toute ma vie ; cela ne se peut comprendre.

LA BONNE.

Que chacun des mouvemens de votre cœur soit, s'il est possible, un acte de reconnoissance. Que ne devez-vous pas à Dieu ? Excitons-nous à le louer pour ses grandes miséricordes,

& racontez-moi ce qui s'est passé depuis hier.

LA MARCHANDE.

Je vous dirai d'abord que je fus plus d'une heure chez moi, suant à grosses gouttes, avant que de pouvoir me résoudre à faire à mon époux l'humiliant aveu dont nous étions convenues. A la fin, je me jetai au pied de mon crucifix, & par mes larmes, plutôt que par mes paroles, je lui demandois le courage. Il me sembloit alors que le Sauveur me disoit : J'étois innocent, & pour l'amour de toi, j'ai voulu passer pour coupable : tu es coupable, & pour l'amour de moi, tu ne peux te résoudre à l'avouer. Ces reproches me donnerent du courage, & Dieu qui vouloit finir mon irrésolution, permit que mon époux entrât dans mon cabinet, & me demandât tout ému, quel étoit le sujet de mes larmes. Mes injustices envers vous & envers mes enfans, lui ai-je répondu. Après ce peu

de mots, il m'a semblé qu'on m'avoit enlevé une montagne, sous le poids de laquelle j'étois oppressée, & je me suis senti la plus grande facilité du monde à lui exposer mes torts. Il a mêlé ses larmes avec les miennes, m'a tellement consolée & encouragée, que j'ai été plus loin que vous ne me l'aviez conseillé.

LA BONNE.

Vous êtes heureuse, Madame, que je ne suis pas votre directeur, car en ce cas je vous dirois que vous avez fait une faute.

LA MARCHANDE.

Est-ce qu'on seroit coupable, de faire deux actes d'humilité plutôt qu'un ? car voilà de quoi il est question.

LA BONNE.

Oui, Madame ; l'humilité est la fille de l'obéissance, & doit être soumise à sa mere. Défiez-vous toujours d'un zele qui porte au-delà des bornes pres-

crites : Dieu nous a appris , par l'exemple de Saül , que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice. C'est , sans doute , à l'occasion des sommes que vous aviez soustraites dans le commerce , que vous vous êtes écartée de mes conseils.

LA MARCHANDE.

Oui , Mademoiselle , j'étois si pénétrée des bontés de mon époux , que ce secret ma échappé comme malgré moi. Au reste , je vous prie de croire que jusqu'au moment où le Seigneur m'aura fait connoître le guide auquel il veut que je remette le soin de mon ame , je me ferai un devoir de suivre vos conseils ; je m'en suis trop bien trouvée pour les négliger. Je serai docile , je vous le promets ; mais seroit-ce manquer à cette docilité , de vous demander par quelle raison vous m'avez conseillé de déclarer la moitié de mes fautes à mon mari , & de lui déguiser l'autre ?

LA BONNE.

La preuve que je ne me regarde pas comme votre directeur, Madame, c'est que je vais vous répondre : Si j'étois revêtue à votre égard d'un pouvoir légitime, je vous dirois qu'il n'y a nul mérite à obéir, quand on vous prouve que vous devez faire une action par telles & telles raisons qui sont légitimes. Il faudroit être folle pour refuser de se soumettre en pareil cas. Mais obéir les yeux fermés par un abandon total à la volonté de Dieu, qui nous est manifestée par la bouche de nos supérieurs, c'est être vraiment obéissante.

LA MARCHANDE.

Mais pourtant nos supérieurs ne sont pas infallibles ; s'ils nous défendoient des pratiques de piété qui fussent salutaires pour le bien de notre ame, il faudroit, je pense, le leur représenter, & s'ils refusoient d'entrer à cet égard dans nos vues, je crois qu'il

seroit bon de leur désobéir; car enfin, Mademoiselle, ils peuvent se tromper.

LA BONNE.

J'en conviens, Madame; mais vous ne pouvez vous tromper en leur obéissant pour l'amour de Dieu, & vous devez vous bien mettre dans la tête, une fois pour toutes, que les austérités, les prières extraordinaires, les communions, en un mot, toutes les œuvres de surérogation ne peuvent être agréables à Dieu, si on les fait contre l'ordre de ceux à qui l'on doit obéir. Mais, pour en revenir aux raisons qui m'engageoient à vous porter au silence par rapport à cet argent, c'est que M. votre époux, qui, aujourd'hui a été fort édifié de votre humilité, pourroit se souvenir de la confiance que vous lui avez faite, vous soupçonner d'une rechûte, & perdre la confiance en vous: or vous devez ne rien épargner pour conserver son estime, c'est un devoir. D'ailleurs,

j'ose le dire, ce n'est point vraiment un acte d'humilité que vous avez fait, vous avez été entraînée par les circonstances, par la connoissance de son bon cœur, & non pas par l'amour de Dieu. Votre aveu est l'ouvrage de *l'esprit naturel*.

LA MARCHANDE.

Qu'entendez-vous par l'esprit naturel, Mademoiselle? voilà la première fois que j'ai entendu cette expression.

LA BONNE.

L'esprit naturel est le plus grand ennemi de la perfection; mais je mets à vous en parler la première fois que nous ferons assemblées: continuez à m'apprendre ce qui s'est passé chez vous depuis avant-hier.

LA MARCHANDE.

Mon époux a fort approuvé le dessein où j'étois, de retirer mes filles du couvent, & d'y mettre ma cadette; & hier dès le matin je l'ai exécuté. Devinez, si vous le pouvez, le déchire-

ment que j'ai éprouvé en me séparant de cette chère petite; je l'avois trompée, de concert avec la supérieure; j'étois entrée avec elle dans l'intérieur du couvent, & pendant qu'on la menoit voir le jardin, je me suis sauvée; je n'aurois point résisté à ses cris. On m'a dit qu'elle avoit d'abord été inconsolable; cependant, ce matin elle a pris son parti; il est vrai qu'on l'a accablée de caresses.

LA BONNE.

Et que pensent ses sœurs de se voir dans la maison paternelle? comment se comportent-elles à votre égard?

LA MARCHANDE.

Avec une crainte, un tremblement qui est le plus cruel reproche de ma dureté à leur égard; elles n'osent respirer en ma présence, l'aînée sur-tout. Je lui ai déclaré qu'elle ne seroit pas Religieuse avant vingt-cinq ans; car elle continue à jouer une vocation qu'elle n'a pas, la maîtresse des novices a eu la bonne foi d'en convenir.

Il faut, par beaucoup de douceur, gagner la confiance de ces pauvres enfans ; je vous promets de les aller voir demain.

QUATRIEME JOURNÉE.

LA BONNE.

EH bien ! Mesdames , trouverai - je de l'indulgence parmi vous ? Avoir été deux mois à la campagne , quand je vous avois promis de revenir un mois plutôt , seroit assurément une faute que je me reprocherois , s'il eût été en mon pouvoir de revenir plutôt ; mais soyez persuadées qu'il ne m'a pas été possible de le faire : vos progrès dans le bien me donnent une satisfaction trop vive , pour m'en priver volontairement.

LA VEUVE.

J'ai senti votre absence , & par l'amitié que j'ai pour vous , & par le besoin que j'ai eu de vos conseils.

Dieu m'a fait la grace d'achever ma confession générale; je l'ai faite autant bien qu'il a été en mon pouvoir, & j'en espérois de grands fruits. Hélas! je suis bien trompée, tout l'enfer est je crois conjuré contre moi. Je ne puis plus prier; l'orgueil, l'impatience, la paresse & mille autre défauts que je ne sentoie pas auparavant m'assiègent. Il me semble que je fais plus de fautes en un jour, que je n'en faisois en un mois. J'en suis toute découragée.

L A B O N N E.

Dites, Madame, que vous appercevez mieux vos fautes, & non pas que vous en commettez davantage. Mais quand il seroit vrai qu'elles se fussent multipliées, il ne faudroit pas aller jusqu'au découragement, il est toujours fils de l'orgueil. Si vous tombez vingt fois, cent fois par jour, il faut vous relever autant de fois. J'ai oui dire à un saint homme : Si nous avions entrepris d'aller à pied à Rome,

& que nous tombassions à chaque pas ; nos chûtes ne nous empêcheroient pas d'arriver , pourvu que nous eussions soin de nous relever : mais assurément nous ne parviendrions pas au terme de notre voyage , si rebutées de nos chûtes , nous négligions de nous relever & restions à la même place.

LA VEUVE.

Mais , Mademoiselle , des rechûtes continuelles font une preuve certaine de l'imperfection de la pénitence. Chaque matin il me semble que je vais me corriger , cela me paroît la chose la plus facile , & dans le même instant , je tombe plus lourdement que la veille. Comment pouvoir me flatter d'avoir un ferme propos de me corriger de ces fautes ? En vérité elles ne me paroissent pas volontaires. Je donnerois tout au monde pour en être débarrassée , & je vous assure que je vois très-clairement que cela n'est pas en

mon pouvoir. Ah ! qu'il est difficile de se convertir réellement !

LA BONNE.

Sur - tout, Madame, quand on a compté sur ses propres forces pour faire ce grand ouvrage. Voilà ce qui vous fait trouver ce mécompte qui vous décourage. Si vous étiez bien persuadée de votre aptitude pour le mal, de votre impuissance absolue à toute sorte de bien, vous ne trouveriez rien d'extraordinaire à ce qui vous arrive.

Mlle. AGNÈS.

Que dites - vous là, ma Bonne ? Est-ce que nous ne sommes pas libres ? Que parlez-vous d'impuissance absolue ? ce mot me choque.

LA BONNE.

Oui, sans doute, ma chere, nous sommes libres ; mais cette volonté est si dépravée par le mauvais usage que nous en avons fait, si affoiblie par le péché, qu'il faut bien du temps, beaucoup d'efforts, & les plus gran-

des graces pour lui rendre sa force primitive.

LA VEUVE.

Ah, je ne l'aurois jamais cru ! Il me sembloit, après ma confession, que j'allois être toute à Dieu, que je volerois, pour ainsi dire, dans la voie de ses commandemens. Rien ne me paroissoit si juste, si aisé, que de faire mes actions pour lui, de lui sacrifier en moi tout ce qui pourroit lui déplaire. Il me sembloit que j'avois à cet égard les lumieres les plus vives; mon esprit étoit & est actuellement convaincu qu'il n'y a rien de bon, d'estimable que de servir Dieu, & je crois pouvoir dire avec l'Apôtre, dans la sincérité de mon cœur : Je regarde tout comme du fumier, pour gagner Jesus-Christ...

Mlle. DOROTHÉE.

De quoi donc vous plaignez-vous, Madame ? Il me semble, avec ces dispositions, que vous devez être une sainte.

LA VEUVE.

Vous ne m'avez pas laissé achever, Mademoiselle; tout cela est dans mon esprit, & j'agis comme si je n'en croyois pas un mot. Dans le temps même où ces pensées sont les plus vives, je tombe dans des fautes grossières; j'en pleure de dépit, je me relève, je retombe toute confuse, toute abattue, toute découragée. Il me semble que le péché m'a liée, garrottée; en un mot, c'est une chose incompréhensible que la difficulté, je dirois presque l'impossibilité où je me trouve de faire le bien.

LA BONNE.

C'est que vous avez trop compté sur vous-même pour le pratiquer, Madame, & que vous ne comptez pas assez sur le secours de Dieu. Il est juste qu'il vous laisse dans votre impuissance, puisque vous vous attribueriez vos progrès, & que vous ne penseriez pas que vous tenez tout de lui. Dieu est

un Dieu jaloux, dit l'Écriture; & il ne cédera sa gloire à personne. Le chef-d'œuvre de sa Toute-Puissance n'est pas la création du ciel & de la terre, quelque grande, quelque miraculeuse quelle soit; la matière insensible ne fait point résister à son Auteur. Il dit : Que la lumière soit faite, & elle fut faite. Il n'en est pas ainsi de la conversion du pécheur. L'homme peut oser résister à son Dieu, & si j'osois m'exprimer ainsi, il faut toute l'adresse, toute la patience & toute la puissance du Très-Haut, pour amener une conversion sincère. Cependant, cette œuvre merveilleuse, l'homme impuissant, foible, malade, ose se l'attribuer. A peine sorti du péché, par un enchaînement de graces puissantes, dont il a peine à découvrir la trace, il croit pouvoir voler jusqu'à son Dieu, s'unir à lui. C'est une témérité qui doit être punie par l'abandon à ses propres forces. C'est
alors

alors qu'après s'être débattu violemment pour s'échapper des chaînes de l'amour-propre, de l'orgueil, de la vanité & de dix mille autres, il retombe par son propre poids, foible, épuisé, sans vigueur. Dans cette extrémité, il n'a qu'une ressource; c'est de lever les yeux en haut, & de s'écrier : Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a créé le ciel & la terre. Oui, Mesdames, il faut lever les yeux vers les montagnes célestes; c'est de là seulement que peut venir notre force, notre courage; & dans le temps que nous sommes comme anéanties par la vue de notre impuissance, croire fermement que Dieu peut & veut nous aider, & que par le secours de la grace qu'il faut lui demander, s'il est possible, à tous les instans, nous triompherons de notre propre foiblesse.

Mlle. A G N È S.

Mais nous voyons des Saints qui ont été élevés tout d'un coup à l'état de

la plus sublime perfection , sans éprouver toutes ces vicissitudes ; la Magdelaine , par exemple. Dès l'instant de sa conversion , il me semble qu'elle fut si transportée de l'amour de Jesus , qu'elle n'eut plus un seul retour sur elle - même. O que je souhaiterois un tel miracle !

LA BONNE.

Par paresse , ma très-chère , afin de de n'avoir plus la difficulté de déraciner brin à brin les plantes empoisonnées du péché. Mais l'Écriture qui nous montre Magdelaine convertie , toute abymée dans sa douleur aux pieds de Jesus , ne nous dit rien de ce qu'il lui en coûta pour rompre les attachemens criminels dans lesquels elle étoit plongée. Il lui en coûta peut-être en très-peu de temps , autant qu'il en a coûté à d'autres Saints pendant une longue vie. La grandeur des efforts en abrégé la durée.

LA VEUVE.

Jesus la délivra de sept démons ; il

me semble que ces paroles m'apprennent qu'il fit seul en elle tout l'ouvrage.

L A B O N N E.

La foi vous défend de le croire. Celui qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous. Ecoutez l'Apôtre saint Paul converti par un miracle. Il y a, dit-il, deux hommes en moi. L'ange de Satan me donne des soufflets, & ayant prié jusqu'à trois fois pour en être délivré, le Seigneur m'a répondu : Ma grace te suffit. Toutes les Epîtres de ce grand Saint parlent de ses combats, de la révolte de ses sens, de la nécessité où il se trouve de mortifier sa chair, de peur de devenir un réprouvé. Vous voyez que la perfection de sa conversion, lui laisse pourtant de grands combats. En lui c'étoit une épreuve, un contre-poids aux grandes graces qu'il recevoit ; en nous c'est une suite naturelle des mauvaises habitudes contractées ; Dieu nous offre sa grace pour les détruire ; mais

afin de nous convaincre que ce sera à elle seule que nous devons notre victoire, & non pas à nos propres forces, il nous laisse long-temps dans une impuissance bien propre à anéantir notre orgueil. Entrez dans les vues de sa miséricordieuse justice, Madame. Couchée sur votre fumier, levez vers lui vos mains impuissantes. Quand vous évitez une faute, reconnoissez que sans la grace vous l'auriez commise, & rendez gloire à votre Libérateur. Si vous succombez, dites-lui : Seigneur, j'ai fait mon ouvrage ; voilà seulement de quoi je suis capable. Détestez de tout votre cœur l'offense de Dieu dans cette faute, & aimez l'humiliation qui vous en revient.

LA VEUVE.

Il me semble que je le ferois de bon cœur ; mais, qu'il est pénible & terrible de se voir environnée de bêtes féroces, toujours prêtes à s'élancer sur nous pour nous dévorer, sans trouver en soi-même

aucune arme pour se défendre ! Je ne fais comment vous exprimer ma situation. Il me semble que je suis suspendue en l'air par un fil , & que l'enfer est prêt à me recevoir si le fil échappe.

L A B O N N E .

N'appréhendez rien , Madame ; ce fil est tenu par le Tout-Puissant , & tant que vous ne cesserez de vous adresser à lui pour le conjurer de le tenir ferme , vous n'avez rien à craindre. Vous devez d'autant plus espérer dans sa miséricorde , que cette vue de votre impuissance à tout bien , & cette crainte de tomber dans le péché est un don du Saint-Esprit , & une preuve du désir qu'il a de votre salut. Voyez - vous , Madame , si Dieu me donnoit le choix du don des miracles , ou de cette vue de ma profonde misère & de ma dépendance de lui pour éviter le péché , je ne balancerois pas à choisir cette dernière grace. Toute dévotion qui n'a pas ce fondement est fautive & illusoire.

Mlle. SOPHIE.

Mais, ma Bonne, une personne à qui Dieu fait la même grace qu'à Madame, n'est-elle pas exposée à la vanité? Ne peut-elle pas dire en elle-même : Je suis dans la grace de Dieu, dans le chemin de la perfection? Cette pensée n'est-elle pas dangereuse?

LA VEUVE.

De la vanité à cet égard! & de quoi, Mademoiselle? de se voir à tous momens en danger de se perdre! de ne voir d'intervalle entre soi & l'enfer que la grace de Dieu qu'on peut éloigner par des infidélités continuelles! Il est vrai que j'espère être dans la grace de Dieu, & mes craintes ne sont pas sur le passé, j'espère qu'il est pardonné. Je tremble, je frémis pour le présent & pour l'avenir. Cette grace, je puis la perdre d'un instant à l'autre, & je la perdrais infailliblement, si Dieu me laissoit un seul instant à moi-même.

LA BONNE.

Vous me faites souvenir, Madame,

d'une pensée du Prophete-Roi. *Ma vie touche à la mort*, dit-il au Seigneur. Il faut, ma chere Sophie, après avoir fait une bonne confession, espérer d'être dans la grace de Dieu. Ah! il seroit trop pénible & trop désespérant d'en douter. Nous avons la vie; quel sujet de consolation & de joie! Mais cette vie touche à la mort; quel sujet de craindre! Jesus-Christ est le milieu qui se trouve entre cette vie & cette mort, & tant que nous nous tiendrons collés à lui par un recours continuel, nous n'avons rien à craindre. Reprenons ce que nous avons dit à ce sujet. Il y a deux écueils également à craindre pour les ames qui commencent à se donner à Dieu. Une confiance dans leurs propres forces qui leur fait croire qu'elles vont par elles-mêmes triompher de leurs mauvaises habitudes; & l'orgueil qui décourage, lorsqu'on s'apperçoit de sa foiblesse, & qu'on est convaincue de ne pouvoir faire un seul pas

sans secours dans le chemin de la vertu.

Mlle. A G N È S.

Je l'avouerai, ma chère ; je suis tombée dans le premier de ces défauts. Après ma confession générale, il m'a semblé qu'on avoit ôté de devant moi une grande montagne qui m'empêchoit de courir dans le chemin de la vertu. Mille choses qui m'avoient paru impossibles jusqu'alors me sont devenues si aisées que je ne pouvois comprendre cette différence. Une heure devant le Saint Sacrement me paroissoit plus délicieuse que le bal. Il me semble même actuellement que je donnerois tous les plaisirs, toutes les satisfactions pour une communion bien faite. J'ai bien peur de m'être reposée dans ce bien-être ; de n'être attachée à Dieu, que parce que le plaisir que je trouve à le servir, passe infiniment ceux du monde. Dans les transports de contentement que j'éprouve, il me vient

quelquefois en pensée de me comparer aux Thérèse, aux François d'Assise, & à tant de Saints qui ne pouvoient supporter les transports de l'amour divin. Il est vrai que cette pensée me paroît ridicule & que je m'en moque; cependant elle subsiste toujours.

Mlle. S O P H I E.

Ne vous y fiez pas, ma chere. J'ai éprouvé à-peu-près votre situation, il me sembloit que j'aurois couru volontiers au martyre; j'avois une sorte de respect pour moi, à raison des graces dont il plaisoit à Dieu de me combler. Il m'en a bien punie; cette grace sensible a disparu tout à coup; je me suis trouvée dans la priere comme un vrai animal; stupide, distraite. Ces plaisirs du monde qui me paroissoient si méprisables, se sont remontrés sous une forme aimable & riante, & j'avois à peine la force de leur résister; en un mot, la vertu qui m'avoit paru si facile pendant un mois, a repris à

mes yeux toutes ses difficultés, & je suis dans un tel dégoût, que je suis tentée de tout laisser-là.

LA BONNE.

Gardez-vous-en bien, ma chere; la paix succédera à cette tempête que vous vous êtes attirée, en vous appropriant une disposition qui venoit absolument de Dieu. Bien-loin que la dévotion sensible soit une preuve de perfection, elle est au contraire une marque de notre foiblesse qui a besoin de cet encouragement pour aller à Dieu. Si nous étions bien établies dans la foi, elle suffiroit pour nous soutenir dans ce que la piété paroît avoir de pénible; & dans cet état de pure foi, on fait plus de progrès en un jour, qu'en un mois avec la grace sensible. Quand on reçoit cette dernière, il faut s'humilier beaucoup d'être assez foible pour avoir besoin de ce secours pour aller à un Dieu digne

d'être servi pour lui-même & sans espoir de récompense.

LA PRÉSIDENTE.

Expliquez-nous, s'il vous plaît, Mademoiselle, ce que vous entendez par cet état de pure foi.

LA BONNE.

La foi m'apprend, par exemple, que quand j'ai fait tout ce qui dépend de moi pour obtenir les lumières du Saint-Esprit, afin de connoître & de détester mes fautes; que je les ai confessées avec toute l'exactitude dont je suis capable; que j'ai coupé dans le vif, pour m'arracher aux occasions prochaines du péché, & même à celles qui paroissent les plus éloignées; que j'ai une ferme résolution de mourir plutôt que de retomber volontairement dans les fautes que j'ai confessées; la foi, dis-je, m'apprend que je puis raisonnablement espérer d'avoir recouvré la grace de Dieu, & d'être dans son amour; mais cette espérance n'est sou-

vent que sèche, & sans aucun goût sensible ; elle paroît échapper à tout moment, & l'on a besoin d'en faire continuellement des actes, pour se préserver d'une crainte excessive. Souvent cette lumière de la foi paroît s'éclipser, & alors l'ame tremblante s'efforce d'assurer son ferme propos, par une pénitence rigoureuse, des prières continuelles, quoique sans goût. L'amour de Dieu soutient cette ame ; mais sans qu'elle le sache. La justice de Dieu l'effraye ; il est des momens où elle craint d'avoir trop abusé de la miséricorde de Dieu, pour pouvoir y compter encore sans présomption. Dans cette situation douloureuse, elle se dit à elle-même : Quand je serois sûre de n'avoir plus de part au ciel, de n'avoir plus de pardon à espérer, je voudrois employer tous les instans de ma vie à le glorifier & à l'aimer, à lui offrir Jesus - Christ, à m'unir à tous les actes de religion qu'il a fait

& fera dans toute l'éternité. Cette ame, pour ainsi dire, n'attend plus de récompense, elle se croit rejetée : de temps en temps, la foi comme un éclair, vient dissiper ses ténèbres; mais cette lumière passe vite; & retombée dans son obscurité, elle continue à marcher de grand cœur, quoiqu'avec angoisse, dans ce chemin ténébreux. Vous comprenez bien que cet exercice la fortifie, & l'approche d'autant plus de Dieu, qu'elle erre sans espoir apparent.

LA PRÉSIDENTE.

J'avois regardé ce que j'ai entendu & lu à cet égard, comme de pieuses rêveries. Je lisois l'autre jour, qu'il faudroit aimer Dieu, quand même il nous auroit créés pour être réprouvés; parce que cette vue, à notre égard, ne l'empêcheroit pas d'être souverainement aimable, & digne de l'amour de toutes les créatures.

Mlle. DOROTHÉE.

J'en demande pardon à l'auteur, que

j'aime pourtant beaucoup ; mais dans cette occasion il déraisonne. Un Dieu qui m'auroit créée seulement pour me rendre malheureuse pendant toute l'éternité, ne seroit point aimable ; il seroit injuste.

L A B O N N E .

L'Eglise l'a décidé ainsi contre M. de Cambrai, qui avoit avancé cette proposition dans son livre des *Maximes des Saints*. L'auteur se soumit sans restriction à la condamnation prononcée contre lui, & édifia extrêmement l'Eglise par sa soumission. L'excès de son amour pour Dieu l'avoit jeté dans cette pieuse illusion, qui lui a été commune avec de grands Saints. Dans les transports dont ils étoient remplis, & ne sachant comment exprimer au Seigneur l'excès de leur amour, ils ont fait des hypothèses impossibles, sans examiner les conséquences mauvaises qui pouvoient être tirées de leurs paroles. L'amour divin a son ivresse

aussi-bien que l'amour profane ; & qui ne connoît les exagérations de ce dernier ! Ceux qui les font ne sont point trompeurs , ils pensent dans le moment présent comme ils parlent , sans se douter de l'extravagance de ce qu'ils promettent , & que le sang froid leur fait appercevoir dans la suite. Nous n'en sommes pas-là , Mesdames ; & malheureusement il se passera bien du temps avant que nous ayons besoin de pareilles leçons.

LA PRÉSIDENTE.

En supposant , par exemple , que j'eusse la pensée qu'il n'y a plus de Ciel à espérer pour moi , elle auroit un fondement raisonnable. Il n'est point question d'un Dieu qui m'auroit créée pour me perdre ; non , il vouloit mon salut ; il m'a accablée de ses graces , & j'y ai résisté avec une malice & une opiniâtreté qui n'ont point de nom. Mon obstination ne pourroit-elle pas en avoir tari la source ? L'Écriture

m'apprend qu'il y a une mesure de péchés & une mesure de graces , au-delà desquels il n'y a plus rien à espérer. Ne pourrois-je pas être dans cet état malheureux ? qui pourroit me rassurer contre cette crainte légitime ?

LA BONNE.

Cette crainte elle-même , Madame. Elle est une grace de Dieu , & une grande grace. Hélas ! ceux qui sont dans ce malheureux état , y sont avec sécurité : il s'est fait un calus si épais sur leur conscience , qu'ils ne sentent plus rien. Mais cette crainte salutaire que vous éprouvez est peut-être la dernière qui vous est destinée ; ce péché dont vous êtes tentée , fera peut-être celui qui doit combler la mesure ; frémissez dans la crainte d'abuser de l'une & de commettre l'autre , & que cette frayeur vous engage à faire les plus grands efforts. Tenez-vous comme clouée à ce que la foi vous

enseigne sur cet article , & attendez en paix la fin de cet état qui , sans doute, est aussi profitable que pénible.

LA PRÉSIDENTE.

Je conçois qu'il est infiniment profitable pour une ame pieuse à qui Dieu l'envoie par épreuve ; mais chez une personne encore toute dégoûtante du péché , pour ainsi dire , ce sentiment a un fondement réel.

LA BONNE.

Et qui n'empêche pas qu'elle n'en puisse tirer beaucoup de fruit , parce qu'il l'établit dans la haine & le mépris d'elle-même , qui est le fondement de la vraie piété. Et notre chere Marquise ne nous dit pas un mot.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de remettre à vous le dire en mon particulier ; j'aurois peine à m'exprimer actuellement.

LA BONNE.

Vous êtes la maîtresse , Madame. Oserai-je demander à notre chere Pré-

fidente comme vont ses bonnes résolutions ?

LA PRÉSIDENTE.

Assez mal ; mais je bataille. Votre comparaison du voyage de Rome où l'on tombe à chaque pas , est toute faite pour moi. A la lettre , je passe mes jours à tomber & à me relever. Cela m'impatiente souvent : Je voudrois pouvoir me corriger tout d'un coup.

LA BONNE.

Cela seroit fort commode : ma paresse se trouveroit aussi à merveille d'une conversion qui ne me laisseroit rien à faire.

LA MARQUISE.

Mais cela n'est-il pas incompréhensible , d'avoir tant de facilité pour le mal , & une telle difficulté pour le bien !

LISETTE.

Ah ! Madame , j'ai eu le bonheur de connoître des personnes à qui les

héroïques vertus paroïſſoient naturelles & faciles , mais elles avoient toujours conſervé l'innocence de leur baptême.

L A B O N N E .

Je ſuis perſuadée que ceux qui ont conſervé l'innocence , ont beaucoup plus de facilité que les autres à ſervir Dieu ; cependant il ne faut pas croire qu'elles ſoient exemptes de combats. La vie chrétienne eſt une milice ſpirituelle ; il faut toujours être ſous les armes , & prêt à ſe défendre contre les attaques du diable , du monde & de la chair ; mais ceux qui ſe livrent avec courage dans ce combat , ne ſont pas ſeuls. Sainte Félicité , eſclave , ayant été miſe en priſon pour la foi , groſſe de huit mois , avoit une grande frayeur de ne pas être accouchée pour le temps où les autres Martyrs devoient être condamnés aux bêtes. Ils prièrent Dieu pour elle avec tant de ferveur , qu'elle accoucha avant terme. Comme elle ſe plaignoit dans les douleurs de l'enfan-

tement, un des guichetiers lui dit : Comment donc crieras-tu, lorsque tu seras sous les dents des bêtes ? Ici c'est moi qui souffre, lui répondit cette généreuse chrétienne ; mais quand je serai dans l'arene, ce sera Jesus-Christ qui souffrira en moi. Je vous en dis autant, Mesdames ; dans le combat de la vie chrétienne, ce sera Jesus qui combattra en vous.

Mlle. SOPHIE.

Je suis véritablement déterminée, ma Bonne, à souffrir tout ce qu'il faudra pour arriver à la perfection ; mais seroit-ce une faute de chercher le chemin le moins pénible pour y arriver ? Si vous le connoissiez, daignez m'en instruire.

LA BONNE.

Oui sans doute, ma chere, il y a un moyen d'abrèger le travail & la difficulté ; c'est de se livrer sans réserve à tout ce que la grace demande ; de ne point marchander avec Dieu, mais

d'embrasser courageusement tout ce qui peut lui plaire, bien entendu que vous soumettez à l'obéissance tout ce que vous croirez devoir faire, & qui ne fera point devoir d'état. N'oubliez pas cette restriction, Mesdames; le diable souvent se transforme en ange de lumière; il profite d'une première ferveur, pour vous faire entreprendre au-dessus de vos forces, & vous porter à des choses que Dieu ne demande pas de vous, & par conséquent, pour lesquelles vous n'avez point de grace.

LA MARQUISE.

Comment seroit-il possible que le diable pût jamais nous pousser à faire des actes de vertu ?

LA BONNE.

Pour vous rebuter ensuite d'une piété trop austère, & vous jeter dans le découragement & le désespoir. La seule obéissance peut vous préserver de ce danger; d'ailleurs, elle attire de Dieu les plus grandes bénédictions.

LA PRÉSIDENTE.

Mon Dieu , Mademoiselle, que cette obéissance est dure, sur-tout si on tombe entre les mains de certaines gens qui vous accablent de pratiques puériles, & qui dans la vérité ne signifient rien du tout , comme si le bon Dieu se soucioit de toutes ces choses !

LA BONNE.

Ecoutez notre divin maître, Madame ; il dit que pour gagner le ciel, il faut devenir de petits enfants. Rien de ce que l'on fait pour Dieu n'est petit : la simplicité & l'obéissance chrétienne sanctifient tout, changent tout en or ; c'est-là véritablement la pierre philosophale ; & jamais vous ne ferez de vrais progrès dans la vertu , sans la fidélité aux petites choses. Jésus , l'auteur de la loi , s'est assujetti à tous les préceptes qu'il alloit abolir comme inutiles , pour nous apprendre à ne rien négliger. J'avoue que cela est absolument contraire à l'orgueil & à l'esprit

du monde ; mais c'est par-là même qu'il faut s'y assujettir pour détruire ces deux ennemis de la perfection.

LA MARQUISE.

J'ai lu dans les lettres de Madame de Maintenon, que son confesseur exigeoit qu'elle se rendît ennuyeuse en compagnie. Cela a beaucoup fait rire les mondains , & je vous avoue que cela m'a paru à moi-même très-ridicule.

LA BONNE.

Ils blasphément ce qu'ils ne connoissent pas , Madame. Dans une femme dont la passion dominante étoit le désir de se faire un nom , de plaire , d'être admirée , cette pratique étoit excellente ; & c'est peut-être à sa fidélité à s'y soumettre , qu'elle a dû les grandes graces que Dieu lui a fait par la suite dans un état où elle auroit dû se perdre , & où elle s'est sanctifiée. J'avoue que cela est pénible à une femme d'esprit ; mais tout devient facile avec la grace de Dieu ; demandez-le à Madame.

LA MARCHANDE.

J'avoue qu'il y a mille choses que je croyois impossibles , qui me paroissent aujourd'hui très-aisées. Le soin excessif du corps , par exemple ; mes attentions pour ma santé étoient une vraie maladie : je me porte à merveille depuis que je me suis condamnée à ne plus m'écouter : tout le monde crie au miracle sur ma bonne santé.

LA BONNE.

Voilà encore une de ces choses qu'il faut sacrifier dès le commencement. Vous savez ; Mesdames, que les dévots ont la mauvaise réputation d'être délicats & friands ; les gens du monde en sont véritablement scandalisés , & ils n'ont tort qu'en ce qu'ils ne distinguent pas la fausse dévotion d'avec la réelle : celle-ci fait main-basse sur toutes les délicatesses ; elle n'use qu'à regret du nécessaire , & n'a garde de se permettre le superflu. En un mot , elle s'attache tellement à
mortifier

mortifier son goût , qu'elle parvient à le gouverner absolument & à le mortifier en tout.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne suis point gourmande ; mais , j'en avoue , je suis un peu friande , & extrêmement délicate sur le manger. La moindre chose , ne fût-ce qu'une omelette , feroit mon dîner , pourvu qu'elle fût bien apprêtée , & cela n'arrive guere que chez moi ; aussi est-ce un supplice à mon égard , de manger en ville. D'ailleurs , Mademoiselle , je ne vois pas comment je pourrois me mortifier à cet égard ; mon époux aime la table , a souvent du monde , & ne s'accommoderoit point du tout d'une réforme à ce sujet.

LA BONNE.

Aussi , Madame , je ne vous propose pas de retrancher un seul plat de votre table ; ce qui ne m'empêche pas de vous dire que vous ferez peu de progrès dans la vertu , si vous ne mortifiez

pas votre goût. Comment une bouche qui se plaît à la nourriture des porceaux, pourroit-elle goûter le pain des Anges ? Mais en quoi faut-il vous mortifier ? en tout & par-tout, Madame ; & encore j'exige qu'il n'y ait que Dieu, vous & votre directeur qui le sachent. Premièrement, retranchez toutes les friandises, comme pâtisseries, confitures, glaces, liqueurs & autres choses, qui, loin de conserver la santé, ne servent qu'à la détruire. Il faut que ce retranchement se fasse sans affectation : si on vous sert de ces sortes de choses, il faut en goûter, en manger même plutôt que de se faire remarquer. Cependant je suis sûre que le Saint-Esprit vous indiquera les moyens d'accorder ensemble ce que vous devez à la bienséance & à la mortification. Secondement, sur dix plats qui paroissent sur votre table, il y en aura toujours quelques-uns qui frapperont vos yeux & votre odorat d'une manière

plus sensible. Ne mangez point, ou peu de celui-là. Troisièmement, dans les choses que vous devez manger seule, abandonnez-vous absolument au cuisinier; &, que ce soit trop doux, trop salé, ou trop froid, ne vous plaignez pas; & pensez que le fiel & le vinaigre étoient encore plus mauvais. J'en dis autant des choses qui seront mal apprêtées chez les personnes où vous mangerez; qu'on ne s'en apperçoive pas, & qu'on puisse croire à l'air de votre visage que vous êtes content de tout. Vous ferez tout à la fois un acte de charité, de mortification & de politesse. A l'égard du café, chocolat à la crème, sirops de toutes les sortes pour le moindre rhume, ils doivent être proscrits. Si votre santé vous oblige à prendre une tasse de café, prenez-le comme les mondains, au lait, & non pas à la crème; il est plus sain & plus propre à produire l'effet qu'on en doit attendre: ne le sucrez.

point, ou si peu qu'il n'ait rien de flatteur au goût.

LA PRÉSIDENTE.

C'est donc à dire qu'il faut renoncer à l'un des principaux agrémens de la vie, qui est une bonne table, & y renoncer d'une manière d'autant plus dure, qu'on a les choses sous le nez sans y pouvoir toucher; c'est être comme Tantale.

LA VEUVE.

Et moi, Madame, je suis toute rassurée; quand Mademoiselle Bonne a commencé à parler, j'ai cru qu'il alloit être question de jeûnes, & elle n'en a pas dit un mot. Elle nous a fait une ordonnance de médecine autant que de mortification.

Mlle. DOROTHÉE.

Cela me fait faire une réflexion. Le péché consiste dans l'abus des choses que Dieu nous a données, & qui sont toutes bonnes & utiles. La sensualité les change en poisons, également

funestes à notre corps & à notre ame ; la mortification remet toutes choses dans l'ordre : car une personne accoutumée à mortifier son goût , est à l'abri des indigestions & des excès ; elle ne risque pas non plus de se ruiner par gourmandise. Ainsi la loi de Dieu remet toute chose dans l'ordre naturel , & feroit de la terre un séjour délicieux si elle étoit bien suivie.

LA BONNE.

N'en doutez pas , ma chere ; plus on s'approche de la perfection du christianisme , & plus on apporte l'ordre , l'aisance & le bonheur à tout ce qui environne. Une ville peuplée de gens qui tendroient sincèrement à la perfection , feroit un séjour délicieux , d'où tous les maux seroient bannis.

LA MARQUISE.

Mais que deviendroient les arts & les sciences , dans une ville peuplée de gens contemplatifs & dévots ? Les hommes y seroient oisifs , pour le plus

grand nombre. On n'y verroit point de traiteurs , de faiseuses de modes , de musiciens , de maîtres à danser , d'avocats & de toute la sequelle qui les environne. Ceux qui font les cartes y mourroient de faim aussi-bien que les carrossiers , les marchands de riches étoffes , de meubles précieux.

LA BONNE.

Il ne m'est donc pas possible de vous faire comprendre que la vraie piété est compatible avec toutes les occupations honnêtes & permises. Un Saint n'a pas besoin d'un bon cuisinier ; car il s'occupe si peu de ce qu'il mange , que cela n'en vaut pas la peine ; mais s'il occupe un rang élevé , il sera obligé de donner souvent à manger. Si c'est une personne privée , elle se permettra le divertissement innocent de rassembler quelquefois ses amis chez elle , & la charité lui fait un devoir de leur donner quelque chose bien apprêté. C'est pour cela qu'elle garde un cui-

finier. Une mere pieuse qui abjure par piété une parure brillante , que la raison seule eût pu l'engager à sacrifier , parce que la parure ne convient qu'aux jeunes personnes ; cette mere , dis-je , ne retranchera à ses filles que ce qui blesseroit la modestie & la modération , & voudra qu'elles soient mises d'une maniere conforme à leur âge. Il y aura donc des faiseuses de modes dans cette ville , des marchands de meubles précieux même ; car chacun doit être meublé selon son rang , & il n'y a que le superflu ou l'attache qui éloigne de la perfection.

Mlle. SOPHIE.

Vous ne m'avez pas bien comprise , ma Bonne. Vous supposez , par exemple , qu'une mere dévotte auroit des filles qui ne le seroient pas , & alors il faudroit de la parure ; mais si les filles ressembloient à la mere , il n'en faudroit point du tout.

LA BONNE.

Vous vous trompez, ma chere; il convient qu'une jeune personne, dévote même, soit mise convenablement à son âge & à son rang.

Mlle. SOPHIE.

Oh! pour le coup, ma Bonne, vous êtes une personne accommodante, vous rendez à la vanité ce que vous ôtez à la gourmandise. On peut vivre avec vous, moi sur-tout, qui suis très-sobre, & extrêmement vaine.

LA BONNE.

Vous avez peu de mémoire, ma chere amie. Je me suis déjà expliquée sur cet article; mais je parle à des femmes, cet article a besoin d'être répété plusieurs fois pour être entendu. La destruction de la vanité n'est pas moins essentielle à la perfection que celle de la gourmandise. Avant que d'entamer cet article, il est à propos de distinguer les états. Une femme a d'autres devoirs à cet égard, qu'une veuve qui

à renoncé à de secondes noces. Une fille qui veut être religieuse ou vivre dans le célibat , peut fort bien ne pas s'habiller comme celle qui prétend s'engager dans l'état du mariage. Toutes doivent n'avoir aucune attache à la parure ; cependant toutes ne doivent pas y renoncer. Une femme doit étudier , non l'ajustement qui lui plaît , mais celui qui est du goût de son mari , & sacrifier tout ce qui pourroit lui déplaire. La Princesse de Conti , jeune , belle , & obligée par son rang de vivre à la Cour , s'avisa de sacrifier le rouge. Ce retranchement déplut à son mari , qui la pria de se mettre comme les autres : elle obéit sur le champ , & elle fit bien. Il reste mille ressources à une femme qui veut sincèrement se mortifier. Doit-elle à la campagne rester tête à tête avec son époux , elle fait une grande toilette ; est-il absent , elle se met avec beaucoup de simplicité. Elle le prie de choisir ses étoffes ;

ne se permet pas dans toute la journée de jeter les yeux sur le miroir ; se sert de tout le pouvoir qu'elle a sur l'esprit de son époux pour l'empêcher de donner à son égard dans la magnificence.

LA PRÉSIDENTE.

Mademoiselle Bonne ne connoît guère les maris ; généreux par-tout ailleurs , ils sont toujours avares pour leurs femmes , & entreront de grand cœur dans tous les projets d'économie qu'elles voudront proposer à cet égard.

LA BONNE.

Tant mieux , Madame , les femmes qui voudront se donner tout à Dieu en auront plus d'aïfance à mortifier la vanité. Celles qui sont veuves , aussi bien que les filles qui se destinent au mariage , peuvent user des ajustemens décens à leur âge & à leur état , mais sans attache , en gémissant d'être assujetties à perdre tant de temps , & à

dépenser tant d'argent pour des bagatelles; elles ne doivent jamais faire de toilette sans sacrifier quelque chose au Seigneur, suivre les modes de loin, & retrancher sur la magnificence quelque chose pour les pauvres. Quant aux veuves & aux filles qui ont renoncé au mariage, elles ne doivent plus chercher à plaire qu'au divin époux qu'elles ont choisi. Les parures recherchées ne leur conviennent plus du tout; & si elles se livrent aux mouvemens du Saint-Esprit, il leur inspirera chaque jour un grand nombre de sacrifices sur cet article, mais sans singularité & sans affectation; en sorte qu'en se mettant mal, personne ne s'avise de penser qu'elles font un sacrifice. J'ajoute encore que la négligence sur l'ajustement, n'a rien de commun avec la saloperie. La vanité fut toujours un vice, dit saint François de Sales, mais la mal-propreté ne fut jamais une vertu. Il est pourtant des personnes si excessivement propres,

qu'elles le feroient encore suffisamment en retranchant les grandes attentions, & qui occupent trop sur cet article; mais, je le répète, le Saint-Esprit les instruira à cet égard si elles écoutent ses inspirations.

Mlle. S O P H I E.

Nous sommes ici trois jeunes filles qui avons renoncé au mariage; nous devons donc aussi abjurer l'ajustement.

L A B O N N E.

Non, Mademoiselle. Vous êtes trop jeunes pour qu'on vous permette le vœu, & vos résolutions d'aujourd'hui peuvent fort bien changer demain. La prudence défend donc de rien statuer à cet égard; attendez vingt-cinq ans avant que de déclarer que vous renoncez au mariage, & comportez-vous en attendant (à l'extérieur s'entend) comme celles de votre âge qui passent pour les plus sensées. Sur-tout point de singularité, je le répète; c'est la peste de la dévotion.

Mlle. A G N È S.

Vous en voulez beaucoup à la singularité, ma Bonne; je ne vois pas trop quel grand mal elle peut faire. Est-ce un péché ?

L A B O N N E.

Presque toujours, ma chere. C'est un raffinement d'orgueil; telle qui ne seroit pas regardée si elle étoit mise comme une autre, fixe tous les yeux par sa singularité. L'orgueil le fait bien, & aïde d'occuper les autres de soi, il veut jouir en même temps, & des regards & de la réputation d'une personne réformée. Le grand secret de la vie parfaite est d'être oubliée, ma chere.

Mlle. A G N È S.

Il vaudroit autant se faire enterrer; c'est une vraie mort. On est un zéro sur la terre; cela est bien ennuyeux & insipide.

L A B O N N E.

Je n'ai jamais pensé à vous nier que

la perfection ne soit une mort totale à la créature : mais qu'elle est avantageusement réparée ! ce n'est qu'à proportion qu'on meurt aux choses créées, qu'on vit avec le Créateur.

LA MARQUISE.

Accordez-vous avec vous-même, Mademoiselle. Vous voulez que nous vivions dans le monde, & puis que nous mourions à toutes les créatures ; cela n'est pas compatible. Une personne qui suivroit vos leçons seroit insupportable dans la société ; elle n'auroit ni parens ni amis ; si elle cessoit de s'intéresser à eux, ce seroit un vrai automate fort à charge aux autres, qui aiment qu'on les compte pour quelque chose.

LA BONNE.

Et c'est en quoi la piété parfaite fait exceller. Toutes les liaisons qui n'ont pas Dieu pour principe, sont fragiles & faciles à détruire. Combien voyez-vous de parens très-proches, qu'un

intérêt de néant divise & rend mortels ennemis ? Vous parlez d'amis , & vous profanez ce beau nom en l'appliquant aux liaisons qu'on voit dans le monde. Examinez, s'il vous plaît, ce qui les forme. Les amitiés se fondent sur la conformité d'humeur, de goût, d'intérêt ; sur la nécessité de vivre ensemble ; souvent sur la ressemblance des défauts. Une médisante se trouve à merveille du commerce d'une femme aussi médisante qu'elle. Celle qui aime le jeu, les plaisirs, s'accommode d'une société qui la met à même de satisfaire ses goûts dominans. Ces liaisons durent jusqu'au moment où l'amour propre & l'orgueil cessent d'y trouver leur compte : de là dans le monde tant de querelles, de divisions, de perfidies parmi ceux qui paroissent le plus étroitement unis : le principe de leur union étoit trop fragile pour en espérer une longue durée. Le vrai pieux, au contraire, ne consulte point les inté-

rêts dans la société, mais seulement la gloire de Dieu; plein de respect pour les bons, de pitié & de condescendance pour les foibles, & même pour les méchans, la charité l'engage à s'oublier lui-même pour chercher les occasions de leur être utile. Tous les hommes sont ses freres, parce qu'ils sont tous enfans de Dieu. On dit communément que dans le monde on trouve des amis jusqu'à la bourse: dans le christianisme on va plus loin; on est ami jusqu'aux autels, c'est-à-dire, jusqu'au moment où un ami voudroit exiger une chose contraire à la loi de Dieu. En ce cas même, on se sépare du cruel ami qui cherche à nous perdre; mais on ne le hait pas; on prie pour lui, on cherche à lui rendre service. Vous voyez, Madame, que la charité, au lieu de rétrécir notre cœur, l'élargit au contraire; on voit les hommes moins souvent, mais on cherche plus souvent à leur être utile. Aussi

puis-je vous assurer que les vrais dévots, que leur vocation oblige de vivre dans le monde sans en être, font les délices de la société; toujours doux, complaisans, prêts à sacrifier leurs intérêts, leur volonté à celle des autres; on s'en accommode bien mieux que des concurrens, c'est-à-dire, de ceux dont l'orgueil n'est occupé que de ses intérêts propres.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut que ces vrais dévots soient bien rares; car depuis quelques années que je vis avec la gent dévote, je n'en ai jamais rencontré. J'ai vu des hommes d'un zèle amer, & toujours armés de censures; des femmes qui sembloient chargées d'enregistrer les fautes de tout le genre humain, sous prétexte d'en gémir; des Pharisiens qui disent perpétuellement : *Seigneur, je vous rends grace de n'être pas comme le reste des hommes*; & sur-tout des personnes vindicatives. Un dévot (de ceux

que je connois au moins) ne pardonne jamais ; ces gens-là se croient si bien avec Dieu , qu'ils s'imaginent qu'on ne peut les offenser sans s'attaquer à Dieu même , & que sa justice est intéressée à punir ceux qui n'ont pas pour eux la plus profonde vénération. J'ai vu des personnes tout occupées de leur corps , de leur santé , de leurs commodités ; qui ont toujours de bonnes raisons de s'accorder ce qu'elles refusent aux autres : en un mot , quand je vivois dans le grand monde , j'ignorois mille raffinemens de sensualité que j'ai appris , je ne dis pas depuis que je suis dévote , mais depuis que j'ai pris le masque de la dévotion ; car il faut se rendre justice.

LA BONNE.

Tournez la médaille , Madame ; le contraire de ce que vous venez de dire , constitue la vraie dévote , & j'espère que toutes tant que vous êtes ici , en fournirez bientôt des modeles. Obéis-

fance , mépris de soi-même , haine de son corps , désir d'être oubliée , inconnue ; abandon à Dieu , vigilance sur ses sens , mortification de ses sens en tout & par-tout ; haine du péché , charité , compassion pour le pécheur. Voilà quelles doivent être les vertus dont nous devons faire une étude & une pratique perpétuelle.

LA VEUVE.

J'oserois vous dire , Mademoiselle , que je me sens un désir sincere de pratiquer toutes ces vertus ; mais avec la même sincérité je vous avoue que cela me paroît la chose impossible , du moins pour quelques-unes. La sensualité dans le manger , le soin excessif du corps , la recherche des habits , me paroissent des bagatelles ; mais cet oubli de soi-même , ce désir d'être oubliée des autres , comment y parvenir ? J'aimerois , ce me semble , mieux dire du mal de moi que de me laisser oublier.

C'est, ce me semble, une chose insupportable.

L A B O N N E.

Et, comme vous le dites fort bien, une chose impossible, si nous n'avions que nos propres forces. Il faut qu'une priere continuelle nous attire des graces de Dieu, qui nous élèveront au-dessus de nous-mêmes, & nous donneront une force étrangere.

L A M A R Q U I S E.

Je crois que j'ai demandé ma conversion & ces graces puissantes, plus de dix mille fois depuis notre premier entretien. Je les ai demandées avec confiance, au nom de Jesus, en me reconnoissant indigne de rien obtenir; cependant je me trouve absolument la même. Je vous avoue que cela est bien décourageant.

L A B O N N E.

Le bon Dieu a tort, Madame; il devoit être tout prêt avec ses graces pour vous les accorder la premiere fois.

que vous avez été en commodité de les lui demander. Vous dites que vous vous confessez indigne de les obtenir ; si ce sentiment étoit sincère, vous seriez bien loin du découragement. Quoi donc ! nous aurons passé une partie de notre vie à résister à Dieu, à mépriser ses graces ; & nous voudrions qu'il nous écoutât sans retardement ! Oh , cela n'est pas juste. Demandons toute notre vie ; heureuses, si Dieu nous accorde cette conversion parfaite au moment de la mort. C'est l'orgueil qui se décourage.

L A M A R Q U I S E.

Il me semble que non, Mademoiselle : je voudrois commencer dès-aujourd'hui à aimer Dieu parfaitement. C'est précisément parce que je lui ai résisté si long-temps, que je n'ai pas un moment à perdre. Quand je pense à tant de Saints qui ont été convertis dans un moment, je demeure tout étonnée de me trouver de glace. N'est-

il pas vrai , ma Bonne , que Jesus a dit
 expressement dans l'Evangile , que
 celui-là doit aimer davantage , à qui on
 a le plus remis ? Selon cette regle ,
 un amour médiocre pour Dieu ne
 peut payer mes dettes ; je voudrois le
 sentir , & pouvoir découvrir en moi
 cette ardeur de Magdelaine & de tant
 d'autres.

LA BONNE.

Cela seroit effectivement bien agréa-
 ble : il n'y a point de mondaine qui
 n'abjurât sur le champ les plaisirs , si
 Dieu lui donnoit ces grâces sensibles.
 Un seul instant passé au pied des au-
 tels avec cette foi vive & pure , cet
 amour ardent , donne plus de satis-
 faction que tous les plaisirs frivoles ras-
 semblés n'en peuvent procurer. Mais
 ces grâces doivent être achetées par
 les sacrifices les plus héroïques , &
 pour m'en tenir à l'exemple que vous
 m'avez cité , considérez ce qu'il en a
 coûté à Magdelaine. C'étoit une fille

de qualité, jeune, aimable, délicate, & accoutumée aux plaisirs. Elle se transporte chez Simon le lépreux; & bravant le respect humain & tous les mauvais discours qu'on va faire d'elle, elle se prosterne aux pieds de Jesus, en présence de gens qui ne voient en lui qu'un homme, l'objet de leur haine & de leurs mépris; elle les baise, les baigne de ses larmes, les parfume & les essuie avec ses cheveux. Elle entend blâmer son action; elle s'y étoit attendue, & n'est point arrêtée par la crainte du mépris de ceux qui la traitent de folle, & qui sans ménagement rappellent la mauvaise vie qu'elle a menée jusqu'alors. Cette première démarche de la sainte Pénitente nous frappe peu, Mesdames; accoutumées à regarder Jesus comme Dieu, rien ne nous paroît plus naturel que tout ce qu'elle fait. Mais transportons-nous au moment où elle l'a fait, & nous comprendrons l'héroïque de son action. C'est par de

tels sacrifices qu'on fait violence à la miséricorde de Dieu, & qu'on attire ces torrens de graces que nous souhaiterions avoir pour rien. Considérez encore son courage & ce qu'il lui fit souffrir pendant la Passion. Quels dûrent être les déchiremens du tendre cœur de cette parfaite amante, en voyant Jesus chargé du poids de sa croix ! O que volontiers elle eût pris la place de Simon le Cyrénéen, si les bourreaux eussent voulu le lui permettre ! Elle se tient au pied de la croix, & avale à longs traits le calice de la passion de Jesus. Je suis bien sûre qu'elle reçut dans son cœur chaque coup de marteau dont on frappa les clous qui attachèrent les pieds & les mains du Sauveur. Que ne souffrit-elle pas avant & après sa mort ? Sa douleur lui causa une sorte de délire ; car tout ce qu'elle dit à Jesus, qu'elle prenoit pour un jardinier, n'avoit pas le sens commun. Nous souhaitons toutes l'amour
de

de Magdelaine : voudrions-nous le payer un tel prix ? Au reste, Mesdames, Dieu fait mieux que nous ce qui nous convient ; il ne nous appartient pas de vouloir obtenir sa grace à notre fantaisie. Soumettons-nous, prions ; & s'il ne nous trouve pas dignes du pain des enfans, disons avec la Cananée : Seigneur, les chiens sont soufferts sous la table à ramasser les miettes qui tombent des mains des enfans. Adieu, Mesdames ; j'aurai l'honneur de vous faire avertir du premier moment où nous pourrons nous rassembler. Madame la Marquise peut rester si elle le juge à propos.

III.^{me} CONVERSATION
Particulière.

LA MARQUISE.

J'AI bien besoin de vous ouvrir mon cœur, Mademoiselle ; il s'y passe

L

242 LA DEVOTION
d'étranges choses; & en vérité j'ai peur
d'en perdre l'esprit.

LA BONNE.

Il faut espérer que l'esprit vous tournera; mais pourtant vous ne deviendrez pas folle. Qu'est-ce qui vous tourmente, Madame? & pourquoi n'avez-vous pas déclaré vos peines à votre Confesseur en faisant votre confession générale?

LA MARQUISE.

C'est précisément ce qu'il m'a dit qui m'a jetée dans le trouble: c'est un fort honnête homme, assurément; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il n'a pas la grace pour me conduire, car il me semble que Dieu me demande tout autre chose que ce qu'il exige de moi. J'avoue de bonne foi que j'aimerois mieux suivre sa méthode que celle qui m'est inspirée; elle n'est pas si pénible. Cependant je n'ai pu m'y livrer sans trouble. J'ai consulté un très-habile homme qui n'a pas le

temps de me conduire, & il m'a conseillé de vous déclarer mes peines & de suivre vos avis.

LA BONNE.

Cette circonstance me détermine à vous écouter, Madame; sans cela je vous aurois priée de consulter ceux qui sont Docteurs en Israël, & dont les lumieres sont meilleures que les miennes. J'exige aussi, s'il vous plaît, que vous écriviez le précis des choses dont nous serons convenues, & que vous les soumettiez à quelqu'un, en attendant que vous ayez trouvé ce qui vous convient.

LA MARQUISE.

Je vous dirai d'abord, Mademoiselle, que Dieu m'a fait de grandes graces dans ma retraite, & qu'il m'a donné un grand désir d'être absolument à lui par le chemin des vertus cachées & obscures. Voilà ce que mon confesseur ne veut point entendre. C'est le Curé de ma paroisse; il voudroit

me mettre à la tête de toutes les bonnes œuvres qui s'y font, sans considérer que je n'ai aucun fonds d'intérieur. Toute répandue au-dehors jusqu'à présent, il me semble que j'aurois besoin de recueillement, de retraite, avant que de penser à ces pratiques d'éclat qui sont dangereuses aux personnes superficielles telles que moi.

LA BONNE.

Je suis de votre sentiment, Madame; il faut se remplir avant que d'entreprendre de donner au prochain de la surabondance : mais quelles sont ces bonnes œuvres extraordinaires auxquelles M. votre Curé voudroit vous assujettir ?

LA MARQUISE.

L'affiduité aux assemblées de charité qui se font deux fois la semaine; là on se distribue la visite des pauvres, des malades & des hôpitaux. Il y a deux ans que je suis livrée à toutes ces œuvres d'éclat; & loin d'en avoir

tiré aucun profit, cela m'a remplie d'un orgueil insupportable. Je suis naturellement vaine & libérale. Comme je suis très-riche & que je ne dépends que de moi, j'ai contenté mes deux goûts, en donnant beaucoup; ce qui m'a attiré une réputation que je ne mérite pas. Dans ces assemblées on me loue sans cesse, on me cite pour exemple, & j'avale à longs traits cette fumée. Comme j'aime naturellement à me mêler de tout, à paroître, à être applaudie, je n'ai nulle répugnance à tout ce tracas qui suit les œuvres extérieures. Ces actes sont pour moi un délassement, un métier. Je ne fais si je m'explique bien, mais je sens qu'il n'y a rien pour Dieu; au contraire, je sens beaucoup d'opposition à me renfermer, à être ignorée, & à devenir intérieure. Je résiste à cet attrait, parce que je sens que la retraite m'ennuyera prodigieusement, & aussi par respect humain. Que dira-t-on si

je m'absente de ces assemblées? je scandaliserai; les pauvres seront moins secourus. Cela m'embarrasse beaucoup.

LA BONNE.

Il faut tâcher d'accommoder leur intérêt avec le vôtre. En général, je ne crois pas le commencement de la conversion propre à la pratique du bien extérieur : il faut être Magdelaine quelque temps, pour devenir Marthe avec sûreté. La célèbre Madame de Miramion, appelée de Dieu à être à la tête de toutes les bonnes œuvres de Paris, se renferma une année tout entière dans une maison de campagne par le conseil de son directeur, & fit un fonds d'esprit intérieur qui la soutint au milieu du tumulte des occupations que la charité lui fit entreprendre; encore les interrompoit-elle de temps en temps pour faire des retraites de huit jours. Je serois donc d'avis, Madame, que vous imitassiez cette conduite; & pour empêcher les personnes de piété

vraie ou fausse, d'en être mal édifiées, il faut quitter Paris pendant quelque temps sous un prétexte que vous ferez bien trouver. Pour ce qui regarde le soulagement des pauvres, il faut remettre à votre Curé les sommes que vous distribuiez vous-même.

LA MARQUISE.

Autant faire publier ces aumônes au prône. Mon Curé s'est habitué à me donner comme une Sainte, & à relever avec emphase le bien apparent que je fais; or je voudrois que lui, & tout ce qui me connoît, m'oubliât. Quand je dis que je le voudrois, je m'exprime mal, je le crains beaucoup; c'est je crois le Saint-Esprit qui le veut en moi. Il me semble qu'il n'y a de sûreté que dans cette vie cachée, inconnue. Si j'en croyois mon attrait, j'irois me faire Converse dans un couvent où l'on n'auroit jamais entendu parler de moi.

LA BONNE.

Assurément, Madame, ce mouve-

ment vient de Dieu, pourvu qu'il soit soumis à l'obéissance. Prenez à cet égard une ferme résolution de ne rien décider de vous-même. Il faut absolument trouver quelqu'un qui se charge de votre conduite, & qui prenne le temps d'examiner ce que Dieu demande de vous. En attendant, Madame, je pense que vous feriez bien de faire toutes les semaines une absence de deux ou trois jours que vous passeriez dans le recueillement. Mais pourrois-je vous demander sans indiscretion le nom de celui que vous avez consulté en dernier lieu ?

LA MARQUISE.

C'est M.... de qui j'ai eu bien de la peine d'obtenir un quart d'heure, quoique je me sois nommée.

LA BONNE.

S'il ne vous eût pas connue, il vous auroit fort bien donné une heure; mais il craint les dévotes de profession, & ne veut se charger de per-

sonne , à moins qu'il ne soit convaincu qu'il n'y ait du fruit à faire. J'aurai l'honneur de lui parler , Madame ; c'est précisément celui qui vous convient , & le ciel vous a inspiré de vous adresser à lui.

LA MARQUISE.

Je vous avouerai pourtant qu'il m'a bien rebutée ; il n'a pas l'air bien compatissant , & j'ai peur.... Mais , mon Dieu , à quoi est-ce que je m'amuse ? est-ce pour être flattée que je veux choisir un guide ? Je vous obéirai , Mademoiselle , & si j'en croyois le mouvement qui vient de s'élever en moi , je ferois vœu d'obéir à cet homme si sévère.

LA BONNE.

Il ne vous le permettroit pas , Madame ; gardez-vous des vœux indiscrets , c'est une tentation , & il ne faut jamais en faire sans conseil & sans un examen

très-sérieux & très-long. D'ailleurs je dois vous avertir que vous vous faites une fausse idée de M. D... C'est l'homme le plus doux & le plus patient; & depuis plusieurs années que je suis sous sa conduite, j'ai bien eu lieu de me convaincre qu'il possède ces vertus.

LA MARQUISE.

Quoi, Mademoiselle, vous connoissiez par expérience qu'il étoit propre à me mener au ciel, & vous aviez la cruauté de ne pas me l'indiquer. En vérité vous avez manqué de charité à mon égard dans une chose essentielle.

LA BONNE.

Je vous l'ai dit, Madame, c'est un défaut fort commun de vanter incessamment son directeur & d'en parler sans cesse, & j'ai fait mes efforts pour l'éviter. D'ailleurs, il faut laisser une grande liberté au Saint-Esprit, & lui laisser le soin d'inspirer à cet égard ce qu'il fait être le meilleur pour nous.

IV.^{me} CONVERSATION
Particuliere.

LA PRÉSIDENTE, LA BONNE.

LA PRÉSIDENTE.

PRÊTE à partir pour un long voyage, je n'ai pu me refuser au plaisir de vous voir encore une fois & de vous demander vos conseils pour le nouvel état dans lequel je vais entrer. Mon époux vient d'être nommé Premier Président du Parlement D.... & comme le Gouverneur de la province n'y réside pas, il est chargé du commandement. Me voilà donc forcée d'entrer dans un tourbillon d'affaires, de devoirs & de plaisirs qui va bien déranger mon petit souffle de piété. Monsieur le Président m'a avoué qu'il eût frémi de ces honneurs, si j'avois été dévote comme autrefois; mais qu'aujourd'hui que je ne suis que chré-

tienne, il espere que je me prêterai à tout ce qui sera nécessaire pour remplir les devoirs de ce nouvel état : en vérité ils me paroissent terribles. Que ferai-je au milieu de ce tourbillon ?

LA BONNE.

La Providence qui vous y place, vous donnera le moyen d'y faire votre salut : j'avoue qu'il sera plus pénible là qu'ici ; mais il y a des graces d'état, & malgré les obstacles à la sainteté qui naîtront sous vos pas, vous pourrez devenir une Sainte.

LA PRÉSIDENTE.

Vous n'y pensez pas, Mademoiselle. Selon le plan de vie qu'a formé mon époux, je n'aurai pas une heure par jour pour prier.

LA BONNE.

Eh bien, Madame, il faudra prier toute la journée, c'est-à-dire, conserver la présence de Dieu, & l'invoquer sans cesse par des oraisons jacula-

toires. Mais quel est donc ce plan qui remplit si exactement tout le jour ?

LA PRÉSIDENTE.

D'abord il veut donner à manger trois fois la semaine, vous savez que c'est sa manie ; & il dit que dans ce pays, on est en usage de rester à table une partie de la nuit : ainsi il ne faut plus penser à me lever à cinq heures, si on se couche à deux.

LA BONNE.

Non ; mais vous pourrez vous lever à huit, & cela revient au même ; je connois cette province, il n'est jamais jour chez les Dames avant onze heures ; ainsi vous aurez là comme ici, trois heures dont vous pourrez disposer. D'ailleurs, Madame, vous m'avez avoué que votre complaisance vous a fait regagner le cœur de votre époux ; essayez par persuasion, de l'engager à vous relâcher quelque chose ; alléguez votre santé, la sienne ; quelquefois hazardez un mot du danger pour le salut

dans une dissipation si continuelle , & finissez par lui promettre de faire ce qu'il voudra. Tôt ou tard , vous le ramenez à un genre de vie plus chrétienne , si à vos exhortations , qui doivent être rares & faites bien à propos , vous joignez d'ardentes prières pour lui , & beaucoup d'actes de vertu.

LA PRÉSIDENTE.

Je l'espère ; car il convient bien franchement qu'il aime le monde à l'excès , & sur-tout la table ; il a des volontés de se corriger , mais elles vont être renversées : il a un beau prétexte pour continuer ; c'est la nécessité de représenter dans cette place.

LA BONNE.

Et vous une bonne raison de le ramener à Dieu ; c'est la nécessité de bien remplir des devoirs qui deviennent immenses quand on veut faire honneur à une telle place ; mais je ne puis trop vous répéter que vous devez plus parler de sa conversion à Dieu

Qu'à lui; il craindroit une rechûte dans la dévotion d'autrefois. En attendant que Dieu vous accorde cette grace, vous devez faire un plan de vie dont il ne faut jamais vous écarter, quoi qu'il arrive.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! le pourrai-je? on joue d'une furie épouvantable dans cette ville; les bals y sont fréquens, on y a la comédie six mois de l'année. Les visites y sont perpétuelles; le moyen de respirer?

LA BONNE.

Je vous l'ai dit, Madame, je connois le pays où vous allez, & suis en état de vous dire de gros en gros quels écueils vous devez éviter. D'abord il faut prévenir votre époux, que la seule loi de Dieu mettra des bornes à l'obéissance que vous aurez pour lui, & il faut ajouter que vous le croyez trop équitable & assez bon chrétien pour ne rien exiger au-delà. Comme il a de l'esprit, représentez-lui que le grand

moyen de se faire respecter dans le lieu où il va tenir la première place, est de respecter lui-même la loi du Seigneur, les ordres de l'Eglise & ceux du Roi. Priez-le de vous abandonner la police de votre maison, & lui promettez de la mettre à son goût, c'est-à-dire, de lui donner un air de grandeur : faites-lui comprendre que l'ordre, la justice & la décence font la véritable grandeur, même selon le monde. Je suis sûre que sous cette condition vous serez la maîtresse. Après avoir obtenu la permission d'agir selon vos vues, prosternez-vous aux pieds du Seigneur, recevez de sa main votre administration, conjurez-le de bénir vos soins, de vous inspirer ce qui sera le plus convenable à sa gloire, & renoncez à tout autre motif que celui de lui plaire.

LA PRÉSIDENTE.

J'oublois de vous dire que mon époux, convaincu que désormais il n'a

plus rien à craindre de cette charité mal-entendue , qui l'avoit obligé de m'ôter les soins économiques , me les a remis absolument , avec le mémoire de la maniere dont il veut que sa maison soit montée ; en vérité je trouve qu'il y a de l'excès. Cependant je n'ai osé lui répliquer , quoique j'en eusse grande envie. Nous avons soixante mille livres de rente , il les a toujours dépensées ici ; comment suffiront-elles pour l'augmentation qu'il projette ?

L A B O N N E .

Confiez-vous à la Providence, Madame. D'abord les denrées sont moins chères où vous allez qu'ici ; mais je compte moins sur cette ressource que sur celle d'une administration fidelle. Vous ne serez point volée quand tout passera par vos mains , & que vous ne vous fieriez à personne ; il faut que l'emploi de maître-d'hôtel & d'intendant se réduise à bien peu de chose

chez vous, & que vous en fassiez les principales fonctions.

LA PRÉSIDENTE.

Là, en conscience, Mademoiselle, auriez-vous bien la cruauté de m'imposer cette tâche? Pensez donc qu'obligée de représenter perpétuellement, je n'aurai que peu de momens à moi pour donner à la priere : voudriez-vous que je les consacrasse à l'ennuyeux détail que vous me proposez? Cela auroit un air d'avarice; ces gens que je gênerois décrieroient ma maison.

LA BONNE.

Votre méditation, votre priere, vos pratiques de vertu, Madame, doivent être renfermées & subordonnées à vos devoirs de chef de famille : la justice, la charité, vous en font une loi dont rien ne peut vous dispenser; si vous les remplissez comme il faut, ils vous conduiront à la sainteté; & vous ne seriez pas en sûreté de salut, si vous les négligiez. Je dis la justice. On voit

Souvent les meilleures maisons se détruisent, faute du soin que je vous recommande : on s'endette, & on finit par faire perdre au marchand & à l'artisan le fruit de ses sueurs. En second lieu, on est coupable de tous les vols que font les domestiques, soit en comptant ce qu'ils fournissent au-dessus de la juste valeur, soit en gaspillant les provisions. Enfin, on est hors d'état de faire l'aumône ; au lieu que, par la méthode que je vous propose, on se ménage la facilité d'assister le pauvre, qui a un droit bien fondé à une partie de votre bien. D'ailleurs, vous êtes dans une place où vous devez le bon exemple ; qui sait si vous n'engagerez point d'autres Dames à marcher sur vos traces ? J'ai oui dire que le Grand Condé vit un jour dans un escalier une femme du commun qui voulut se retirer à son approche. Que voulez-vous, ma bonne, lui demanda-t-il ? Monseigneur, répondit-elle, je cherche M. le maître :

(on nomme ainsi, comme vous savez, le maître-d'hôtel). Et que lui voulez-vous, ajouta le Prince? C'est pour ce poisson que je lui vendis hier, & j'en puis avoir un pareil pour demain. Combien vendez-vous une telle piece, lui demanda encore le Prince? Trente-cinq livres, répondit-elle. Le Grand Condé voulant se divertir, dit à cette femme de revenir dans deux heures, & passant chez M. le maître, loua beaucoup le poisson qu'on avoit mangé la veille, & parut souhaiter d'en avoir un pareil pour le lendemain. Sans doute, il est bien cher, ajouta-t-il comme par maniere d'acquit. Oui, mon Prince, répondit cet homme; j'en paye quatre-vingt-dix livres. Au dîner, le Prince raconta ce trait à la compagnie en présence du voleur, & se contenta de dire: Avec une telle fidélité, cet honnête homme doit avoir fait sa fortune depuis qu'il me sert; à présent qu'il est riche, j'espère qu'il

se contentera de cinquante pour cent de profit ; car, en conscience, c'est trop de prendre plus que cent pour cent.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai envie de rire : en place de leçon de spiritualité, vous m'en faites une d'économie.

LA BONNE.

C'est que la vraie spiritualité consiste à remplir ses devoirs ; je vous le répéterai dix mille fois s'il est nécessaire. Mais il faut que les motifs & la manière anoblissent les actions. Voudriez-vous, Madame, entrer dans le détail de ce que M. votre époux exige de vous eu égard au ton sur lequel il veut mettre sa maison ?

LA PRÉSIDENTE.

J'ai son mémoire très-présent, & je peux me le rappeler. Il veut d'abord dix domestiques à livrée, y compris deux cochers & un postillon ; trois laquais auroient suffi, deux pour lui &

un pour moi ; mais le superflu pour les autres est le nécessaire pour lui. Voilà donc sept fainéans qui traîneront dans les antichambres & passeront le temps à jouer ; c'est quatre hommes au moins que nous enlevons au labourage ou à des professions utiles.

LA BONNE.

J'en conviens ; mais , en attendant que vous soyez maîtresse de faire à ce sujet des retranchemens raisonnables, il faut diminuer le mal que vous ne pouvez anéantir. Bannissez absolument le jeu des antichambres ; substituez-y le travail , & pour y affectonner vos domestiques , intéressez leur cupidité. Fournissez-leur les matériaux , de la laine pour tricoter , de la mousseline pour broder ; mettez entr'eux de l'émulation par le prix que vous distribuerez aux plus laborieux : faites du jeu , de l'ivrognerie & de l'oïveté , des motifs d'exclusion de votre service , en attendant que vous puissiez

les faire agir par des motifs de religion.

LA PRÉSIDENTE.

Comment parvenir à leur inspirer ces motifs de religion? ces gens sont d'une ignorance crasse.

LA BONNE.

A la honte de leurs maîtres, qui, selon saint Paul, sont pires que les infidèles, parce qu'ils négligent ceux qui sont de leur maison. Un des actes de vertu qui sera le plus agréable à Dieu, c'est l'instruction de vos gens. Que la première heure du jour y soit employée. Que tous vos domestiques, sans exception, assistent à la prière du matin que vous ferez vous-même, & qui doit être suivie d'un quart d'heure, ou de lecture, ou de catéchisme, ou d'instruction familière à leur portée; payez, s'il le faut, un ecclésiastique pour les instruire en général & en particulier; mais sur-tout prêchez-les d'exemple; c'est un langage muet presque toujours.

efficace. Et combien aurez-vous de femmes ?

LA PRÉSIDENTE.

Trois femmes de chambre & une fille de garde-robe, une femme pour avoir soin du linge, deux porteurs de chaise, un portier, un cuisinier, deux marmitons, l'homme d'affaire & le maître-d'hôtel, sans préjudice de deux secrétaires : c'est, comme vous voyez, vingt-cinq personnes ; il n'en rabattrait pas une seule pour tout au monde. Deux femmes me suffiroient, il y en a deux pour la grandeur.

LA BONNE.

Faites de ces deux des ouvrières pour les pauvres ; qu'elles s'occupent à faire, à raccommoder leur linge. Quelles filent toutes pour faire du linge pour les pauvres familles honteuses. Choisissez-les sages, modestes ; quand vous serez seule, partagez-leur le travail, & choisissez l'ouvrage le moins agréable, en leur insinuant que vous tenez

à grand honneur de travailler pour Jésus-Christ, dans la personne des pauvres. Apparemment, vous n'aurez pas de visites les matins.

LA PRÉSIDENTE.

Non, Mademoiselle; mais encore me faut-il le temps de la Messe, d'une bonne lecture, d'une méditation.

LA BONNE.

Vous devez entendre la sainte Messe tous les jours, & souvent une des dernières, afin d'être vue des Dames; car un de vos devoirs est d'édifier: conséquemment vous devez y paroître avec le respect le plus profond; ne jamais parler dans le lieu saint, sous quelque prétexte que ce soit; mener vos femmes à l'Eglise, & veiller qu'elles y soient décentes. Pour la lecture, qu'elle devienne un acte de charité; faites lire pendant votre toilette, afin que les femmes de chambre en profitent.

LA PRÉSIDENTE.

Mais ces sortes de gens ne sont pas capables d'une lecture un peu relevée ; & franchement, je n'aime guere les autres.

LA BONNE.

J'ose vous le dire, Madame, c'est un défaut. Vous avez quantité de bons livres à leur portée ; le saint Évangile, l'introduction à la vie dévote, la connoissance & l'amour de Notre-Seigneur, les souffrances de Jesus-Christ, le combat spirituel.

LA PRÉSIDENTE.

Je croyois avoir besoin de lectures plus relevées ; ceux-là, sur-tout le dernier, ne sont que pour les commençans.

LA BONNE.

Voilà encore un sentiment qui tient à la fausse dévotion, & qui vient de l'orgueil. La vraie piété préfère l'utile & le simple à un sublime quelquefois dangereux. Saint François de Sales,

qui étoit, je pense, aussi avancé que vous dans la perfection, nous apprend qu'il goûtoit infiniment le combat spirituel, & qu'il le portoit toujours dans sa poche. Les livres que je vous ai indiqués, sont généralement approuvés dans l'Eglise; on peut les lire avec sûreté, sans crainte d'y trouver des maximes suspectes, ou des manières de s'exprimer, qui, quoiqu'elles soient orthodoxes, peuvent conduire à une spiritualité mal-entendue. Vous avez encore l'explication du symbole & les méditations de Grenade. Je crois que toute une bibliothèque de livres pieux, n'en apprendroit pas plus que ceux-là. Ajoutez-y, si vous voulez, la vie des Saints du Pere Croiset, & quelques vies particulières; cela mettra vos femmes dans le goût de la vertu, surtout si vous interrompez cette lecture par de bonnes réflexions à leur portée. Je crois que vers les dix heures du matin, la priere commune &

ordre dans la capitale de son gouvernement, que le bruit en ira à la Cour; qu'on y apprendra avec plaisir que les désordres sont bannis, les pauvres occupés, les artisans encouragés; que tous les yeux se tourneront sur lui; qu'on le citera comme un modèle: & remarquez que ce que vous lui promettez se réalisera par la suite, & tournera son penchant à la vanité d'une manière utile.

LA PRÉSIDENTE.

Cela ne seroit pas absolument impossible; mais j'entrevois que vous m'allez tailler tant de besogne, que je n'aurai pas le temps de respirer; j'en frémis d'avance, je vous jure.

LA BONNE.

Et que sont devenues vos idées de perfection, Madame? vous en voudriez une de fantaisie, qui s'accommodât à vos goûts; mais c'est de la fausse monnoie, je vous en avertis.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez bien raison , & dans le vrai , je le sens ; mais continuez , s'il vous plaît , nous discuterons ensuite sur le plus ou le moins.

LA BONNE.

Réservez une matinée chaque semaine pour un soin bien pénible , mais absolument nécessaire , & je vous conseillerois de prendre le jour de votre communion ; car je vous avertis que de tout ce que j'ai à vous proposer , c'est l'article le plus désagréable. Il faut absolument tout payer argent comptant , c'est-à-dire , chaque semaine. Vous aurez par-là les denrées à meilleur marché , & vous serez moins en danger d'être trompée. C'est vous-même qui devez payer , & recevoir les quittances , que vous ferez mettre sur un livre destiné à cet usage. Vous avez ici une femme de chambre sur la probité de laquelle vous pouvez compter , & qui me paroît fort discrete ;

il faut la charger de savoir à-peu-près le prix des grosses provisions, comme de la viande, du pain, du poisson, pour voir si le maître-d'hôtel n'est point d'accord avec les marchands pour vous tromper. Il faut régler vous-même, en arrivant, la quantité de viande de boucherie qu'on doit prendre par jour; donner le pain & le vin en argent; faire bien comprendre au maître-d'hôtel que vous prendrez dans ce pays-là, que vous savez à peu de chose près ce qui se peut dépenser en bougies, chandelles, sucre, &c... lui signifier que vous voulez être servie abondamment avec la quantité que vous aurez fixée; & en un mot, vous donner pour une personne si bien au fait de l'économie, qu'il n'est pas possible de vous en imposer. Ajoutez-y qu'une gratification honnête fera le prix du bon ménage qu'il mettra dans votre maison, & que vous lui procurerez un bon emploi quand il en sortira.

LA PRÉSIDENTE.

Quels détails pour une femme de mon rang ! la plus petite bourgeoise en rougiroit , & craindrait d'être taxée d'avarice. Il seroit inoui , ce me semble , d'avoir une conduite toute propre à me faire soupçonner de ce vice.

LA BONNE.

Non, Madame , ce n'est point une chose inouïe. Je vous répéterai ce que disoit à son frere la fameuse Madame de Maintenon , épouse de Louis quatorze. Elle lui envoya un mémoire de dépense journaliere , où elle entroit dans les plus petits détails , & finissoit en disant : En lisant ceci vous me trouverez fort avare , & en l'exécutant , vous paroîtrez magnifique. Si c'étoit par avarice que vous prissiez cette peine , on ne pourroit assez vous mépriser ; mais je ne vous conseille pas de thésauriser. Vous n'avez point d'enfans ; dépensez votre revenu ; faites seulement en sorte d'en ménager une

partie pour les pauvres , auxquels elle appartient de droit, & sur-tout craignez les dettes : c'est à payer comptant que consiste la véritable grandeur. Mettez-vous au service de Dieu en qualité d'économe des pauvres ; & à chacun des soins pénibles que vous prendrez , dites à Dieu au fond de votre cœur : Mon Dieu , vous êtes le maître que je fers. Mettons les choses au pis. D'abord on vous accusera d'avarice , & vos domestiques , privés de l'injuste gain auquel ils s'attendoient dans votre maison , ne cesseront de vous décrier ; sacrifiez cette petite humiliation pour obtenir la force de résister à la vanité par la suite. Oui , Madame , vous aurez besoin de résister à la vanité quand on verra les grands biens que vous ferez en état de faire : je suis très-persuadée que votre revenu suffira pour toutes les dépenses ; votre place vous rendra au-delà de vingt-cinq mille livres par année que vous pourrez employer aux bonnes

œuvres. Montrez cela à votre époux du côté capable de l'intéresser ; faites-lui sonner bien haut l'admiration, l'amour du public à la vue des grands biens que vous ferez : cette vue le séduira.

LA PRÉSIDENTE.

Mais que deviendra ce précepte de faire l'aumône si secrètement que la main gauche ignore ce que fait la main droite ?

LA BONNE.

Celui qui a fait ce précepte a dit en même temps : Faites vos bonnes œuvres devant les hommes, afin qu'ils glorifient votre Père céleste. C'est aux personnes en place que Jésus adresse ce discours. Il faut non-seulement user de séduction à l'égard de Monsieur votre époux, mais encore à l'égard des personnes riches : il faut que votre exemple leur arrache une partie des sommes consacrées au luxe : il faut que vous soyez à celles qui voudront se donner à Dieu, une règle vivante, un modèle de la

vraie piété , & que vous décriez la fausse dévotion. Il faut enfin que vous foyez une preuve sans réplique de cette grande vérité : Le monde deviendroit le séjour de la paix & du bonheur , s'il étoit peuplé de vrais chrétiens.

LA PRÉSIDENTE.

Mais que ferai-je des sommes que vous supposez que je pourrai ménager ? leur emploi est une nouvelle charge que je m'impose , ou plutôt que vous m'imposez , & que je n'aurai pas le temps de remplir comme il faut.

LA BONNE.

Il faut , en faisant des biens que votre situation rendra très-bornés , avoir des vues immenses. Que vos épargnes servent à encourager la vertu & à extirper le vice. Commencez par votre maison. Que vos domestiques apprennent que votre service bien rempli leur assurera un pain honnête. Si vous en trouvez quelques-uns qui soient propres à des professions utiles , ne craignez point de

vous en priver pour les leur faire apprendre, lorsque vous serez contente de leur conduite; je parle de ceux qui sont nés dans la ville; car vous n'en devez point avoir d'autres. N'oubliez jamais le cultivateur: les villes sont pleines de jeunes gens de la campagne que l'oisiveté, la crainte de la misère ou la peur de la milice y conduit. C'est un vol que l'on fait à la société en lui enlevant des laboureurs. En attendant que la sagesse du gouvernement remédie à cet abus par une loi générale, faites-en une pour votre maison, & tâchez d'inspirer vos vues à vos amis. Les villes seront toujours peuplées, & les campagnes désertes. Renvoyez aux manufactures, comme je vous l'ai dit, ceux de vos gens qui y conviennent; que les autres soient sûrs d'un emploi, d'un établissement; alors il y aura presse à vous servir. Vous choisirez, & vous assurerez de la docilité de ceux auxquels vous aurez donné la préfé-

rence. Votre seconde attention doit être du côté des enfans : il faut en même temps pourvoir à leur instruction & les ravir à l'oïfiveté. Jetez les yeux sur ce grand homme qui nous a été ravi trop tôt , sur cet homme si loué , si digne de louanges & pourtant si décrié : je parle du Curé de Saint-Sulpice. Les charités immenses qu'il faisoit , étoient marquées au coin du discernement.

LA PRÉSIDENTE.

Que me proposez-vous , Mademoiselle ? pensez donc qu'il recevoit de tous les côtés des sommes immenses , & qu'il pouvoit disposer chaque année de plus de cinq cents mille livres qu'on lui confioit.

LA BONNE.

Aussi ses charités ne se bornoient pas à Paris , quelqu'immense qu'il soit ; il les étendoit en province , & j'ose vous dire que son économie triploit cette somme. Votre champ est moins étendu :

commencez par votre capitale ; enlevez les enfans au vice en les arrachant à la fainéantise. Que savez-vous si votre exemple , devenu efficace , ne vous attirera pas de grands secours. Madame de Miramion étoit moins riche que vous, quels biens n'a-t-elle pas faits ? d'ailleurs vous ne serez chargée d'aucun de ces détails ; je vous fournirai des personnes qui exécuteront ce que je vous propose ; un coup d'œil suffira.

LA PRÉSIDENTE.

Vous me proposez de séduire les autres, & vous commencez par me séduire. Mais, Mademoiselle, ce n'est pas assez, il faut gagner mon époux : il vous estime beaucoup : agissons de bonne-foi quant au fond, c'est-à-dire, montrons-lui de grandes choses à faire, plutôt que des œuvres pieuses ; daignez me faire un mémoire de vos vues à cet égard ; je le lui présenterai.

LA BONNE.

De tout mon cœur. Combien veut-il

donner à manger ? a-t-il réglé quelque chose à cet égard ?

LA PRÉSIDENTE.

Oui, Mademoiselle, & voilà le point désespérant. Pour le dîner, il ne m'embarasse guere, il ne prie jamais personne, & est pourtant toujours bien-aise d'avoir un couple d'amis, mais sans façon. Il ne demande qu'une soupe avec une volaille, deux entrées, une salade & un rôti. Mais pour le soir il donne à manger trois fois la semaine, & veut douze couverts, & huit plats à chaque service. Cela fera une dépense effroyable ; car il veut des primeurs & du rare.

LA BONNE.

Oui, si elle étoit abandonnée au maître-d'hôtel ; mais, en vous donnant beaucoup de peine la première année, cela ira tout seul & à bon marché par la suite. Ces primeurs me fourniront le moyen de faire une bonne œuvre.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà ce que je ne conçois pas.

Pensez-donc que nous avons payé cette année les petits pois jusqu'à deux louis le plat , qu'on a donné jusqu'à douze francs d'une botte d'asperges. J'ai eu la curiosité d'examiner les comptes à cet égard, & j'ai trouvé 4000 livres pour les prémices du jardinage & des légumes.

LA BONNE.

Il faudra avec cette somme donner du pain à une famille , avoir un jardin à la porte de la ville qui vous servira de promenade , & dont vous tirerez beaucoup de légumes pour les pauvres, & vos prémices par-dessus le marché. Voilà encore un article pour mon mémoire. Au reste je prétends que ce jardin fournisse encore votre maison toute l'année. Et à quelle heure quitte-t-on la table à dîner ?

LA PRÉSIDENTE.

A deux heures & demie , & j'ai jusqu'à cinq heures pour ma grande toilette.

LA BONNE.

Dont vous ménagerez deux heures ,

car une demi-heure vous suffit, puisque vous serez coiffée le matin. D'ailleurs vous entrez dans un âge où la très-grande coiffure devient ridicule ; il faut en retrancher peu à peu.

LA PRÉSIDENTE.

J'avoue qu'il est ridicule d'être mise à quarante ans, ou du moins à trente-cinq, comme j'étois à dix-huit ; mais cela plaît au Président.

LA BONNE.

Il faut faire en sorte que cela lui déplaîse. Badinez souvent en sa présence des femmes qui outrent la parure ; recueillez précieusement toutes les railleries que vous entendrez dire sur cet article, & faites-lui-en part sans affectation ; il craint extrêmement le blâme, cela produira son effet. Voilà donc deux heures dont vous pourrez disposer, & que fera-t-on à cinq heures ?

LA PRÉSIDENTE.

A cinq heures on ira à la comédie ou au concert ; on jouera un jeu enragé

usqu'à dix heures qu'on se met à table.

LA BONNE.

Encouragez le concert , & détruisez soudainement la comédie. D'abord il faut dire à celui qui en est le chef , lorsqu'il viendra demander votre protection , que vous deviendrez son ennemie , s'il met au théâtre une seule pièce libre. Dites-lui que vous détestez les Opéra comiques ; que vous aimez la Chaussée, Marivaux & les autres Auteurs qui ont écrit purement. Faites-lui entendre que s'il veut se prêter à vos vues , vous lui ferez avoir le privilège perpétuel pour tous les hivers , à condition qu'il n'aura que des actrices de bonnes mœurs , & qu'il chassera les scandaleuses. Vous riez.

LA PRÉSIDENTE.

Assurément ; car vous exigez , ou plutôt vous voulez que j'exige une chose impossible. Les filles qui veulent être sages , ne s'avisent guère de choisir une telle profession ; & dans le grand

nombre de troupes qui font en France ; vous auriez peine à en trouver quatre d'une bonne conduite ; le métier est trop séduisant.

LA BONNE.

C'est que vous jugez sur ce que vous voyez à Paris. J'avoue qu'une fille sage ne choisit point la comédie ; mais il y en a nombre qui y font nées , & qui le font beaucoup. Cette chose que vous regardez comme impossible , Madame de Belle - Isle en étoit venue à bout ; & dans une ville où il y avoit trente mille hommes de guerre , les comédiennes étoient si sages , que jamais les officiers ne leur ont attribué l'ombre d'une intrigue : une femme , je ne dis pas coupable , mais soupçonnée , eût été chassée sur le champ : aussi l'Evêque dérogeant à la coutume , leur avoit permis d'approcher des sacrements. Il y a des familles entières qui descendent de comédiens depuis un temps immémorial , & qui ont grand soin des

mœurs de leurs filles ; tâchez de joindre deux de ces familles , & si vous pouvez retrancher les piéces libres & les désordres qui naissent du libertinage des actrices , vous aurez beaucoup fait pour les mœurs. J'avoue qu'il vaudroit mieux retrancher absolument le spectacle ; mais , comme la chose n'est pas possible , il faut le rendre le moins mauvais que faire se pourra. Par rapport au jeu , il faut engager Monsieur votre époux à abolir un abus dont tous les Gouverneurs donnent le mauvais exemple. Les jeux de hasard sont défendus sous des peines graves , & ils se jouent à la face du Ciel chez les Grands , sous prétexte qu'ils s'y jouent avec plus d'ordre. Ce bel ordre empêche-t-il la ruine des particuliers , & mille autres excès qui en sont inséparables ? tenez donc ferme sur cet article. Je dis comme sur le spectacle , jouez , allez à la comédie si votre époux l'exige absolument , & ne cédez qu'à

un ordre exprès que vous tâcherez d'esquiver. Que ce soit un jeu de commerce & qui soit peu considérable ; ne rougissez point en cette occasion de l'Evangile, & dites que vous vous feriez un scrupule de risquer de grosses sommes pour votre amusement pendant qu'il y a tant de gens dans la misère. Le petit nombre de personnes raisonnables qui ne jouent gros jeu que par foiblesse & respect humain , se joindra à vous , & le petit jeu s'établira ; il n'en sera que plus gai & plus amusant.

LA PRÉSIDENTE.

Vous m'en donnez , ce me semble , plus que ma tête n'en peut porter , & je crains de devenir folle , si je veux m'affujettir à tous les détails que vous exigez de moi.

LA BONNE.

C'est que vous les fixez tous à la fois , sans penser que j'ai rassemblé sous un point de vue , tout ce que vous devez faire avec le temps. Je vous conseille

pourtant de ne rien omettre pour établir dès le commencement les choses sur le pied où vous voulez qu'elles restent ; & je vous assure qu'il n'y aura de pénible que les trois premiers mois, après quoi les choses iront comme d'elles-mêmes. D'ailleurs, Madame, il faut compter sur le secours de Dieu ; c'est lui seul que vous voulez servir & faire servir ; il doublera votre capacité, & vous donnera de grandes facilités à faire réussir tout ce qu'il trouvera nécessaire à sa gloire & à votre salut, pourvu que vous pratiquiez les choses suivantes.

1.° Il faut vous tenir unie à Dieu par des retours de cœur extrêmement fréquens ; & vous ne devez rien négliger pour acquérir l'habitude de la présence perpétuelle, sans quoi votre ame desséchée tomberoit dans la langueur. Ménagez-vous chaque jour une heure pour prier, y compris la sainte Messe. Je ne vous dis pas de faire votre prière

de suite ; mais si vous ne le pouvez autrement, faites-la en quatre fois, en huit s'il le faut.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous l'avouerai, Mademoiselle, je ne fais pas faire l'oraison : j'ai lu toutes les méthodes qu'on a données sur ce sujet, j'ai perdu bien du temps à vouloir les suivre, & jamais je n'ai pu y parvenir ; mon imagination m'emporte. Quant aux prières vocales, j'en récite un grand nombre, mais sans attention, & j'en fors excédée des efforts inutiles que j'ai faits pour fixer mes idées. Je sens que tout cela me profite peu.

LA BONNE.

On profite toujours beaucoup quand on fait ce qu'on peut. Je pense pourtant qu'il n'est pas défendu de chercher la méthode la plus propre à nous appliquer. Je vous avouerai, Madame, que je ne fais de prières vocales que mes pénitences de confession, & qu'il me
feroit

seroit impossible de fixer mon esprit. Mon cœur s'y oppose : j'en dis autant des méthodes d'oraison , il ne m'est pas possible de m'y assujettir.

LA PRÉSIDENTE.

Mais si cela est , vous ne priez donc point du tout. Je vous avoue que je ne comprends pas cette opposition de votre cœur à la priere ; non que je ne la connoisse pas ; mais c'est qu'il me semble que vous vous y abandonnez tranquillement.

LA BONNE.

Il le faut bien , Madame ; mais je vais m'expliquer , & vous me comprendrez. J'ai , comme vous , l'imagination d'une folie au-delà de l'expression : j'arrêteroïis plutôt une riviere que de la fixer , & les efforts que j'ai voulu faire quelquefois pour suivre un sujet de méditation ou des prieres vocales , ont abouti à me jeter dans un état de stupidité où je ne pense plus. J'ai donc abandonné l'un & l'autre ; c'est-à-dire ,

par exemple , qu'en commençant l'Oraison dominicale , ou un Pseaume , ou quelque bonne lecture , je ne me propose jamais de l'achever , mais de prier un temps fixe. Je demande le Saint-Esprit , & je commence lentement ma priere ou ma lecture jusqu'à ce que je trouve une pensée ou un sentiment qui mette mon cœur en action. Alors je suis ce mouvement , & dis à Dieu tout ce qui me vient. Ce n'est pas une oraison mentale ; car mes levres prononcent quelques mots , quelquefois même très-mal arrangés. C'est uniquement l'expression de ce que je sens alors ; & tant que mon cœur me fournit sur cet article , je ne cherche pas à en sortir.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai fait tout le contraire jusqu'à présent. Quelquefois au milieu du premier point de ma méditation un mot me frappe ; si je m'y arrêtois , je ne pourrois lire les deux autres & faire les réflexions & les actes prescrits ; je m'ar-

rache donc à ce sentiment, pour continuer à suivre la méthode ; & dans toute la méditation , je ne retrouve pas ce sentiment qui m'avoit saisie , en sorte que je demeure froide , glacée. On dit que c'est une tentation de ne pas s'assujettir à la méthode de l'oraison , & de s'écarter à droite ou à gauche.

LA BONNE.

Dieu est le centre, n'importe par quelle ligne on parvient à lui ; tout ce qui y mene est bon & très-bon. Peut-être, Madame, ai-je tort ? mais voici ce que je pense , que vous pourrez soumettre au sentiment de personnes plus éclairées que moi.

Il n'y a guere de personnes , de celles qui font une profession sincere du christianisme , qui pechent contre la foi. Nous sommes parfaitement convaincues des grandes vérités qu'elle nous propose de croire ; mais cette conviction est seche & nous laisse dans notre impuissance ; du moins est-ce là ma situa-

tion. Je veux méditer, par exemple, sur l'agonie de Jesus-Christ dans le jardin des olives. C'est un fait que je fais, que je crois, & qui pourtant me laisse froide & glacée, dans le temps qu'il devoit me faire verser des larmes de sang. Au lieu de me rappeler les circonstances de cette terrible agonie qui m'ont tant de fois trouvé insensible, je gémis de cette insensibilité. Je me reproche ma froideur, j'en conçois toute l'horreur du péché qui est cause de cet endurcissement contraire à la nature; & au lieu de chercher dans mon esprit des ressources contre cette horrible & monstrueuse insensibilité, je représente à Jesus, couvert de sueur & de sang, l'impuissance absolue qu'il est d'être touchée de sa situation si lui-même ne met mon cœur en mouvement. Quelquefois je passe la moitié de mon temps à crier : Fils de David, ayez pitié de moi, rendez-moi la vue. Il est rare que Jesus ne m'exauce pas. Tout d'un coup

le voile se leve , mon cœur est ému , touché , & je n'ai plus qu'à m'abandonner à mes mouvemens tant qu'ils durent. Les plus vifs sont ordinairement de reconnoissance ; car je sens plus sensiblement que ma propre existence, que cette priere vive & ardente est un présent de Dieu , & que je n'y ai rien contribué de mon industrie : en un mot , mon cœur est comme une cloche qui sonne quand Dieu lui donne le mouvement , & qui reste dans le silence aussi-tôt qu'il cesse de remuer la cloche.

LA PRÉSIDENTE.

En vérité , Mademoiselle , je crains que vous ne soyez quiétiste ; il me semble qu'ils usent de cette comparaison.

LA BONNE.

Pas tout-à-fait , Madame ; ils disent bien , à la vérité , qu'il faut attendre le mouvement de Dieu dans l'oraison , mais ils disent qu'il faut l'attendre

fans rien faire & fans s'exciter à rien. Je dis au contraire qu'il faut, en l'attendant, crier à Jesus-Christ, réciter lentement quelques versets des Pseaumes, les paraphraser, ou lire quelque bon livre, en interrompant sa lecture par des actes conformes à ce qu'on lit. Si on est distrait, revenir à crier: Jesus, Fils de David, ayez pitié de moi. En un mot, Madame, ce que j'ai l'honneur de vous dire est le contraire du quiétisme, puisque c'est un travail continuel, jusqu'au moment où Dieu touché de la persévérance de l'ame fidelle, lui donne un rayon de lumiere qui lui facilite la priere. Au reste, je ne veux pas vous dire que cette méthode de prier soit meilleure qu'une autre; je pense seulement qu'elle est la plus utile pour ceux qui, bien convaincus des vérités de la foi, sentent leur foiblesse à y conformer leurs mœurs; & comme je suis dans ce cas, je mets les demandes continuelles à la place

des considérations. Ma priere aboutit toujours à demander à Dieu la lumiere, & la fidélité à la suivre ; à offrir Jesus à Dieu , pour suppléer à mon impuissance. Je ne fais faire que cela.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai fort envie de vous imiter. On me donne pour sujet de ma méditation les perfections de Dieu ; ce sujet si relevé m'échappe pour ainsi dire ; je crois que je les connoîtrois mieux si j'avois passé ma demi-heure à demander les lumieres du Saint-Esprit ; à crier , comme vous le dites , à Jesus-Christ, qu'après l'avoir employée à des considérations , ouvrage de l'esprit seul.

LA BONNE.

J'en suis persuadée , Madame. On n'emploie l'esprit dans la priere qu'à chercher les moyens d'échauffer la volonté , ou , pour m'exprimer d'une autre maniere , la considération qu'à

exciter l'affection ; si-tôt qu'on a trouvé la fin , il faut laisser le moyen. Or la demande est le vrai moyen d'exciter la lumiere dont l'affection est une suite nécessaire ; essayez d'y parvenir par ce moyen. Cette facon de prier convient sur-tout aux personnes qui n'ont pas la liberté de donner beaucoup de temps de suite à la priere , & qui sont sujettes à être interrompues.

LA PRÉSIDENTE.

Faites-moi la charité de me donner un modele de cette priere qui sera la seule qui me convienne.

LA BONNE.

Je suppose le matin que je fasse l'acte d'adoration. A ces paroles , J'aime à dépendre de vous en toutes choses , je dirai : Seigneur , vous êtes si absolument maître de tous les événemens , qu'il ne m'est pas possible de décliner votre juridiction. Toutes les créatures ensemble ne pourroient me tirer de votre main. Ah ! loin de gémir de cette

dépendance, je l'aime, j'en fais mon bonheur. Etre infiniment sage, bon & puissant, je suis à vous, parce que vous m'avez créée & rachetée. A tous ces titres, j'en ajoute un qui dépend de moi, c'est une donation libre & volontaire : si par impossible je pouvois me soustraire à votre juridiction, je ne le voudrois pas ; mon cœur vous choisit, vous veut pour son maître. Que vous êtes bon, ô mon Dieu, de ne m'avoir pas abandonnée à l'injustice des créatures, à moi-même ! que serois-je devenue si vous eussiez remis à mon choix les événemens de la vie ! hélas ! j'aurois tout déterminé de travers. Soyez béni, Pere céleste, Pere de Notre-Seigneur Jesus-Christ, foyez béni en lui & par lui pour cette heureuse dépendance dans laquelle vous m'avez mise. Je m'y soumets de nouveau ; j'adore votre volonté suprême, j'avoue qu'elle est toujours sainte, toujours juste, toujours miséricordieuse dans les choses

même qui me paroissent les plus contraires. Mon ignorance à cet égard fait hommage à votre divine sagesse. Réjouis-toi, ô mon ame; reconnois avec des transports de joie, un Pere tendre, dans cet Etre immense qui est ton Maître absolu. O mon Jesus, qui êtes venu dans ce monde pour être obéissant jusqu'à la mort & à la mort de la croix, je m'unis à votre obéissance; je l'offre au Pere Eternel, pour en obtenir la soumission à sa providence. Dieu de mon cœur, je suis prête d'accomplir votre volonté; oui, mon Dieu, je le veux, & je graverai votre sainte loi dans le milieu de mon cœur.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous l'avoue, Mademoiselle, cette paraphrase me touche & excite en moi des sentimens ou plutôt des affections très-vives. Je ne vois qu'un inconvénient à cette maniere de prier, c'est que l'acte d'adoration prendra

les dix minutes que j'aurai destinées à la priere, & que je n'aurai pas le temps de faire les autres actes de religion.

LA BONNE.

Ne voyez-vous pas qu'ils sont tous renfermés dans celui que je viens de faire, & ils s'y trouvent sans avoir pensé à les y mettre; c'est le produit du sentiment présent. Si on a été vivement affectée du bonheur de sa dépendance, il faut conserver ce sujet pour toute la journée, afin d'en tirer la matière des oraisons jaculatoires: tant que le même sujet en produit, il ne faut point s'en distraire & en chercher d'autres. Le cœur commence-t-il à se dessécher, prenez-en un autre; l'Oraison dominicale en fournit un grand nombre, les Pseaumes de David, l'Imitation de Jesus-Christ. En un mot, Madame, accoutumez votre cœur à tirer occasion de tout pour prier, c'est-à-dire, pour envoyer au

ciel une courte priere , un mouvement du cœur véhément que les Saints comparent à une fleche aiguë , qui perce jufqu'au trône de Dieu.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous garderai le fecret au moins ; car on diroit que vous voulez décrier , anéantir l'oraifon mentale.

LA BONNE.

On auroit tort , Madame ; je la refpecte , j'envie le fort de celles qui favent s'y occuper , mais je ne fais pas la faire , & à vue de pays j'ai conçu que vous n'y auriez pas plus de facilité : j'ai donc cru devoir vous faire part de ma méthode ; toutes celles qui font propres à nous procurer les moyens d'élever notre cœur à Dieu , & de nous occuper de lui , me paroiffent excellentes. La feconde chofe qu'il faut faire pour réuffir à exécuter tout ce que nous projetons , eft une grande pureté d'intention qui doit exclure la vanité , le trouble , le découra-

gement ou une joie toute naturelle.

Je dis que la pureté d'intention exclut la vanité, ou du moins donne de grandes forces pour la combattre. Si en commençant vos actions vous en écarterez tout autre motif que celui de plaire à Dieu, la vanité aura peu de prise sur vous; je ne dis pas que vous n'en soyez tentée dix mille fois, mais il faut tourner les artifices de satan contre lui-même. Que chaque pensée de vanité vous devienne un signal pour renouveler votre première intention: le diable se fatiguera bientôt d'un combat où chaque coup qu'il essayera de vous porter, fera un réveil pour votre ame & une occasion d'élever votre cœur en haut.

Non-seulement la pureté d'intention exclut la vanité, elle ôte aussi le trouble, & ceci est de la dernière conséquence. On parvient aisément à sacrifier l'opinion des autres, & il est

très-difficile de renoncer à sa propre satisfaction. On entreprend une œuvre pénible pour l'amour de Dieu, & ce motif est bien pur en la commençant. Réussit-elle, voilà la satisfaction naturelle que donne le succès, qui vient rapporter à nous-mêmes l'action qui ne devrait être que pour Dieu; on s'applaudit, on se baigne dans ce succès, on se l'attribue; que de voleurs sont en sentinelle pour nous en enlever le mérite! Ne réussit-elle pas, voilà le trouble, le découragement qui nous engagent à tout laisser-là, ou du moins, qui nous offrent des résolutions foibles pour l'avenir. Que si on surmonte ces premiers obstacles, c'est avec une peine, un chagrin qui prouvent l'imperfection du motif.

LA PRÉSIDENTE.

Vous venez de me peindre : le succès d'une entreprise me paye de la peine qu'elle m'a donnée : si je ne réussis pas, j'ai beau dire : Mon Dieu, je me

soumets à votre volonté. Mon chagrin me dit que je mens.

LA BONNE.

Pas tout à fait, Madame; mais au moins il vous annonce votre peu de progrès dans la vertu, & votre impuissance absolue à faire le bien comme il faut; & il faut tirer parti de ces deux connoissances. Quand notre foi sera bien vive, Madame, nous n'omettrons rien pour faire réussir tout ce que nous entreprenons & que nous croyons utile à la gloire de Dieu. Mais en même temps nous serons tranquilles sur le succès, persuadées que la plus grande gloire de Dieu demandoit que les choses tournassent comme elles le sont, quoique le contraire nous paroisse. Dieu nous demande le travail, & se réserve le succès; il faut vouloir ce qu'il veut. Si malgré nos bonnes résolutions nous nous sentons abattues en voyant notre travail inutile & nos projets renversés, disons-nous à nous-

mêmes : Je ne cherchois pas Dieu purement. O mon Jesus , apprenez-moi à m'oublier moi-même , venez détruire en moi cet orgueil qui m'entraîne , & qui est malgré moi le mobile secret de mes actions : c'est un géant trop puissant pour que je puisse le vaincre ; mais si vous daignez me prêter votre force , je pourrai , comme David , non-seulement attaquer Goliath , mais encore le terrasser.

LA PRÉSIDENTE.

Je trouve qu'il est plus facile de sacrifier à Dieu un mauvais succès , que de renoncer à cette satisfaction naturelle que donne l'amour-propre lorsqu'on réussit dans une chose difficile.

LA BONNE.

Je le crois comme vous , Madame ; cependant avec la grace de Dieu tout devient facile. Tenons-nous bien unies à lui par de fréquens retours ; confessions notre impuissance ; livrons-nous sans réserve , mais avec tranquillité ,

à tout ce qu'il demande de nous, & tâchons de ne pas compter sur un dénouement à notre mode, prêtes à tout, parce que Dieu réglera tout.

LA PRÉSIDENTE.

J'espère que vous voudrez bien me permettre d'entretenir avec vous un commerce de lettres; je vous ferai part de mes projets, de mes succès, & de tout ce que je croirai digne de vous faire plaisir.

LA BONNE.

Vous me ferez toujours honneur & plaisir, Madame; je suis absolument à vos ordres. Je vous enverrai demain le mémoire que je vous ai promis. Comme il doit être présenté à M. votre époux, mes motifs religieux seront appuyés sur d'autres moins parfaits, & auxquels vous aurez soin de renoncer, car ils rendroient vos actions bien imparfaites; mais avec les gens du monde il ne faut rien dédaigner pour

les entraîner au bien : quand l'habitude en sera prise , on tâchera de purifier les vues. Adieu , Madame , j'aurai l'honneur de répondre à toutes les lettres que vous prendrez la peine de m'écrire. Mais voilà M. le Président.

LE PRÉSIDENT.

Et qui pis est , il y est depuis une demi-heure , & a tout entendu. Vous tramez donc , Mesdames , une conspiration contre moi ? on aura des vues secrètes , on m'en offrira de factices pour m'amener par degrés où l'on voudra ! Heureusement me voilà prévenu , en état de prévenir vos complots , à les punir même , à moins qu'une confession bien sincère ne m'arrache un pardon généreux. Vous voudriez faire de ma femme une Sainte ; cela est admirable ! mais est-il nécessaire que je le devienne moi ? Je ne suis pas ambitieux , la dernière place du Paradis me suffit.

LA BONNE.

On la manque quand on ne vise pas plus haut, Monsieur; mais c'est votre affaire & non la nôtre. Il n'étoit guere question de cela, Monsieur, mais de vous rendre le modele, le phénix des Gouverneurs, un Gouverneur à qui rien ne ressemble, & dont la réputation sera portée jusqu'aux cieux. Y a-t-il là quelque chose qui vous choque, Monsieur?

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes une bonne piece! vous me préparez des pillules enveloppées dans des confitures. Vous voulez, dites-vous, que je me fasse une réputation; c'est bien mon dessein. Je prétends que ma table, mon équipage & ma maison soient montées sur le plus grand ton; que faut-il de plus pour devenir célèbre?

LA BONNE.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous serez grand par votre carrossier, votre laquais, votre cuisinier, vos chevaux.

Toutes ces choses vous offusqueront, on aura peine à vous découvrir au travers ; & j'eusse voulu que votre grande réputation ne tînt qu'à vous , & fût indépendante de toutes ces miseres.

LE PRÉSIDENT.

Pas tant miseres, Mademoiselle. Une bonne table est un mérite solide en ce siecle ; cela distingue furieusement.

LA BONNE.

J'aime assez cette épithete ; mais j'aurois bien du plaisir à vous voir distingué raisonnablement.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! la raison ! & qui la connoît aujourd'hui ? c'est un vieux mot gaulois qui n'est plus guere d'usage.

LA BONNE.

Pas tant que vous le croiriez-bien, Monsieur, ou plutôt que vous faites semblant de le croire ; car il faut, pour vous passer de nous avoir écoutées, que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur. Vous étiez né pour avoir de la

raison ; & ce n'est qu'après les combats les plus pénibles que vous êtes venu à bout de lui substituer l'usage.

LE PRÉSIDENT.

Comme elle me loue pour parvenir à me mordre ! Selon vous , ma chere Demoiselle , j'ai donc renoncé à la raison ?

LA BONNE.

Et mais vous venez d'en convenir. Vous courez après la gloire , & vous ne voyez pas que vous laissez le corps pour courir après l'ombre. J'avoue qu'il est flatteur d'être distingué , & si vous vouliez prendre de mes almanachs , vous seriez celui qui le seroit à plus juste titre. Marivaux disoit que les hommes ont des mœurs malgré eux. Ils sont forcés de rendre hommage au beau , au bon & au grand.

LE PRÉSIDENT.

Et en quoi le faites-vous consister , s'il vous plaît , puisque vous trouvez que j'ai pris à gauche ?

Dans le parfait accomplissement des devoirs de la place où Dieu & le Roi vous ont placé. Vous allez représenter la personne du Souverain; le Souverain nous représente le Roi du ciel & de la terre. Concevez-vous, Monsieur, le respect que vous devez avoir pour vous-même en cette qualité, & celui que vous avez droit d'exiger des autres? mais, pour les y forcer sans leur faire aucune violence, pour les mettre même dans l'impossibilité de vous en manquer, il faut tâcher de leur faire remarquer en vous quelques traits de ressemblance avec l'Être suprême.

LE PRÉSIDENT.

Voilà du grand, du sublime; vous me prenez assez bien par mon foible. Mais que faut-il faire pour cela?

LA BONNE.

Faire la félicité de tout ce qui vous environne, bannir le vice, encourager la vertu, la faire triompher.

LE PRÉSIDENT.

Mais n'est-ce pas l'affaire de l'Evêque plutôt que celle du Gouverneur ?

LA BONNE.

L'Evêque n'a pas l'autorité qui est remise entre vos mains, précisément pour en faire l'usage que je vous indique. Voilà précisément la gloire d'un homme en place ; c'est aussi pour lui un devoir indispensable dont l'observation lui acquiert une place distinguée dans le ciel, & la négligence le conduit en enfer. Il n'y a point de milieu.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! vous êtes aussi trop sévère. Voyons pourtant plus en détail en quoi vous faites consister ces devoirs.

LA BONNE.

Le premier est le bon exemple. Toute la province va avoir les yeux sur vous, & vous ne ferez pas une faute qui n'en autorise cent mille au-

tres. Vous devez le bon exemple par rapport à Dieu, au Roi, au prochain & à vous-même. Par rapport à Dieu, il faut que votre respect dans le lieu saint, apprenne au peuple à s'y tenir avec décence. N'y parlez jamais sous quelque prétexte que ce soit, & dites hautement que vous ne pouvez comprendre certaines gens, qui parlent dans l'Eglise aussi hautement qu'à un spectacle. Si vos occupations ne vous permettent pas d'assister tous les jours à la prière commune, venez-y au moins quelquefois pour montrer à vos domestiques comment on doit s'y comporter. Je vous dirois de veiller sur votre maison pour y servir Dieu; mais Madame est déterminée à se donner entièrement à ses devoirs à cet égard: ainsi vous pouvez vous en rapporter à elle, & vous occuper du dehors selon les intentions du Roi. Quelles sont-elles? de faire observer les lois, de maintenir l'ordre, l'abondance,

dance, de devenir le pere du peuple dont vous êtes le Gouverneur. Soyez donc exact à faire observer les lois ; veillez sur ceux qui sont chargés de la police, elle ne permettra pas les jeux de hasard, les cabarets ou les boutiques ouvertes le Dimanche, les juremens. Nul de ces articles qui n'ait paru digne de l'attention de nos Souverains : les lois ne manquent pas, seulement sont-elles négligées. Vous devez vous informer soigneusement des commissaires qui passent pour les plus exacts ; les encourager par des marques d'honneur ; les recevoir à votre table ; montrer un grand mépris pour les négligens ; ne rebuter jamais ceux qui auroient de justes plaintes à faire contre eux ; annoncer que vous serez toujours prêt à les écouter. Ce seul avertissement suffira pour les empêcher de tyranniser le peuple.

Les mendiants ne doivent point être soufferts dans une ville bien policée,

c'est-là le point que je crois le plus important. Otez l'oisiveté, vous extirperez presque tous les vices. Vous trouverez un grand secours dans Madame votre épouse, qui se chargera de faire occuper tous les enfans. Ces enfans habitués au travail vous prépareront un nouveau peuple dans quelques années; ils attireront l'abondance dans votre province, & bientôt toute la France aura les yeux fixés sur vous.

LE PRÉSIDENT.

C'est-à-dire, qu'au lieu d'être Gouverneur, vous voulez que je fasse revivre l'emploi de Censeur, comme chez les Romains.

LA BONNE.

Votre emploi, pour être bien rempli, demande que vous vous chargiez des fonctions qui étoient attribuées aux Censeurs à Rome, cela n'est pas douteux. Parlons franchement; ce n'est pas pour toucher les appointemens de

cet emploi, tenir table ouverte, que le Roi vous cede son autorité dans une province; c'est pour procurer l'avantage de cette province, en devenir le pere. Je fais que je ferois sifflée si je parlois ainsi à un homme qui n'eût aucune idée du christianisme, & même d'une saine politique; à ces gens qui meurent sans penser à ce pourquoi ils ont vécu; qui, dépourvus de toutes ces qualités qui constituent le mérite réel & entraînent le respect, s'efforcent d'éblouir les yeux par un éclat qui leur est absolument étranger, & qui, en étalant leur magnificence, se cachent derriere, & semblent avouer par-là, que n'ayant rien par eux-mêmes qui puisse attirer les regards, ils sont forcés de se mettre à l'ombre & de distraire de leurs personnes. Mais vous êtes bien éloigné d'avoir besoin de cette ressource pour vous faire estimer. Le Ciel vous a donné un sens droit, capable de connoître le bon & le grand,

& une ame grande , capable de vous passionner pour ce beau & ce grand ; ne laissez pas inutiles ces beaux présens du Créateur , remplissez la mesure qui vous est offerte , & tout en gagnant le Ciel , travaillez à vous rendre heureux & estimable sur la terre.

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien rusée , Mademoiselle : vous cherchez à piquer ma vanité & vous y avez réussi. Que faudroit-il faire pour remplir ce devoir que vous me représentez comme le plus important ? Je le conçois tel , l'oïveté produit tous les vices. Mais peut-on affectionner les hommes au travail malgré qu'ils en ayent ?

LA BONNE.

Non pas ces fainéans de profession qu'une charité mal-entendue nourrit dans une paresse odieuse ; ceux-là n'aimeront jamais le travail , ce qui n'empêche pas qu'on ne doive les enfermer & les forcer de travailler , sans leur

épargner même les châtimens. Mais les jeunes gens peuvent être pliés, & c'est à ceux-là que vous devez donner toute votre attention. Je fais que votre place ne vous permet pas d'entrer dans le détail des moyens dont on doit se servir pour réussir dans cette œuvre. Aussi je ne vous propose point de vous en charger, je ne vous demande que deux choses, protection & argent.

LE PRÉSIDENT.

Pour de la protection, tant que vous voudrez : pour de l'argent, c'est une autre affaire ; mais nous parlerons de cela plus amplement : venez souper avec nous, nous serons seuls.

LA BONNE.

J'aurai cet honneur, Monsieur, & j'emploierai le temps qui me reste à vous mettre sur le papier les idées qui me viendront à cet égard.

*V.^{me} CONVERSATION**Particuliere.**Mlle. AGNÈS, LA BONNE.*

LA BONNE.

COMMENT, Mademoiselle, si-tôt de retour de la campagne ! Il y a à peine quatre mois que vous êtes partie, & vous deviez, à ce que vous m'aviez dit, y passer le reste de l'année.

Mlle. AGNÈS.

J'ai saisi un prétexte pour venir en ville ; mais, à la vérité, j'avois grande envie de vous voir & de vous consulter sur ma vocation. J'ai une grande envie d'être religieuse.

LA BONNE.

Vous, ma chere Agnès ! je ne sache personne qui ait eu jusqu'à ce jour moins de vocation pour le couvent. Comment cette envie est-elle venue

si vite? & Monsieur votre oncle, pourrez-vous l'abandonner ainsi?

Mlle. A G N È S.

Mon oncle peut se passer actuellement de mes soins; il s'est marié dès le premier mois de notre séjour à la campagne.

L A B O N N E.

Et c'est, sans doute, depuis ce temps que vous avez conçu le dessein d'être religieuse.

Mlle. A G N È S.

Non, il n'y a pas plus d'un mois que j'ai conçu ce dessein. Ma nouvelle tante est la meilleure femme du monde, & pourtant il y a une sorte d'incompatibilité dans nos humeurs qui ne me permet pas de vivre avec elle. Entre nous, ma Bonne, c'est une femme de rien, qui a toujours vécu à la campagne; cela n'a ni éducation ni délicatesse.

L A B O N N E.

Ne pourriez-vous pas, ma chère,

vous retirer dans un couvent, & y demeurer sans être religieuse ?

Mlle. AGNÈS.

Je l'avois pensé d'abord. En y réfléchissant, j'ai pensé que ce seroit faire une sorte d'affront à mon oncle de quitter sa maison, à moins que ce ne soit pour prendre un établissement. Je n'ai pas une sorte de répugnance pour la vie religieuse, elle assurera mon salut en m'éloignant du péché ; je serai excitée à la ferveur par les bons exemples ; mon esprit sera plus tranquille, & je suis tellement faite, qu'il me faut de la tranquillité pour servir Dieu. D'abord que les choses ne vont pas comme je le souhaite, ma pauvre tête se renverse, je ne puis plus prier, & actuellement il y a un mois tout entier que je n'ai approché des Sacramens : j'ai quitté tout-à-fait l'oraison, j'y étois comme le bœuf & l'âne de Bethléem.

LA BONNE.

Il faut en convenir, ma chere amie, vous avez une excellente vocation, & il y auroit de la mauvaise humeur à y contredire. Ah! çà, vous connoissez ma méthode: il m'est impossible de dissimuler avec celles que j'aime. Voici comme quoi j'évalue votre désir d'être religieuse. Je le regarde comme le fruit de la paresse & d'un orgueil consommé: il faudroit vous faire de grandes violences pour vivre avec cette tante; rabaisser vos grandes lumieres pour vous apétisser à sa taille: vous n'en avez pas le courage, & pour vous arracher à la croix intérieure que Dieu vous présente de sa main, vous allez feindre d'en embrasser une extérieure. Je m'exprime peut-être trop nettement, ma chere; mais il faut vous ouvrir les yeux sur le piège que le démon vous tend, & qui, quelque grossier qu'il soit, vous a séduite. N'est-il pas vrai que vous ne voulez

vous faire religieuse que pour souffrir moins ?

Mlle. AGNÈS.

Et quand cela seroit, ma Bonne, Dieu pourroit-il m'en faire un crime ? N'est-ce pas là le motif que vous avez donné à Dorothee pour l'engager à se faire Carmélite ? Il me semble que vous lui avez dit bien nettement que la fidélité au mouvement qui la portoit à y entrer, lui procureroit non-seulement le bonheur éternel, mais encore un bonheur présent. Vous ne l'avez point trompée : je la vis hier en arrivant, & elle m'assura qu'elle étoit heureuse ; qu'elle attendoit avec impatience le moment de prononcer ses vœux, & qu'elle ne changeroit pas la couronne d'épines qu'elle recevra contre celle de l'Impératrice.

LA BONNE.

Elle vous a parlé selon ses vrais sentimens, ma chere ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne conserve les répu-

gnances les plus terribles pour cet état. Je vous ferai l'histoire de sa vocation. Dorothee aime passionnément le monde ; elle étoit faite pour y briller , ou , pour parler selon les lumieres de la foi , pour s'y perdre ; car elle joint un caractère foible à de grandes passions. Ce caractère est presque toujours une marque de vocation à la vie religieuse : ces sortes de personnes n'ont d'asile qu'un cloître , encore faut-il qu'elles choisissent une maison absolument séparée du monde. Dieu leur fait sentir cette vérité d'une maniere si claire , qu'elles ne peuvent l'éluder. Cette certitude n'éteint point les répugnances terribles qu'elles ont pour la vie religieuse : elles étoient telles chez Dorothee , qu'elle ne pouvoit souffrir à son côté un bouquet cueilli dans le jardin d'un couvent , & qu'en ayant un jour mis un devant elle , je fus toute surprise de le lui voir arracher en pleine rue avec une sorte d'horreur,

& le jeter dans la boue. Vous ne me croirez pas, ma chère ; ce fut le premier indice certain que j'eus de sa vocation : je reconnus l'ouvrage du diable & de la nature dans cette horreur, & elle ne me dissimula pas, que depuis quelque temps elle étoit extrêmement tourmentée de la pensée d'être Carmélite. La crainte d'être assurée que c'étoit sa vocation, l'avoit empêchée de m'ouvrir son cœur, & depuis six mois qu'elle avoit cette vue, elle avoit éludé, sous divers prétextes, les visites que je lui propoisois de rendre à sa tante, qui est maîtresse des novices dans cette maison. Tourmentée par sa rébellion à la grace (car il est dur de regimber contre l'aiguillon), elle me dit un jour, avec un dépit qui me fit rire en même temps qu'elle m'inspiroit une grande pitié : Eh bien, je ferai religieuse, puisque Dieu le veut absolument ; mais ce ne fera pas chez les Carmélites, je vous en avertis : je

veux entrer à Sainte-Marie. Et qui s'oppose à votre volonté, lui répondis-je? vous ai-je jamais dit d'aller dans un endroit plutôt que dans un autre? souhaité-je autre chose, sinon de vous voir accomplir la volonté de Dieu? Mais cela ne fait rien au bon Dieu, me dit-elle, avec cette vivacité que vous lui connoissez. Voilà qui est décidé: vite, allons aux Carmélites prendre congé de ma tante, & lui demander une lettre pour la Supérieure de la Visitation: dépêchons-nous, de crainte que ce bon mouvement ne m'échappe. Tenez, me voilà toute soulagée depuis que j'ai pris cette résolution. Demain je veux entrer dans la maison: je vous prendrai à trois heures.

Je la laissai dire & faire tout ce qu'elle voulut, persuadée que ce n'étoit pas là son dernier mot; car j'étois fortement persuadée que sa vocation étoit pour les Carmélites. Je l'abandonnai à la grace, avec une sorte

d'assurance qu'elle faisoit de vains efforts pour y échapper. Effectivement, elle vint me trouver à l'heure marquée, & me dit : Comment vous exprimer ce que je souffre ? j'offre à mon Dieu un sacrifice qui me coûte plus assurément que celui qu'ont fait les martyrs en donnant leur vie ; & cependant je sens qu'il n'est pas content & qu'il rejette mon offrande, parce que je ne la fais pas au lieu où il la veut : pour l'amour de Notre-Seigneur, ma chere amie, dites-moi librement ce que vous en pensez. Puisque vous me demandez mon conseil, lui dis-je, je vous répondrai que c'est aux Carmélites qu'il vous demande : courage, ma chere amie, oubliez ce que cette vie a de dur pour le corps ; un peu d'habitude en ôte la plus grande peine : d'ailleurs, vous en ferez amplement récompensée par les douceurs & la liberté d'esprit. Partons, me dit-elle : quand je devrois souffrir jusqu'à cent

ans, c'est une minute en comparaison de l'éternité. Elle me donna la main en finissant ces mots, & montant en carrosse, elle commanda au cocher d'aller aux Carmélites. Elle fit venir la Prieure, & la conjura de lui faire ouvrir les portes; ce qui lui fut accordé sur le champ. Sa tante, qui croyoit qu'en ce moment elle entroit à Sainte-Marie, étoit devant le Saint Sacrement, où elle offroit à Dieu le sacrifice de l'espoir qu'elle avoit eu d'avoir sa niece, & lui demandoit pour elle la persévérance. Quelle fut sa surprise, lorsque la Supérieure la lui remit entre les mains! J'ai su de cette sainte Religieuse qu'elle l'auroit renvoyée dès le lendemain, si elle n'eût écouté que l'amitié humaine: celle auprès de laquelle elle coucha, lui dit qu'elle avoit passé la nuit la plus terrible, & qu'elle sautoit, pour ainsi dire, jusqu'au haut de son lit; ce fut l'expression de cette fille qui n'en trouvoit point d'autre

pour exprimer la violence des mouvemens dont elle avoit été agitée.

Mlle. A G N È S.

Vous me faites frémir , ma Bonne !
& apparemment que ces peines ont disparu avant qu'elle ait pris l'habit.

L A B O N N E.

Point du tout , ma chere ; vingt fois , pendant les trois mois qu'elle a postulé , elle a demandé à sortir. Sa tante lui a répondu qu'elle étoit prête à lui faire ouvrir les portes , pourvu qu'elle fût auparavant passer une demi-heure devant le Saint Sacrement. Elle en revenoit soumise , mais le calme n'étoit pas long. Comme ses répugnances s'augmentoient chaque jour , la Supérieure exigea qu'elle consultât la Sorbonne sur la validité de sa vocation. Elle le fit , & il n'y eut pas deux voix , tous s'accorderent , à son grand regret , à dire qu'elle étoit bien appelée. Enfin , le moment fatal arriva , & pendant

qu'on tenoit chapitre pour la recevoir au voile blanc, j'eus permission de l'entretenir. A la lettre, elle avoit deux ames. Dans l'une, elle souhaitoit d'être refusée : dans l'autre, elle trembloit qu'on ne la crût indigne de l'habit. Enfin, on lui annonça sa réception. Elle se jeta aux pieds de la Supérieure, & manqua y suffoquer des larmes que sa joie & sa douleur lui arrachotent dans le même temps. Elle avoit la pâleur de la mort sur le visage ; mais à mesure qu'elle se dépouilloit de ses habits mondains, une douce tranquillité s'emparoit de son ame, & lorsqu'elle reparut vêtue en Carmélite, on auroit eu peine à se persuader que c'étoit la même personne, tant l'état de son intérieur se manifestoit au dehors. Depuis ce temps, elle n'a pas eu une seule tentation contre son état, & elle jouiroit d'une paix parfaite si elle ne craignoit que son indignité ne l'empêchât d'être reçue à faire ses vœux.

Mlle. A G N È S.

N'y a-t-il qu'une sorte de vocation ? & la mienne en est-elle moins bonne pour n'être pas accompagnée de ces répugnances ?

L A B O N N E.

Dorothée a pris de la main de Dieu la croix qui lui étoit offerte, quoiqu'elle lui parût la plus pesante de toutes ; voilà le seul motif de sa vocation. La vôtre en a un tout contraire : vous rejetez la croix que Dieu vous présente, parce que vous la trouvez trop lourde, & vous voudriez la changer contre une plus douce qu'il ne vous destine pas. Que sont devenues, ma chère, toutes ces idées de perfection que vous aviez il y a deux ans ? le martyre ne vous eût pas fait reculer.

Mlle. A G N È S.

Savez-vous bien, ma Bonne, que je trouverois beaucoup plus aisé de

me laisser couper le cou , que de vivre dix ans avec la plus insipide personne qui fut jamais. A présent je ne la trouve qu'ennuyeuse, parce que j'ai l'espérance de la quitter; elle me paroîtroit haïssable si je perdois cet espoir. Chargez - moi de haïres , de cilices , de chaînes de fer : condamnez-moi à vivre de pain & d'eau , j'y consentirai. La perfection consiste - t - elle à mourir d'ennui?

L A B O N N E .

Elle consiste à souffrir les peines que Dieu nous envoie , & une seule reçue de sa main est plus agréable à ses yeux que toutes les pénitences corporelles. L'amour-propre, l'orgueil s'est nourri de toutes celles que vous avez faites jusqu'à ce jour; ce n'est point-là ce qui constitue la vraie piété, mais le support des défauts du prochain, & comme j'ai dit, sans hésiter, que Dieu appeloit Dorothee aux Car-

mélites, je prononce hardiment que Dieu vous veut auprès de cette ennuyeuse tante. Que vous êtes aveugle! il vous offre des trésors, & vous les foulez aux pieds.

Mlle. A G N È S.

Oui, des trésors d'impatience, d'ennui, de dégoût, d'abandon de tous mes exercices. Voilà ce que j'ai gagné depuis trois mois.

L A B O N N E.

Et ce que vous pouvez regarder comme la punition de votre peu de fidélité aux graces que Dieu vous offroit. Je vous l'ai déjà dit bien des fois, ma chere Agnès, loin d'avoir fait quelques progrès dans la piété, vous n'en avez pas même la vraie idée. J'ai soumis mon jugement à celui des personnes qui vous ont permis des austérités, mais si j'en eusse cru mes lumieres, je vous les aurois interdites jusqu'à ce que vous eussiez travaillé

sur l'essentiel. Vous n'avez pas encore donné le premier coup à votre orgueil, à votre propre volonté, & cependant vous vous flattez d'être humble & obéissante. Vous n'êtes rien moins que tout cela, ma très-chère, & tranquillisée par vos pratiques de pénitence, qui ne font, à les bien prendre, que des œuvres de surérogation, vous négligez les essentielles pratiques du christianisme. J'avois prévu cela.

Mlle. A G N È S.

Et pourquoi ne m'en avez-vous pas avertie ? D'ailleurs, je n'ai rien fait que de l'avis de mon directeur ; il me conseille la retraite.

L A B O N N E.

Vous en avez donc d'autres motifs que ceux que vous m'avez allégués ? il n'est pas possible qu'il vous conseille de fuir la croix.

Mlle. A G N È S.

Ce n'est pas sous ce point de vue

qu'il a envisagé mes difficultés. Je suis entrée dans un plus grand détail avec lui qu'avec vous. Je voulois ménager ma tante; mais, pour vous empêcher d'être scandalisée de ma conduite, je suis forcée de vous dire que c'est une femme qui a la dévotion en horreur, qui en badine sans cesse, & qui tourne en ridicule toutes mes pratiques de piété : depuis qu'elle est dans la maison j'ai été forcée d'en abandonner la plus grande partie pour avoir la paix. Voilà ce que j'ai dit à mon directeur.

LA BONNE.

Qui a pris le tout comme de l'argent comptant, sans rien approfondir. Voilà, ma chère, un des plus grands abus de la direction, & celui qui sert le plus à la décrier. Un directeur ne peut vous conduire qu'autant qu'il vous connoitra parfaitement & que vous lui dévoilerez les plus secrets replis de votre cœur. Trompé par une fausse expo-

sition, il vous donnera des conseils qui vous seront nuisibles, & on mettra sur son compte les fautes qui en seront la suite. Je veux éviter cet écueil, & ne puis vous donner de conseils, à moins que vous ne me montriez votre ame à nu, pour ainsi dire. Voyez si vous pouvez vous y déterminer.

Mlle. A G N È S.

Je n'ai jamais eu intention de lui rien cacher ni à vous. Si je l'ai trompé, je puis vous assurer que je l'ai été la première.

L A B O N N E.

Répondez-moi avec sincérité. N'est-ce point vous qui avez indisposé votre tante contre la piété? Vous affichez la dévotion, ma chère; elle est infiniment respectable, mais la vraie & la solide ne prétend point au respect; c'est une petite violette qui se cache, & qui se fane au soleil.

Mlle. AGNÈS.

Me conseillerez-vous, ma Bonne, de cacher le goût que j'ai pour la piété? ne seroit-ce point rougir de l'Evangile?

LA BONNE.

Eh mon Dieu, ma chere, l'Evangile nous apprend à nous laver le visage, à le parfumer, pour ainsi dire, afin de cacher nos jeûnes. Vous n'êtes point de celles qu'un rang élevé force de faire leurs bonnes œuvres en public afin d'édifier leurs inférieurs & de les entraîner par leur exemple. Vivez de sorte qu'on dise en vous voyant: Cette fille vit en chrétienne: qu'on ne soupçonne rien au-delà. Je vous ai déjà dit que cet habit brun, ce linge uni s'accordoient fort bien avec la vanité: vous n'êtes pas belle, Dieu merci, il s'en faut de beaucoup; en cent ans on ne prenoit pas garde à votre visage si vous étiez habillée comme
une

une autre ; vous avez pris le vrai moyen d'attirer les regards.

Mlle. A G N È S.

Je fais bien que je suis laide, & je ne vois pas quelle nécessité il y avoit à m'en faire souvenir. Vous êtes piquante, ma Bonne.

L A B O N N E.

Vous avez bien de la peine à retenir vos larmes, ma chere Agnès : vous voilà sérieusement blessée ; je m'y attendois. Comment accordez-vous cette sensibilité pour un bibus, avec cette humilité que vous vous flattez d'avoir acquise ? ne voyez-vous pas que vous en êtes à l'alphabet de la vertu ? Je vois que vous réprimez votre dépit, & cela m'édifie beaucoup ; mais ce dépit, l'auriez-vous si vous aviez commencé à renoncer à vous-même ? Je suis persuadée que c'est cet orgueil qui est encore tout

P

vivant, qui vous donne de l'antipathie pour votre tante : si vous voulez fonder votre cœur, vous conviendrez avec moi que j'ai mis le doigt sur le mal.

Mlle. A G N È S.

Laissez-moi pleurer tout à mon aise, car en vérité j'étouffe... Hélas ! il est bien vrai que l'orgueil est bien vif chez moi ; & , puisqu'il faut tout dire , j'avouerai que ma tante ne m'a révoltée que parce qu'elle s'est apperçue que je n'étois rien moins que ce que je voulois paroître. Ce n'est pas que je sois hypocrite, non ; c'est de bonne foi que j'ai cru avoir fait de grands progrès dans la vertu ; & comme vous le dites, j'en suis encore aux premiers éléments. Ah ! je le vois bien, je ne viendrai jamais à bout de détruire cet orgueil ; il est trop enraciné.

L A B O N N E.

Le voilà qui se montre sous une

autre forme : le découragement & la présomption ont la même cause. Non, ma chère, vous ne viendrez pas à bout de détruire votre orgueil, mais Jesus - Christ le détruira. Il vous donne actuellement la vue de votre impuissance ; c'est déjà une grande grace, ne la tournez pas en poison, en vous laissant abattre, & prenez des résolutions propres à la faire profiter.

La première, c'est de ne pas passer un seul jour, & s'il se peut, une seule heure, sans reconnoître en la présence de Dieu que vous n'êtes qu'un néant, que vous ne pouvez par vous-même que pécher, & qu'il vous faut des graces continuelles pour vous élever au-dessus de votre corruption & faire le bien. Ce regard de votre impuissance doit exciter en vous un gémissement continuel vers celui qui peut & qui veut vous guérir & vous fortifier.

Mais ce n'est pas assez de demander la grace de Dieu, ma chere, il faut y correspondre, & travailler sérieusement à détruire votre orgueil.

Mlle. A G N È S.

Et comment y parvenir, ma Bonne? Je vous répète que j'ai été la dupe de moi-même : ferai-je plus éclairée à l'avenir que par le passé?

L A B O N N E.

Permettez-moi de vous le dire, ma chere; si vous avez donné dans l'illusion, c'est votre faute : je vous avois prévenue. On ne peut marcher sans guide dans le chemin de la spiritualité, autrement on s'égare. On ne peut rendre la direction profitable, à moins qu'on ne se montre telle que l'on est, & assurément vous avez trompé votre directeur. Je le connois, s'il vous avoit connue, sa conduite auroit été tout autre; mais,

je vous le répéteroïis cent fois , fans cette parfaite connoiffance , la direction eft plus nuisible que profitable.

Mlle. A G N È S.

Comme mon aveuglement eft involontaire , je le tromperai encore fans le vouloir ; c'eft un mal fans remede. Mais , ma Bonne , je fais une réflexion. Cet honnête homme m'a renvoyée à vous , peut-être a-t-il quelques foupçons de la vérité , & qu'il fuppofe que vous me connoiffiez mieux que lui. Ah ! çà , ma Bonne , faisons un marché. Vous ferez mon directeur. Vous me connoiffiez , de maniere qu'il me feroit impoffible de vous en imposer. Je vous promets une obéiffance aveugle.

L A B O N N E.

Cela eft bientôt dit , ma chere ; mais que l'exécution vous paroîtroit pénible.

ble ! D'ailleurs , je n'ai point de vocation pour cet emploi ; votre directeur est un homme éclairé & prudent , soyez docile à ses avis , & vous ferez bien conduite.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le présent Manuscrit, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris le 25 Septembre 1778.

Signé, AMEILHON.

P R I V I L E G E G É N É R A L.

N.° 2807.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Conseils Supérieurs, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé PIERRE BRUYSET-PONTHUS, Libraire à Lyon, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *Les Œuyres de Ma-*

dame Le Prince de Beaumont, s'il Nous
plaisoit lui accorder nos Lettres de Pri-
vilege pour ce nécessaires. A CES CAU-
SES, voulant favorablement traiter
l'Exposant, Nous lui avons permis &
permettons par ces Présentes, de faire
imprimer ledit Ouvrage autant de fois
que bon lui semblera, & de le vendre,
faire vendre & débiter par tout notre
Royaume, pendant le temps de neuf
années consécutives, à compter du jour
de la date des Présentes. Faisons dé-
fenses à tous Imprimeurs, Libraires &
autres personnes, de quelque qualité
& condition qu'elles soient, d'en in-
troduire d'impression étrangère dans
aucun lieu de notre obéissance : comme
aussi d'imprimer ou faire imprimer,
vendre ou faire vendre, débiter ni
contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire
aucuns extraits, sous quelque prétexte
que ce puisse être, sans la permission
expresse & par écrit dudit Exposant,
ou de ceux qui auront droit de lui ; à
peine de confiscation des exemplaires
contrefaits & de trois mille livres
d'amende contre chacun des contre-
venans, dont un tiers à nous, un tiers
à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers
audit Exposant, ou à celui qui aura
droit de lui, & de tous dépens, dom-

gages & intérêts. A la charge que ces
Présentes seront enregistrées tout au
long sur le Registre de la Communauté
des Imprimeurs & Libraires de Paris,
dans trois mois de la date d'icelles :
que l'impression dudit Ouvrage sera
faite dans notre Royaume & non ail-
leurs, en bon papier & beaux caracte-
res, conformément aux Réglemens
de la Librairie, & notamment à celui
du 10 Avril 1725, à peine de déchéance
du présent Privilege : qu'avant de l'ex-
poser en vente, le Manuscrit qui aura
servi de copie à l'impression dudit Ou-
vrage, sera remis dans le même état
où l'Approbation y aura été donnée,
ès mains de notre très-cher & féal Che-
valier, Garde des Sceaux de France, le
Sieur HUE DE MIROMESNIL ; & qu'il
en sera ensuite remis deux Exemplaires
dans notre Bibliothèque publique, un
dans celle de notre Château du Louvre,
un dans celle de notre très-cher &
féal Chevalier, Chancelier de France,
le sieur de MAUPEOU, & un dans celle
du Sieur HUE DE MIROMESNIL ; le
tout à peine de nullité des Présentes :
du contenu desquelles vous mandons
& enjoignons de faire jouir ledit Ex-
posant ou ses ayans causes, pleinement
& paisiblement, sans souffrir qu'il leur

soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. **CAR TEL EST NOTRE PLAISIR.** Donné à Paris, le seizieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quatorze, & de notre Regne le premier. Par le Roi en son Conseil.

Signé LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XIX de la
Chambre Royale & Syndicale des Libraires
& Imprimeurs de Paris, N.º 2807,
folio 326, conformément au Règlement de
1723. A Paris, le 22 Novembre 1774.*

Signé, SAILLANT, Syndic.

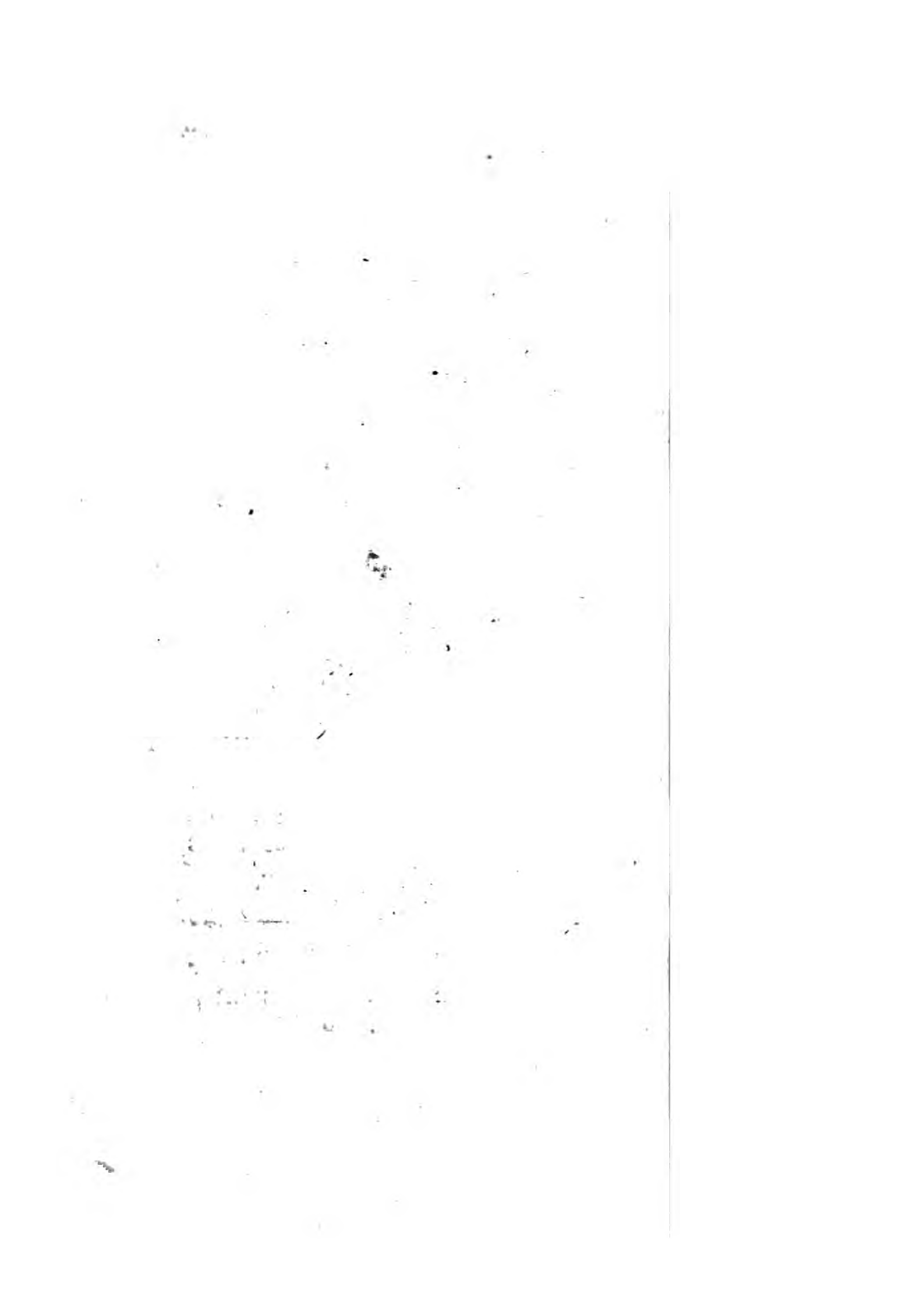
M A R C D' O R.

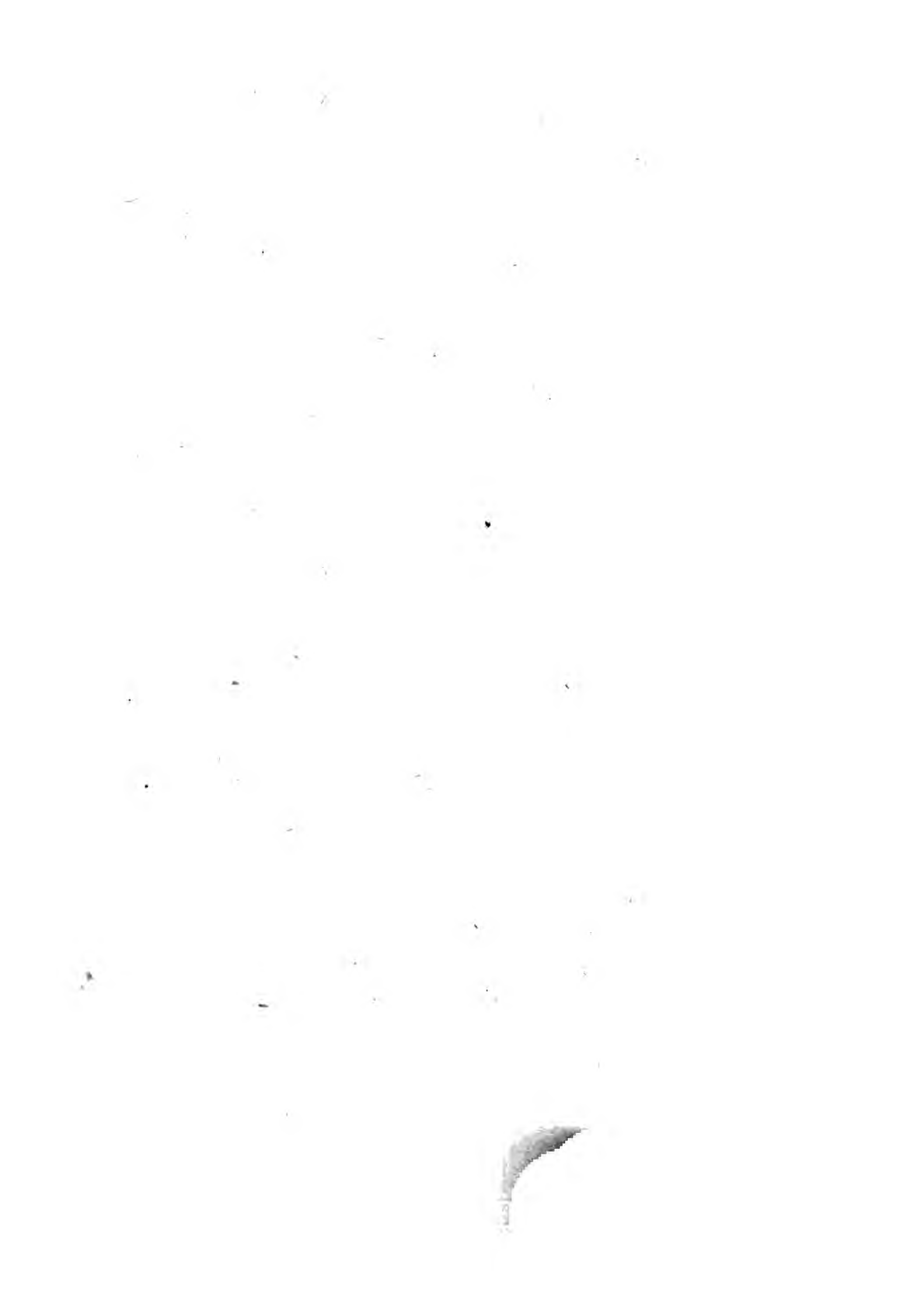
J'AI reçu de M. BRUYSET-PONTHUS, la somme de quarante livres, pour le droit du Marc d'Or du Privilege général, pour imprimer les *Œuvres de Madame le Prince de Beaumont*, & seize livres pour les huit sous pour livre dudit droit. Fait à Paris, le quinzieme jour de Novembre mil sept cent soixante-quatorze. Quittance du Trésor général du Marc d'Or des Ordres du Roi, année 1774. *Signé* CARON. Et au dos est écrit : Enregistré au Contrôle général du Marc d'Or des Ordres de Sa Majesté, par Nous Ecuyer, Conseiller du Roi, Contrôleur Général dudit Marc d'Or. A Paris, le quinzieme jour de Novembre mil sept cent soixante-quatorze.

Signé BEAURIN.

Collationné à l'Original par Nous Ecuyer, Conseiller-Secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France & de ses Finances. *Signé* LEBEGUE.

LE nouveau Privilege général pour quinze ans, est à l'Enregistrement à Paris.





59603637

